

SCIALET

SCIALET

N° 8-1979

C.D.S. ISERE

2 rue du Général Marchand

38000 GRENOBLE

Réunions : le premier lundi de chaque mois à 20 h 30

Président : H. ZANINETTI - 4 allée du Gâtinais - 38130 ECHIROLLES - Tél. 22.55.25

Publication : G. BOHEC et B. LISMONDE - Dépôt légal : 1er trimestre 1980 -
Tirage : 500 exemplaires.

Correspondance à adresser à : Baudouin LISMONDE - 4 rue A. Ravier - 38100 GRENOBLE

Photographie de couverture : Dans la Sima del Cueto (B. LISMONDE)

LISTE DES CLUBS SPELEOS DE L'ISERE

PROFOND VERCORS

Groupe spéléo de la M.J.C. d'Autrans - 38880 AUTRANS.

GROUPE SPELEO MONTAGNE (G.S.M.)

Maison des sports - Château Karl Marx - 38600 FONTAINE.
Réunion le jeudi soir à 20 h 30.

LES SPELEOS GRENOBLOIS DU C.A.F. (S.G. C.A.F.)

32 avenue Félix Viallet - 38000 GRENOBLE.
Réunion le vendredi à 21 h - 2 rue Très Cloître à Grenoble.

GROUPE SPELEO "LES ARAIGNEES"

Maurice MOTIN - 12 rue du Lac - 38550 PEAGE-DE-ROUSSILLON.

GROUPE SPELEO DE PONTCHARRA

G. MARTINEZ - 2 route de Bayard - 38530 PONTCHARRA.

GROUPE SPELEO DES COULMES (G.S.C.)

M.J.C. de Saint-Marcellin - Villa Beauregard - 38160 SAINT-MARCELLIN.

SPELEO GROUPE SASSENAGEOIS (S.G.S.)

Chez Lucien CHABERT - 13 rue du Moucherotte - Le Floréal Bt D -
38360 SASSENAGE.
Réunion le jeudi à 20 h 30 - Centre Social - Place de la Libération.

GROUPE SPELEO LES FURETS JAUNES DE SEYSSINS (F.J.S.)

Philippe MOIGNET - Réunion chez R. CHAUSSON
8 rue Champs Rochas - 38240 MEYLAN.

GROUPE SPELEO DE LA TRONCHE (F.L.T.)

Villa Farça - 5 rue Doyen Gosse - 38700 LA TRONCHE.
Réunion le jeudi à 21 h 15.

SPELEO CLUB VIZILLOIS (S.C.V.)

Chez Gilbert BOHEC - 58 cours St André - Bt C 3 - 38800 PONT-DE-CLAIX.
Réunion le mercredi à 20 h 30.

CAMERA DE L'AVENTURE

B.P. n° 32 - 38530 PONTCHARRA.

CLUB SPORTIF SAPEURS POMPIERS DE GRENOBLE

19 avenue Victor Hugo - 38170 SEYSSINET.

S O M M A I R E

Liste des clubs de l'Isère.....	2
---------------------------------	---

VERCORS

- Prospection de la cuvette de la Sure - G. BOHEC (S.C.V.).....	6
- Gouffre du Sanglier - CAILLAULT (G.S.M.) - 135.....	10
- Scialet A 2 - B. FAURE (S.G.C.A.F.).....	12
- Gouffre de la Fromagère - Les explorations - B. FAURE (S.G.C.A.F.) - 902.....	15
- Gouffre de la Fromagère - Description - B. LISMONDE (SGCAF)....	18
- Trou qui Souffle - H. ROSSETTI et CAILLAULT (G.S.M.).....	29
- Prospection au Sud de Corrençon - Ph. MOIGNET (F.J.S.).....	33
- Scialet du Pichet - P. GARCIN (G.S. Coulmes).....	39
- Puits du Satyre - P. GARCIN (G.S. Coulmes).....	43
- Plongées en Vercors, Chartreuse, etc par Fr. POGGIA.....	47

CHARTREUSE

- Gouffre de la Sure - R. PAREIN (F.J.S.) - 212.....	52
- Gouffre Marco Polo - B. FAURE (S.G.C.A.F.) - 492.....	54
- Gouffre Marco Polo - F. CHARPENTIER (S.G.C.A.F.).....	58

BORNES

- Tanne des Météores - G. MASSON (S.G.C.A.F.) - 548.....	68
- TO 12 - G. MASSON et L. DEHARVENG (S.C. La Tournette) - 239....	77
- La Dent du Cruet - G. MASSON (S.G.C.A.F.).....	82

PYRENEES

- Niagara - P. LAVIGNE (S.G.C.A.F.) - 156.....	90
- Gouffre de Characou - Ph. SECONDE (GRAS) - 287.....	92
- Gouffre de la Consolation - M. CHIRON (S.G.C.A.F.) - 711.....	94
- Gouffre de la Tasque - B. LISMONDE (S.G.C.A.F.) - 408.....	109
- Gouffre Souffleur de Liet - E. FOUARD (S.G.C.A.F.) - 313.....	114

ESPAGNE

- Gouffre du Cueto - grotte de la Coventosa - Ph. MORVERAND SGCAF	119
- Descente au Juhué - F. CHARPENTIER (S.G.C.A.F.).....	149

AUTRICHE

- Camp sur le Tennengebirge - R. PAREIN (F.J.S.).....	159
-------------------------------------------------------	-----

vercors

PROSPECTION DANS LA CUVETTE DE LA SURE

Gilbert BOHEC

La cuvette de la Sure renferme un nombre étonnant de gouffres (au moins 30), mais la plupart n'ont pas été repérés, ce qui explique que sur "Grottes et Scialets", tome II, seulement deux cavités figurent.

La prospection de cette zone a été faite en 1957 par le S.G.C.A.F., en 1971 par le F.L.T. et en 1979 Armelle et Gilbert Bohec revoient la plupart des cavités. Ces dernières sont sur la commune d'Engins.

Description

La cuvette de la Sure ressemble à une série de terrasses qui descendent jusqu'aux falaises. Dans la partie basse, nous avons beaucoup de sapins, tandis que dans la partie haute, on trouve quelques lapiaz nus.

Hydrologie

L'enfouissement de l'eau dans la cuvette va probablement dans la rivière de la galerie de la Boue à l'amont du gouffre Berger.

Cavités

Du fond de la cuvette en remontant les barres rocheuses, on peut trouver :

- S 19 856,42 x 330,37 x l 480 m. Joli puits de 30 m de profondeur. Fond à - 33 m.
- S 16 856,39 x 330,39 x l 480 m. Puits de 15 m avec relais à - 6. Une étroiture verticale donne sur un étroit méandre avec courant d'air soufflant l'été. La suite, très étroite, serait par là.
- S 18 856,40 x 330,41 x l 480 m. Puits sur la même diaclase que le S 16 et le S 17, de 15 m de profondeur.
- S 17 856,40 x 330,42 x l 480 m. Puits diaclase - 13 m.
- S 20 856,37 x 330,38 x l 482 m. Beau puits cannelé, - 30 m.
- P 25 856,32 x 330,38 x l 488 m. Puits de 25 m de profondeur avec relais à - 8. Marqué S.G.C.A.F.
- S 21 856,28 x 330,40 x l 495 m. Vaste puits d'effondrement à la base de la première barre rocheuse. Névé temporaire. Fond à - 8 m.
- P 60 856,32 x 330,42 x l 495 m. Puits diaclase qui n'avait pas été descendu. Une série de puits doublés par des puits parallèles descend à environ - 60 m. Sans espoir de continuation.

Sur la première barre rocheuse

- S 1 856,27 x 330,26 x l 510 m. P 60 suivi d'une galerie et d'un puits remontant (voir "Grottes et Scialets", t II).
- P 6 856,30 x 330,30 x l 510 m. Petit puit sans intérêt.
- P 26 856,38 x 330,30 x l 510 m. P 15 bouché au fond. Derrière une lame on descend 5 m, puis encore 6 m. Fond à - 26 m.
- P 18 856,28 x 330,45 x l 510 m. Puits avec un relais de 15 m de profondeur.

- P 33 856,29 x 330,45 x l 510 m. A côté du S 10. Un P 19 suivi d'un R 4. Etroiture verticale. P 10. Fond à - 33 m.

- S 10 856,28 x 330,43 x l 510 m. Diaclase de 10 m de profondeur avec passage entre blocs à - 10 m.

Sur la deuxième barre rocheuse

- S 6 856,23 x 330,27 x l 515 m. Joli puits de 30 m. Névé. Une vire donne sur un puits remontant. Un autre départ très étroit donne sur un méandre exigü vu sur 60 m. Fond à - 45 m.

- P 20 856,25 x 330,25 x l 515 m. Diaclase de 20 m de profondeur avec blocs à - 10 m.

Sur les autres barres

- S 22 856,28 x 330,20 x l 525 m. Puits d'effondrement de 4 m de diamètre, suivi par un méandre.

- S 24 856,31 x 330,18 x l 535 m. Petit puits de 15 m donnant sur une salle.

- S 25 856,32 x 330,17 x l 535 m. Petite fissure ; - 3 m.

- Grotte 856,50 x 330,23 x l 530 m. Petit conduit de 60 m avec 2 entrées en bas d'une barre rocheuse.

- S 23 856,12 x 330,18 x l 540 m. Vaste puits d'effondrement de 15 m de profondeur.

- S 26 856,43 x 330,17 x l 540 m. Fissure de 10 m de profondeur.

- S 28 856,25 x 330,12 x l 550 m. Une belle entrée (15 x 7) donne sur une galerie creusée aux dépens d'un joint de strate (l = 4 m, h = 1,50 m) avec des blocs d'effondrement. Dans cette galerie, sous les blocs, s'ouvre un P 22 avec 2 départs : l'un à - 10 m, l'autre à - 16 m. Ce sont des conduits étroits à revoir éventuellement. A noter une autre entrée au bout de la galerie en joint de strate. Fond à - 38 m.

- S 27 856,15 x 330,10 x l 560 m. Diaclase de 4 m de profondeur.

- S 9 856,09 x 330,38 x l 560 m. Trois entrées se rejoignent grâce à deux méandres étroits.

- S 5 A 100 m au Sud du puits des Fourmis, puits vertical de 40 m de profondeur. Névé.

- S 7 A 5 m du puits des Fourmis. Diaclase de 8 m de profondeur.

- S 4 856,1 x 350,51 x l 550 m. A côté du puits des Fourmis, sur la même fracture. Vaste entrée effondrée de 15 m sur 5 m. Gros blocs à - 5 m. Vaste névé. Une étroiture entre la neige et la paroi permet de descendre à - 30 m.

- Puits des Fourmis : 856,1 x 330,5 x l 550 m. - 225 m. Voir Scialet n° 1.

- S 14 A 10 m du puits des Fourmis. 4 m de profondeur.

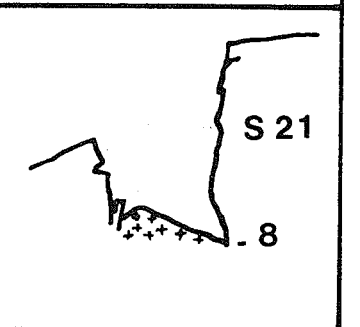
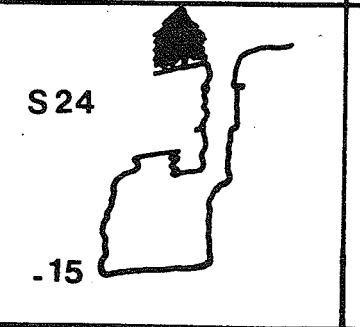
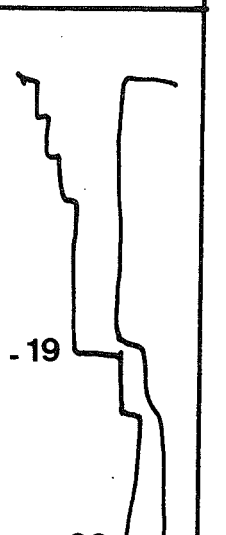
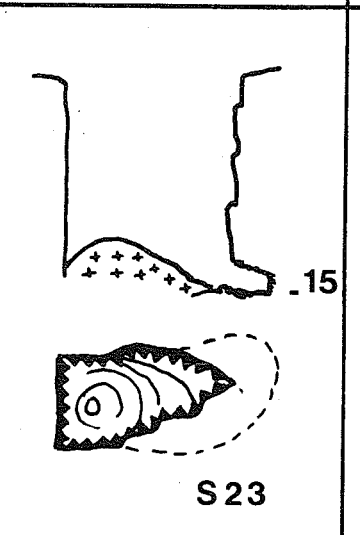
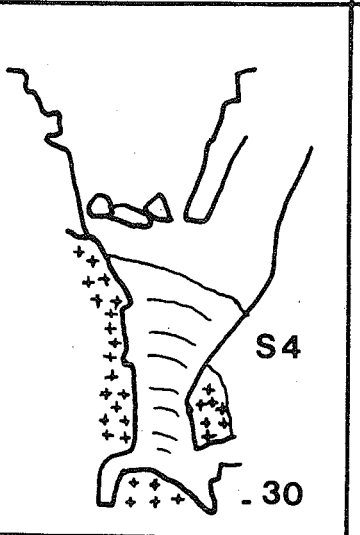
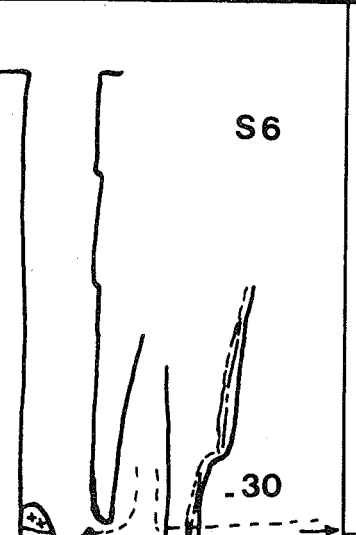
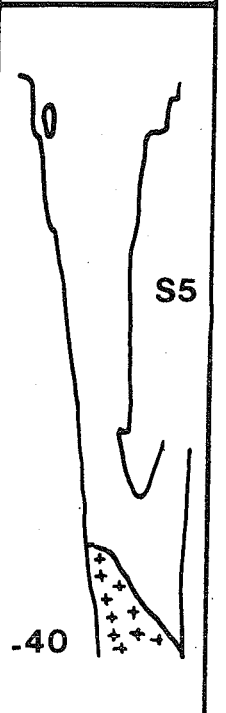
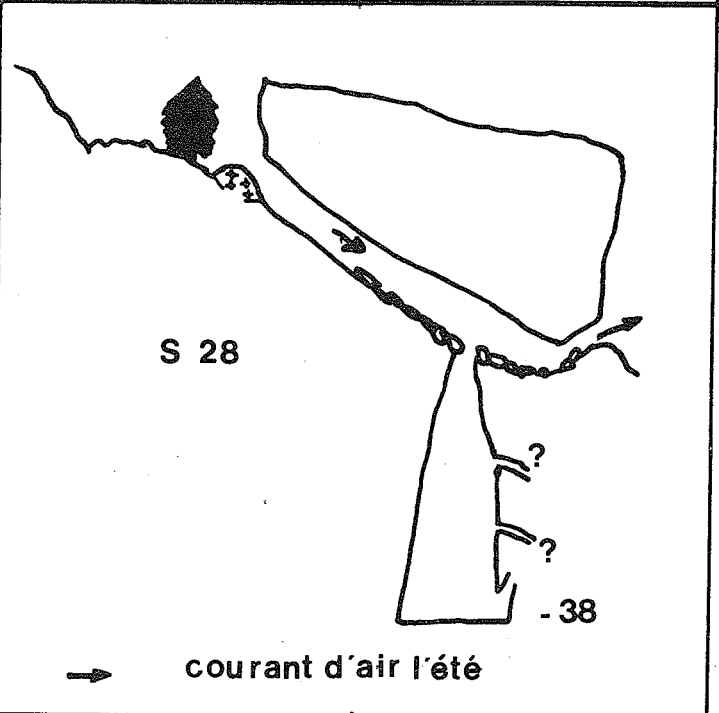
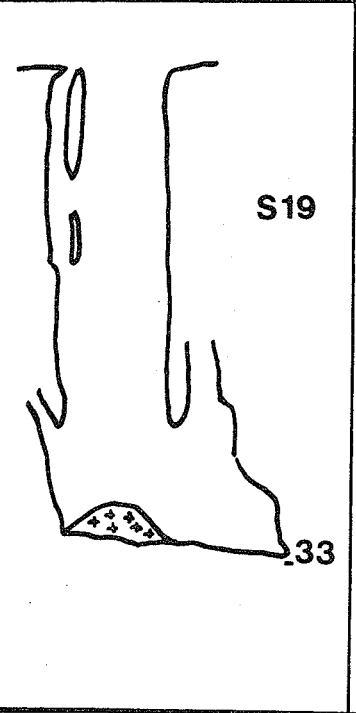
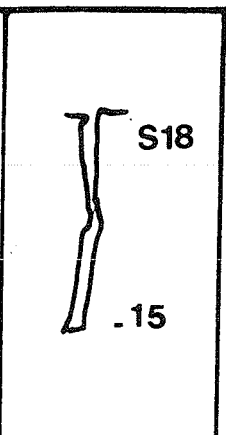
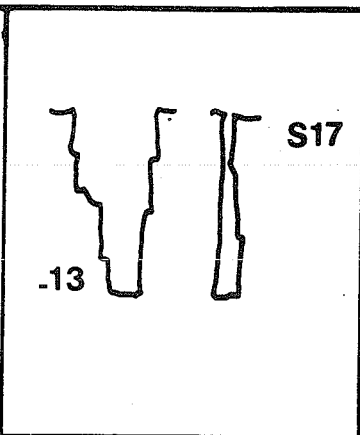
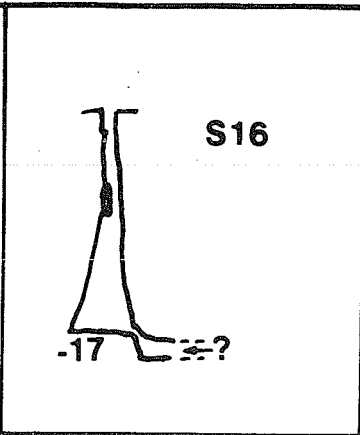
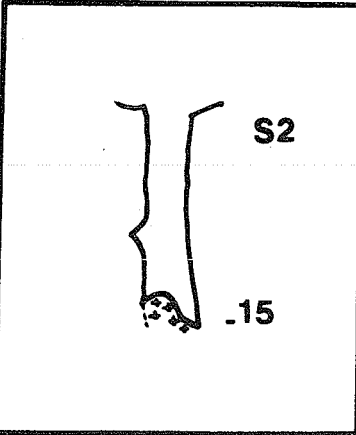
- S 2 S 3 Environ 855,97 x 330,62 x l 570 m. A 175 m au Nord-Ouest du puits des Fourmis. Deux puits jumeaux de 10 et 15 m de profondeur. Névé.

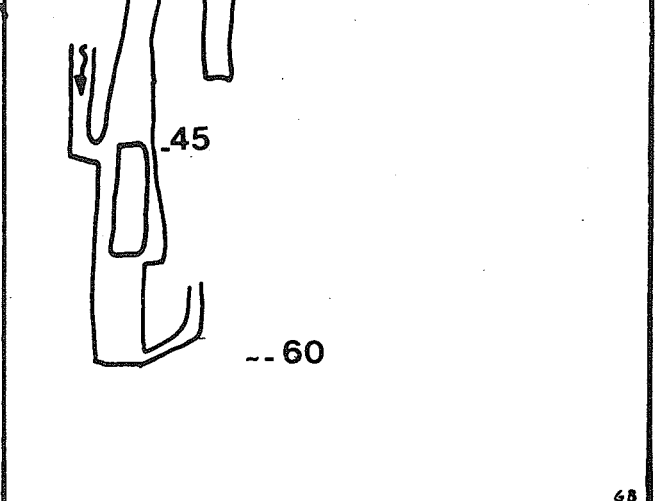
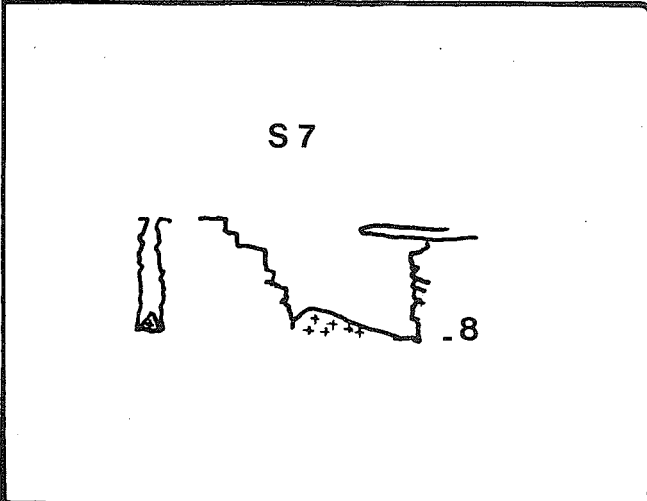
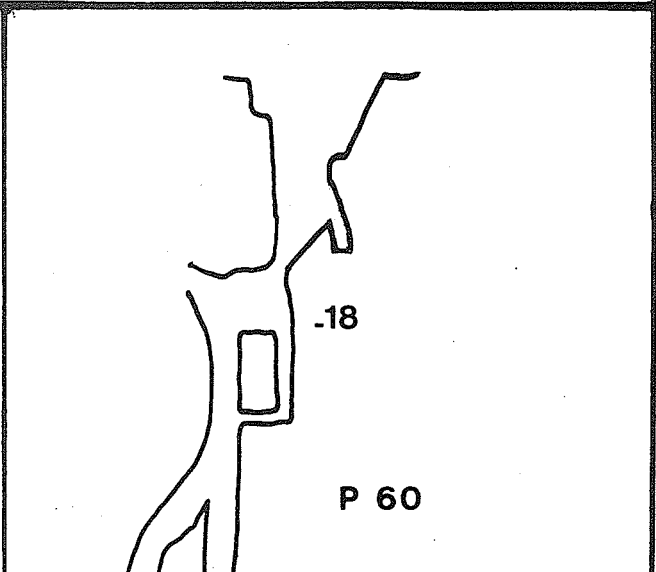
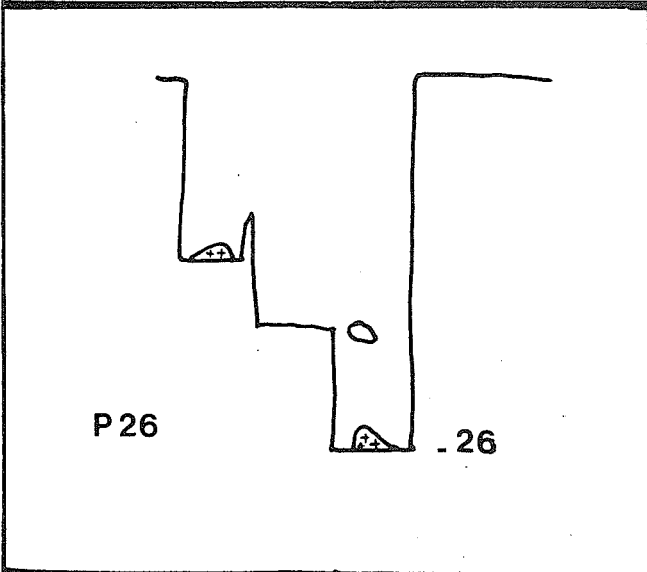
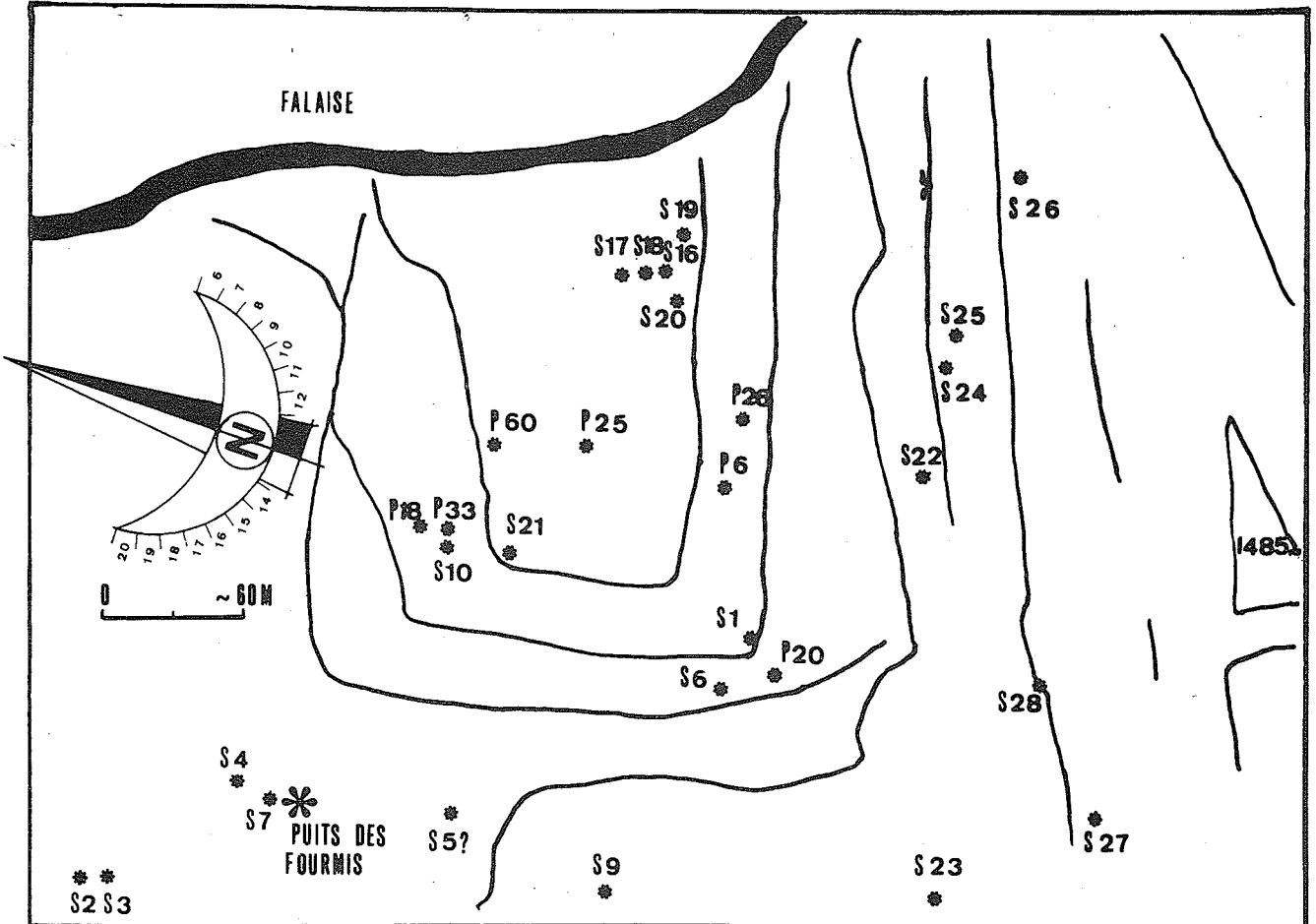
- P 10 856,02 x 330,15 x l 575 m. Petits puits donnant sur un névé.

Conclusion

Les trous suivants n'ont pas été revus : S 1 ; S 2 ; S 3 ; S 4 ; S 5 ; S 7 ; S 14 ; puits des Fourmis. Au point de vue prospection la partie haute reste à voir en détail. Ce sera l'un des objectifs 80.

N.B. De nombreuses cavités ne sont pas marquées à l'entrée. Ce sont : S 1 ; P 33 ; P 20 ; P 6 P 22 ; P 10 ; grotte de 60 m ; P 60 ; S 6. Les trous marqués ont été vu par le F.L.T. en 1971, le P 25 et le P 18 par le S.G.C.A.F. en 1957.





GOUFFRE DU SANGLIER ou P 125

Serge CAILLAULT (G.S.M.-A.S.F.)

C'est en feuilletant l'Inventaire du Vercors Nord et en m'arrêtant au gouffre du Sanglier (p. 233 à 235) que je me suis aperçu de quelques légères erreurs. Un récapitulatif du paragraphe "Explorations" m'a semblé nécessaire mais je ne voudrais pas m'étendre sur les descriptions précédentes qui ont été suffisamment détaillées dans plusieurs bulletins récents.

Situation $x = 856,37 \quad y = 329,80 \quad z = 1\,480$

Engins - ISERE - Carte I.G.N. 1/25 000 - Grenoble 7-8.

Explorations

1971 : le gouffre fut découvert et descendu par G. Franconie, Pouteil-Noble et B. Lismonde du S.G.C.A.F.

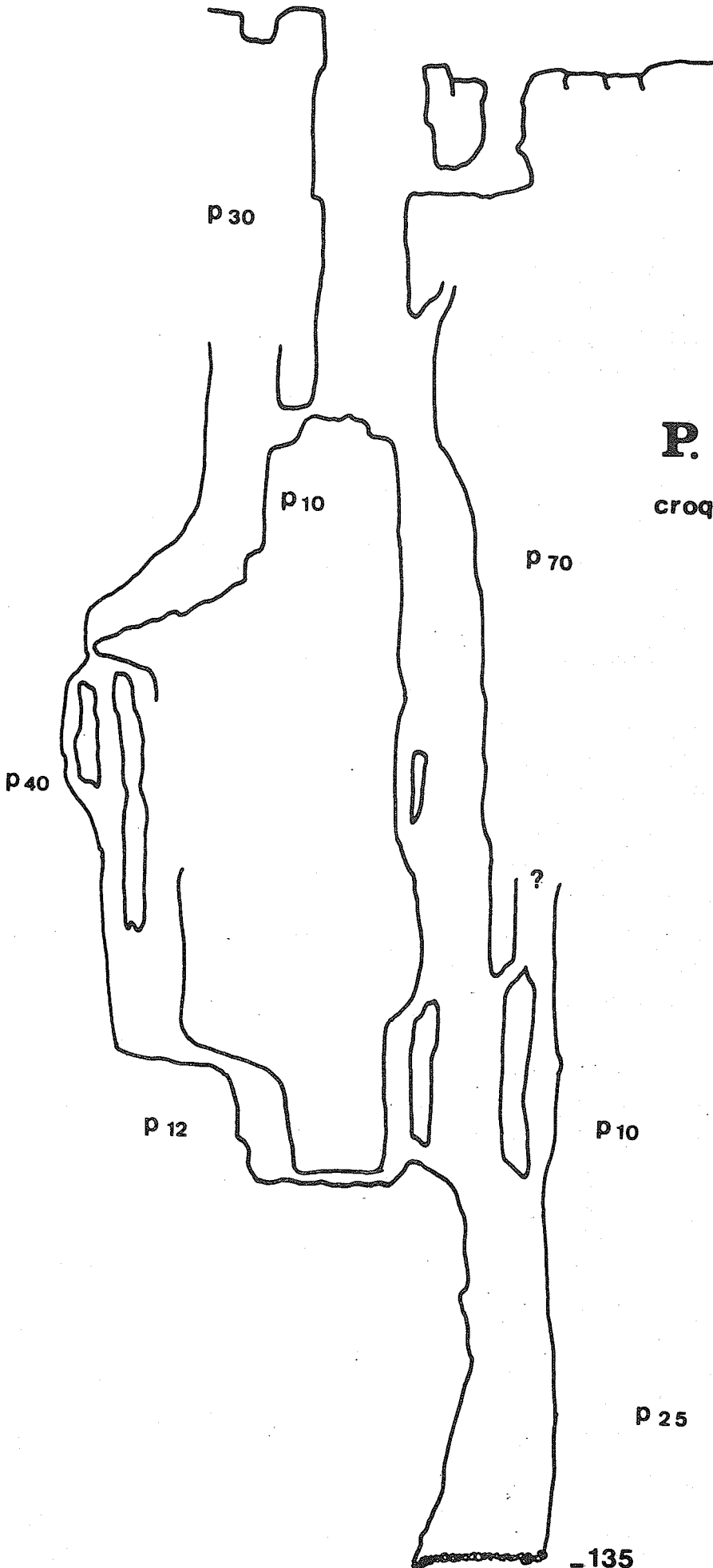
1972 : Le S.G.C.A.F., après plusieurs dynamitages à - 30, descend un P 10 parallèle avant de s'arrêter à - 45 sur une nouvelle étroiture.

1974 : Le G.S.M. envoie un pneu enflammé pour savoir s'il y avait une liaison à l'odeur avec la galerie de la Boue au gouffre Berger, l'expérience se révéla positive.

1976 : Le G.S.M. décide de reprendre l'exploration complète du P 125. Après quelques pendules, les départs se trouvant dans le P 70 sont vus et ne donnent qu'une succession de puits parallèles.

Puis l'étroiture à - 45 est franchie et agrandie par S. Caillault et E. Argentier. Descente d'un P 40 (2 spits), suivi par un P 12 (1 spit). Ensuite le boyau étroit est forcé avant de se retrouver dans la petite salle de - 90 m.

1977 : E. Boyer refranchit le boyau de - 90 m.



P. 125

croquis

P 25

LE SCIALET A2

Plateau de Sornin - ISERE

Bernard FAURE (S.G.C.A.F.)

Situation

x = 856,47 y = 329,08 z = 1 498 Engins

Pour accéder à ce gouffre suivre le sentier qui mène au gouffre Berger depuis le parking de la Molière. Prendre la bifurcation qui conduit au gouffre P 2. A mi-chemin entre ce croisement et le P 2, le chemin décrit un coude marqué. Prendre à droite une vague clairière entre les sapins et descendre au point bas d'une petite dépression. Le gouffre se trouve 30 m à l'Est.

Description

L'entrée se présente comme une belle diaclase de 6 m de long pour 3 m de large. Celle-ci s'évase à - 6 m pour former une petite salle surplombant les lèvres d'un beau puits profond de 32 m. Celui-ci accuse 4 m de largeur pour 6 à 8 m de longueur et est un des plus jolis du plateau de Sornin. Immédiatement derrière fait suite 2 puits profonds de 8 et 14 m. Un court éboulis mène au fond de la diaclase. A un mètre du fond de celle-ci un étroit pertuis donne accès à la suite, en l'occurrence un ressaut de 4 m dont l'étranglement sommitale, fort gênante, a été dynamitée. A - 69 m, nous prenons pied à la base d'un puits remontant. L'escalade de celui-ci a été faite en libre, sauf les deux derniers mètres qui ont nécessité une traversée et 3 spits. Le puits remontant est haut de 15 m. A son sommet, nous nous retrouvons à califourchon sur une arête nous séparant du puits suivant de belles dimensions. Celui-ci accuse la profondeur de 71 m et a un diamètre de 6 m à mi-puits. Une traversée au sommet de celui-ci nous a conduit à la base d'un puits remontant. Au pied du P 71, une étroite fissure serait à désobstruer (courant d'air aspirant), mais il s'agit là d'un chantier à entreprendre, avis aux amateurs. Une lucarne béante sur le côté donne dans un beau puits circulaire de 4 m de diamètre et profond de 29 m. Celui-ci doit remonter très haut au-dessus. Au pied de ce puits, une étroite diaclase constitue la suite du gouffre. Trois dynamitages en sont venus à bout. Malheureusement, une étroitesse délicate au-dessus d'un ressaut de 2 m permettait d'accéder dans un petit réduit à - 155. Le courant d'air aspirant, très net fin juin, se perdait dans une étroite fissure semblant assez longue et n'incitant pas à la désobstruction. Ce gouffre peut-être appelé à devenir une classique du Sornin car les puits sont très beaux.

Fiche d'équipement

Voir la topo, les fractionnements y figurent.

Explorations

Le scialet était connu depuis longtemps et les premiers explorateurs du Berger y descendirent.

En 1978, Gilbert Bohec descend le R 4 et arrive à - 69.

Le 23 juin 1979, avec François Charpentier j'escalade le P 15 et trouve la suite du gouffre.

Le 24 juin 1979 avec François Charpentier et Daniel Lepage, nous atteignons le fond du P 29. Premier dynamitage de l'étroiture.

Le 27 juin 1979 avec Gilbert Bohec et Philippe Eté : 2e dynamitage.

Le 30 juin 1979 seul : 3e dynamitage.

Le 1er juillet 1979 avec François Charpentier le fond de - 155 est atteint.

Le 5 juillet 1979 avec René Parein nous topographions et déséquipons le trou.

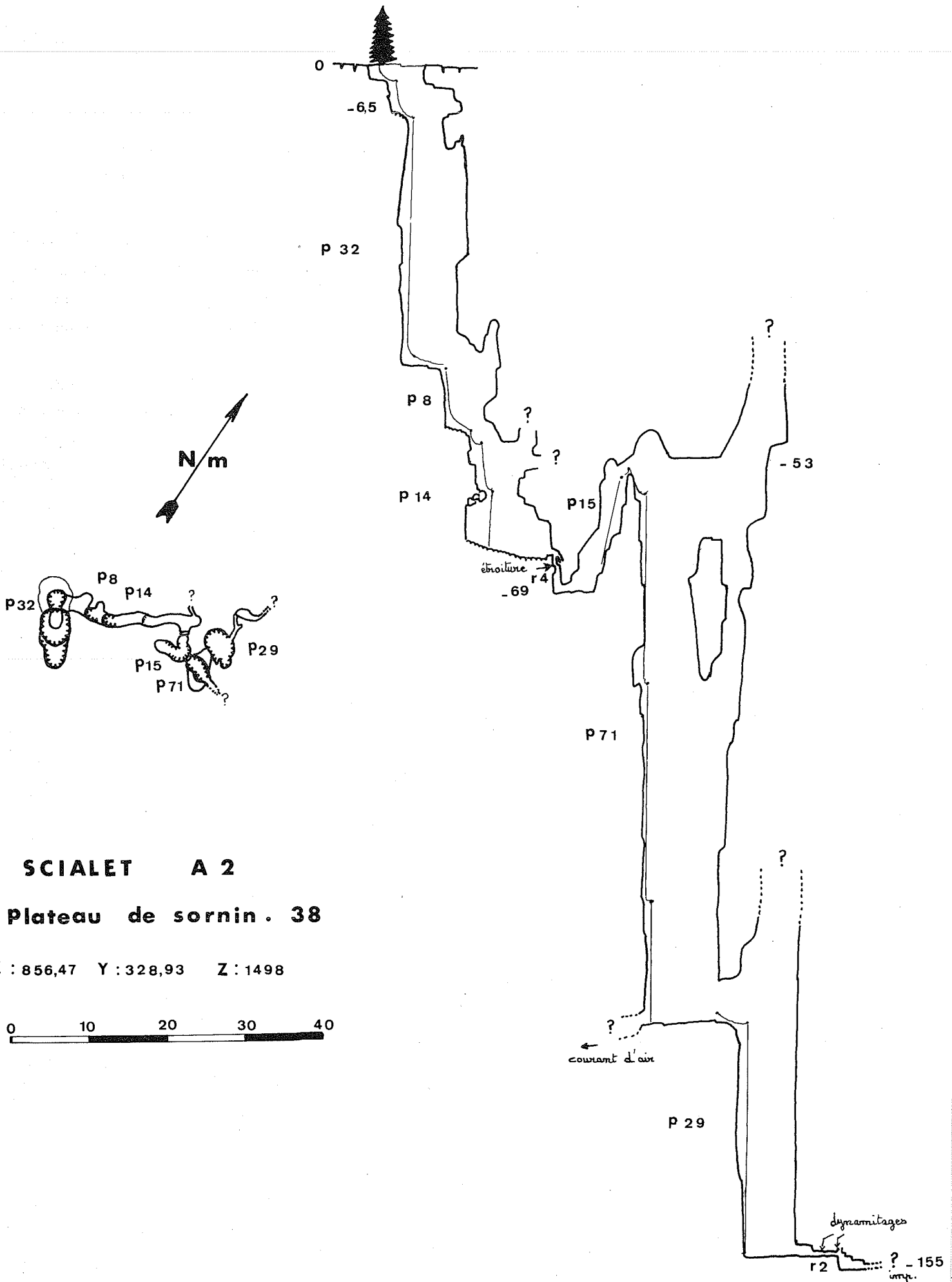
Explorations annexes

Cette exploration de l'A 2 entrainait pour moi dans le cadre de mes prospections pour trouver un accès à la rivière - 1 000 ; cette zone semblant être une des têtes du réseau.

J'ai, entre autre, repris en solitaire et avec Eric Boyer, les explorations du Scialet A 6. Malheureusement les différentes traversées dans ce trou n'ont rien donné de nouveau et celui-ci peut-être considéré comme terminé.

J'ai également repris l'exploration du gouffre P 2 (participants : Jacques Vey, René Parein, Gilles Kirkor) où rien de concluant ne fut trouvé en-dehors d'une petite série de puits à la cote - 152.

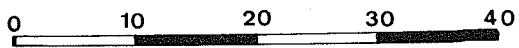
Par contre, quelques temps plus tard, le gouffre de la Fromagère devait nous permettre d'accéder à la fameuse rivière convoitée.



SCIALET A 2

Plateau de sornin. 38

X : 856,47 Y : 328,93 Z : 1498



LE GOUFFRE DE LA FROMAGERE

LES EXPLORATIONS

Bernard FAURE (S.G.C.A.F.)

Le réseau du Berger est constitué de trois rivières, à savoir : la rivière Sans Etoiles, la rivière - 1 000 et la rivière Ecumante. Si la première est bien connue, les deux autres en revanche n'avaient été remontées que sur une faible partie de leur extrême aval. Tout restait donc à trouver, et si leur trajet souterrain présumé était bien connu, aucun gouffre ne livrait accès à celles-ci. Il restait donc à reprendre l'exploration systématique des gouffres connus et à essayer de trouver de nouveaux scialets... et ce fut fin 78 que je caressais l'espoir d'atteindre la rivière - 1 000 grâce à la première que je venais de faire au Scialet A 6... malheureusement, malgré un passage au peigne fin du réseau, je ne pouvais dépasser la cote - 219... Puis en juin 79, il y a eu l'A 2 et la même désillusion, ainsi que la reprise des explorations au P 2. Il me restait encore un grand trou à explorer : le gouffre de la Fromagère. Il faut dire qu'au départ je ne pensais pas faire de première dans cette cavité, celle-ci semblant avoir été fouillée minutieusement par de nombreuses équipes. Elle demeurait malgré tout une belle classique, et à ce titre, depuis longtemps, je voulais la visiter. A une certaine époque, atteint du virus des grands puits, lorsque j'étais en Ile de France, cette cavité figurait en bonne place dans mes tablettes... et ce n'est que plusieurs années après que je devais descendre dans ce gouffre et découvrir ainsi une très belle première.

Je vais retracer rapidement l'historique des explorations antérieures de la Fromagère, celui-ci ayant été bien décrit dans "Grottes et Scialets du Vercors", tome 2 .

1937 : des spéléos de Villard-de-Lans descendent jusqu'à - 32 (Huart, Paillet et Bonnet).

1960 : Laffont, Drevet, Lavigne et Thierry du S.G.C.A.F. font des dynamitages à - 32 sans résultat.

1967 : les clubs de Cannes, des Gorges de l'Ardèche et Lavigne franchissent le méandre de - 32 après une désobstruction acharnée.

1968 : les mêmes équipes atteignent le sommet du puits Bourgin.

1969 et 1970 : le siphon terminal est atteint.(avec le GSM)

1971 : Dupille plonge le siphon terminal sans aboutir.

Depuis de nombreuses équipes ont fouillé ou visité la cavité.

Le 6 octobre 1979 : je descends avec Eric Boyer pour équiper la cavité jusqu'à - 370 et nous fouillons minutieusement le méandre terminal. Rapidement, nous trouvons un boyau où s'engouffre le courant d'air... la voie vers la première est ouverte, arrêt momentané sur étroiture. TPST = 9 h.

Le 10 octobre 1979 : je redescends avec René Parein. René équipe hors crue le grand puits, tandis que je désobstrue à la masse et au burin deux étroitures... et je franchis le fameux boyau pour être stoppé par un P 12 au-dessus d'un méandre. TPST = 7 h 30.

Le 13 et le 14 octobre 1979 : les choses sérieuses commencent. Nous descendons à quatre. Avec moi il y a Pascale Lavigne, Eric Boyer et Philippe Morverand. Philippe n'appréciant pas le boyau prend le chemin du retour. Il a tort car nous ferons ce jour-là 1 200 m de première et atteindrons la cote - 550 m. Arrêt sur cascade après la grande salle du Bivouac. En ressortant, le débit de l'ancien réseau a passablement augmenté. Dehors il pleut. TPST = 20 h. La deuxième équipe qui devait nous relayer le dimanche s'arrête à - 120 au sommet du P 19, le débit atteignant 10 l/s.

Le 20-21 octobre 1979 : je me retrouve à la Fromagère avec Jacques Vey et Jean-Louis Rocourt. Jean-Louis nous quitte vers - 400 et Jacques préfère s'arrêter dans la grande salle. Je fais une pointe en solitaire et je m'arrête au sommet du P 31, où me rejoignent, Gilles Kirkor et Frédéric Leclerc. Dans le même temps, Baudouin Lismonde, un marseillais et Jacques Vey font le tronçon ED en topo. TPST = 20 h.

Le 27-28 octobre 1979 : Eric Boyer et Pascale Lavigne équipent par une longue traversée le P 30. Au-delà il dévalent une très belle galerie, shuntent un siphon et s'arrêtent au-dessus d'un P 10. TPST = 24 h.

Le 1er-2-3 novembre 1979 : je redescends avec René Parein. Nous butons sur une zone où l'eau est profonde. Nous équipons 40 m de galerie en main-courante et nous nous arrêtons sur un bassin profond. TPST = 20 h. Décalée de 10 h, une deuxième équipe descend composée de Guy Masson, Baudouin Lismonde et Jacques Chabannes, renforcée par une équipe "sherpa" composée d'Emmanuel Fouard, Gilles Kirkor et Jacques Vey. Les premiers bivouaqueront deux "nuits". Ils topographieront le réseau jusqu'à notre terminus (tronçon EG) et feront 500 m de première dans de belles galeries (les Toboggans). Ils seront stoppés sur un puits passablement arrosé vers - 800. TPST = 52 h.

Le 17-18-19 novembre 1979 : nouveau raid. Je redescends avec Eric Boyer et Véronique Domergue. Nous descendons le P 28 et les puits suivants et atteignons le siphon terminal. Nous bivouaquerons au retour. TPST = 32 h. Décalée de 10 h, une équipe composée de Baudouin Lismonde, Guy Masson, Jacques Vey et Pascale Lavigne bivouaque deux fois. Ils feront la topo de la cavité jusqu'à la base du P 28 (tronçon GH). Pascale et Guy feront une reconnaissance du siphon en canot. TPST = 43 h.

Le 24-25 novembre 1979 : Eric Boyer et René Parein finissent la topo à partir du P 28 (tronçon HJ) et explorent minutieusement la zone du siphon terminal. Ils amorcent une escalade et parviennent 16 m au-dessus de l'eau. Il reste une dernière escalade à faire. TPST = 31 h (avec bivouac).

Le 9-10-11 décembre 1979 : je descends seul. Baudouin Lismonde, Jacques Vey et Daniel Lepage m'ont précédé de 15 h. Ils ont fait des photos et bivouaqué. Le réseau, vers le fond, étant en petite crue, ils décident de s'arrêter au P 30. Je vais seul au siphon finir l'escalade pour me trouver au sommet de la diaclase au milieu d'importants dépôts argileux. Malheureusement, cela ne passe pas et il n'y a pas de courant d'air. Je fouille le secteur, 80 m avant le siphon, mais ne parviens pas à trouver de shunt. Au retour je bivouaque. En remontant, Jacques et Daniel font la topo du méandre étroit. Nous ressortons accompagnés par une crue de fonte des neiges. TPST = 49 h pour Baudouin, 30 h pour moi. Jacques et Daniel sont plus loin derrière... et malheureusement c'est le drame, ils devaient trouver la mort au P 17 de - 80, victimes d'une hydrocution.

Le 15 décembre 1979 : a lieu la sortie des corps.

Le 9 février 1980 : je monte au plateau de Sornin à ski avec Gilles Kirkor et Frédéric Leclercq. Nous rééquipons quelques passages. Nous faisons la topo du fameux boyau et faisons la première de l'amont de l'affluent de - 400. En même temps une rapide désobstruction nous livrait l'accès à l'actif de la Fromagère que nous avions perdu après l'ancien siphon et dont nous supposons l'arrivée au P 30 de - 620. Arrêt en aval sur P 7... à suivre ! TPST = 10 h.

Les explorations de cette cavité ne sont pas réellement difficiles, mais sont à conseiller à des spéléos entraînés à la progression en cavité alpine et aquatique. A partir de la salle du Bivouac la pontonnière est bien utile.

GOUFFRE DE LA FROMAGERE

Description

Baudouin LISMONDE - S.G.C.A.F.

Le réseau exploré par les spéléos ardéchois et du G.S.M., c'est-à-dire de l'entrée jusqu'au siphon de - 370, a été décrit dans l'article de Henri Rossetti paru dans Scialet 1 1972, auquel on pourra se reporter.

Le boyau et le méandre étroit

A 15 m du siphon de - 370, une petite escalade permet d'atteindre le boyau découvert par Russe de Cavailon en 1978 à l'occasion de la plongée de F. Vergiez. Il fait 65 m de long et nécessite, avec un sac, trois quart d'heure d'effort. Il présente deux passages bas limites, l'un au premier tiers, ouvert par Bernard Faure, l'autre à la sortie aval. La fin est agrémentée par les Bassines que l'on a du mal à franchir sans se mouiller. Un courant d'air sensible témoigne que la suite est bien là.

On débouche par un puits de 12 m dans un méandre où se trouve un petit actif bien plus faible que celui que l'on perd au siphon de - 370. Tout aussitôt, le méandre est bouché par une coulée de calcite que l'on franchit par une chatière à 4 m de hauteur. La progression a lieu ensuite à fond de méandre en pataugeant dans le mondmilch. Bientôt, il est impossible de continuer en bas et il faut rejoindre le plafond 8 m plus haut où une chatière permet de trouver un sommet de méandre plus agréable. A cet endroit, on entendait un fort bruit d'eau derrière une coulée stalagmitique. La désobstruction du 09.02.80 a permis de retrouver l'actif de la Fromagère (exploration non terminée). Le méandre étroit, quant à lui, débouche après une succession d'étranglements dans une salle où arrive un affluent en rive gauche (0,5 l/s à l'étiage).

Galerie des Fistuleuses

La progression devient beaucoup plus facile après cette salle. Le ruisseau dont le lit est enduit de mondmilch emprunte une galerie carrée (2 m x 2 m) où se trouvent les fistuleuses. Une galerie fossile d'assez vastes proportions la surplombe et redonne régulièrement dedans. Puis on arrive dans une zone en diaclase où des suintements d'eau ont provoqué de belles coulées de calcite qui malheureusement gênent la progression. Le méandre débouche ensuite en rive gauche en cascade sur une coulée stalagmitique. L'orientation des galeries change alors.

Les diaclases jusqu'à la Grande Salle

Bien qu'au cours de la progression on ne s'en rende pas compte, un simple coup d'oeil sur la topo montre l'influence de la fracturation dans la direction de la galerie. Celle-ci se présente comme une succession de diaclases, méandres, petites cascades et gours profonds. Le débit d'étiage est quelques litres par seconde, la largeur descend assez souvent à 30 cm mais le parcours a lieu le plus souvent au fond. Le plafond varie de quelques mètres à une quinzaine de mètres. Au fur et à mesure qu'on se rapproche de la Grande Salle, on s'éloigne de l'Hauterivien et on pénètre dans l'Urgonien. Les puits, avant la Grande

Salle, rattrapent ce décalage et on retrouve alors l'Hauterivien en bas du dernier ressaut de 20 m que l'on descend en rive droite sur une énorme coulée de calcite très ancienne. La Grande Salle est sans doute située à la croisée de la faille que l'on suit avec une autre. A la sortie de la salle en rive gauche, un passage bas donne accès à la galerie du Bivouac, relativement confortable malgré le sol jonché de pierres.

De la Grande Salle à la Grande Galerie

La suite passe par cette galerie du Bivouac et on retombe sur un tronçon de galerie dans l'Hauterivien qui rappelle la galerie des Fistuleuses. Repartant dans l'Urgonien, le gouffre reprend sa physionomie en méandres et diaclases. Un peu plus loin, un cran de descente qui renvoie dans l'Hauterivien est l'occasion d'un élargissement de la galerie et l'on peut observer trois niveaux superposés : l'actif dans une galerie carrée, une première galerie fossile que l'on emprunte, et une autre non atteinte. La galerie se rétrécit ensuite en diaclase et méandres entrecoupés par quelques marmites délicates à franchir puis on arrive au P 30. Une escalade donne sur de petites diaclases où on peut observer une jolie pentacrine en relief, un pendule ramène ensuite sur une vire en rive gauche que l'on suit jusqu'au bout et qui permet d'équiper le puits hors crue (E. Boyer, P. Lavigne). Un magnifique miroir de faille ondulé atteste de l'origine tectonique de la Grande Galerie. A mi-puits, on peut observer en rive droite la grosse arrivée d'eau qui constitue la rivière - 1 000 et que l'on va suivre jusqu'à - 902.

La Grande Galerie et la galerie des Vires

La galerie ne fait que 5 à 8 m de largeur, mais le changement est saisissant par rapport à l'amont. Les petites cascades et les lacs qui en émaillent le parcours l'agrémentent d'heureuse façon mais obligent à des traversées en vire (en rive gauche). On se heurte bientôt à un siphon que l'on shunte par une escalade 5 m en amont qui permet de trouver un boyau parcouru par le plus fort courant d'air de tout le gouffre. Il a été observé un débit supérieur au m³/s et des changements de sens lors des différentes descentes. Ce courant d'air est sans commune mesure avec celui de l'entrée ou du boyau de - 360. Une baignoire bien inopportune rend indispensable la pontonnière. On débouche peu après au-dessus du torrent retrouvé, mais qui occupe tout le fond de la diaclase et oblige à une longue progression au plafond de la fissure à grand renfort de spits et main-courantes (Bernard Faure, René Parein). Le passage de la piscine est humide à souhait et révèle impitoyablement la moindre fuite dans la pontonnière. Peu après, on quitte la faille et l'Hauterivien et l'allure des galeries change.

Galerie des Toboggans - Siphon terminal

La galerie part dans le pendage, une quinzaine de degrés au départ. Le plafond est visible, en joint de strate et la galerie prend des allures de conduite forcée légèrement surcreusée, morphologie qui d'après Guy Masson rappelle celle du réseau de l'Ouragan. Les rapides se succèdent, une voûte basse donne sur un bassin circulaire profond qu'on franchit par un pendule. Un siphon est ensuite shunté par une galerie fossile où le pendage atteint localement 45°. Un peu plus loin une cascade de 10 m précède une galerie en diaclase et un grand toboggan en conduite forcée incliné de 25° et dans lequel dévale le torrent, puis on arrive à la cascade de 30 m que l'on descend en rive gauche. En bas, on passe entre la paroi et la cascade, dans de violentes turbulences chargées d'embrun. Une fracture est de toute

évidence à l'origine du puits et des galeries suivantes. Cascades et bassins profonds nécessitent un équipement soigné (rive gauche). Puis on laisse à droite un siphon et on remonte dans la diaclase. Une descente délicate permet de rejoindre l'eau peu après. Un petit affluent de rive droite se présente qui est peut-être le conduit par lequel s'échappe le courant d'air car on ne le sent plus jusqu'au siphon qui se trouve au bout d'une diaclase qui se rétrécit peu-à-peu. L'argile qui enduit les parois atteste de fortes mises en charge.

Géologie

Comme la plupart des autres grands gouffres des Alpes, celui de la Fromagère se développe dans deux couches: Urganien qui se présente comme un calcaire massif et compact et l'Hauterivien très marneux et à petites bancs que l'eau n'attaque que superficiellement ou à l'occasion de fractures.

Dé l'entrée, au bas du puits Bourgin, le gouffre traverse presque toute l'épaisseur de l'Urganien (plus épais à cet endroit qu'au gouffre Berger). Au bas du puits Bourgin on touche le sommet de l'Hauterivien jusqu'au siphon de - 370. Le boyau est creusé dans l'Urganien alors que le méandre étroit s'est un peu enfoncé dans l'Hauterivien. Ensuite et jusqu'au siphon de - 902 le réseau oscille d'une couche à l'autre. Le passage de l'Urganien à l'Hauterivien se faisant par des puits, alors que le passage inverse est progressif et peu visible. Les exemples les plus typiques sont la Grande Salle et les deux cascades de 30 m.

Du point de vue tectonique, il semblait évident que l'on pourrait rattacher le grand tronçon globalement rectiligne, depuis l'affluent de - 420 jusqu'à la piscine de - 730, à une faille du plateau. Mais l'examen de la photo aérienne et l'étude des orthophotographies de l'article de Cl. Arnaud et Lukas, montre que la carapace urgonienne est sillonnée par un dense réseau de failles et diaclases de direction NMg 11 g alors que les galeries sont à peu près plein Nord. Cette différence nous a fort surpris, une erreur grossière d'azimut est à écarter car les visées faites vers l'amont ou vers l'aval sont concordantes. La raison en est qu'en fait, la galerie qui semble rectiligne sur la topographie présente deux directions de diaclases. Quelques unes de ces dernières (de part et d'autre de la Grande Salle, la grande galerie) sont alignées sur des fractures de direction NM g 11 g. Les autres (à 300 m en amont de la Grande Salle par exemple) ont une direction NM g 0 gr, invisible sur les photos aériennes. Ces deux directions sont assez voisines pour que sur la topo la galerie semble globalement rectiligne. On remarque que c'est la fracturation NM g 11 g qui a créé les plus vastes galeries : Grande Salle, Grande Galerie, cascade de 30 m.

La comparaison entre la topo et le cheminement hypothétique du gouffre d'après Cl. Arnaud-Lukas et J. Lavigne (1968-1972) montre que leurs idées étaient globalement justes mais le gouffre n'emprunte pas les fractures prévues.

Si on compare maintenant la Fromagère avec le gouffre Berger qui est voisin, qui possède un torrent sensiblement du même débit et qui est creusé dans des fractures parallèles, on est frappé par la différence de taille des galeries. Cela a été d'ailleurs une de nos plus grandes déceptions dans cette exploration que de ne jamais déboucher sur quelque chose de "grand".

Hydrologie

Au fur et à mesure que l'on descend dans le gouffre on rencontre des arrivées qui forment l'actif qui se perd dans le siphon de - 370 et que l'on retrouve dans le regard du méandre étroit. Il est probable que ce cours d'eau de 1 l/s à l'étiage constitue une partie de la rivière - 1 000 que l'on trouve à - 660 dans le P 31. A la sortie du méandre étroit, plusieurs arrivées contribuent à reconstituer un ruisseau. L'affluent le plus important, quelques litres par seconde, étant celui que l'on trouve au débouché dans la faille. Quelques douches au plafond montrent que les diaclases drainent la surface. La rivière - 1 000 qui débouche à - 660 a un débit d'étiage de plus de 10 l/s et au niveau du siphon terminal le torrent atteint 20 l/s, étiage du même ordre de grandeur que l'actif du Berger.

Le 10 décembre, le débit à la Grande Salle dépassait 30 l/s au lieu de 3 à 4 d'habitude et dans le puits Bourgin, il y avait plus de 15 l/s qui engendraient un vent glacé dans tout le puits. Le débouché du siphon de - 902 semble de toute évidence être le siphon de la rivière - 1 000, ce qu'une coloration pourrait confirmer à l'occasion.

Courant d'air

Le courant d'air est très sensible dans le boyau à - 32. Nous l'avons toujours vu aspirer. La température jusqu'au siphon de - 370 reste très basse, inférieure à 5°. Dans le boyau on retrouve une grande partie de ce courant d'air. Le 10 décembre il était fortement amplifié sans doute par la surpression due aux embruns du puits Bourgin. La température après le méandre étroit devient plus clémente. On ne sent le courant d'air qu'au shunt du siphon à - 700 où il est beaucoup plus important qu'en haut. On le perd ensuite.

Topographie

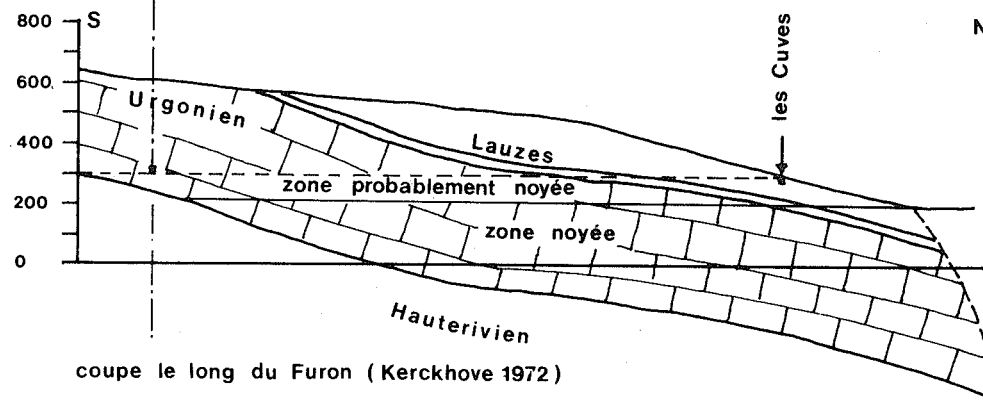
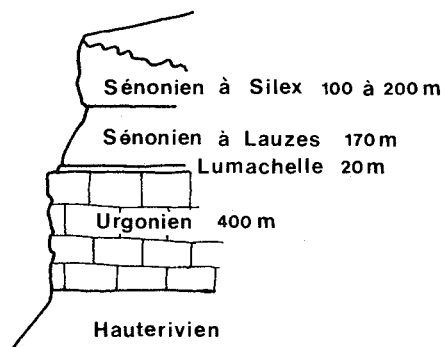
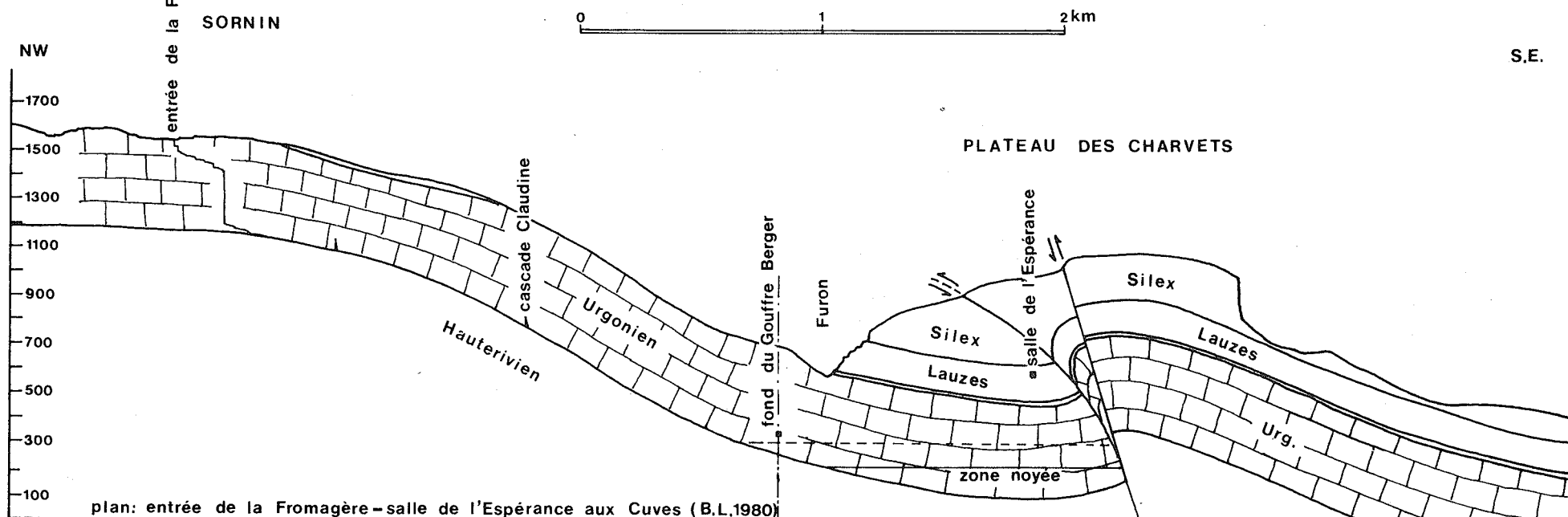
La topographie des parties nouvelles a demandé plus de 450 visées. On peut estimer l'imprécision du point extrême à 40 m en x, y ou z. La cote de l'ancien siphon terminal était - 380. Plusieurs ressauts légèrement surcotés nous ont conduit à ramener la cote à - 370, ce que semblent confirmer des indications altimétriques recueillies par Jacques Vey. Avec ces bases, la cote du siphon terminal est - 902 avec 40 m d'incertitude. Au gouffre Berger, le siphon amont de la rivière - 1 000 est à - 842 par rapport à l'entrée du Berger, soit - 922 par rapport à l'entrée de la Fromagère. L'écart de 20 m seulement en altitude semble confirmer qu'il s'agit du même siphon.

Le cheminement de l'entrée de la Fromagère au siphon terminal fait 4 067 m de développement, répartis de la façon suivante :

- 1 240 jusqu'au boyau de - 360 (mesuré sur la topo au 1/500)
- 1 473 à la sortie du méandre étroit
- 2 465 à la Grande Salle
- 3 250 au shunt du siphon de - 700
- 3 763 en bas de la cascade de 30 m
- 4 067 au siphon.

L'identification des gouffres sur la photo aérienne nous a conduit à adopter pour la Fromagère et le gouffre Berger les coordonnées suivantes : Fromagère 856,46 x 328,47 x 1 540, gouffre Berger 856,63 x 329,44 x 1 460. La distance entre les deux gouffres est de 985 m.

COUPE GEOLOGIQUE SORNIN SASSENAGE



LE SYSTEME SOUTERRAIN BERGER-FROMAGERE-SASSENAGE



CUVES DE SASSENAGE (300)

ELFES

P. MARRY

(1000) BERGER

FROMAGERE (1600)

378

1148

821

902

841

Y: 530.00

Y: 338.00

Y: 328.00

X: 180.00

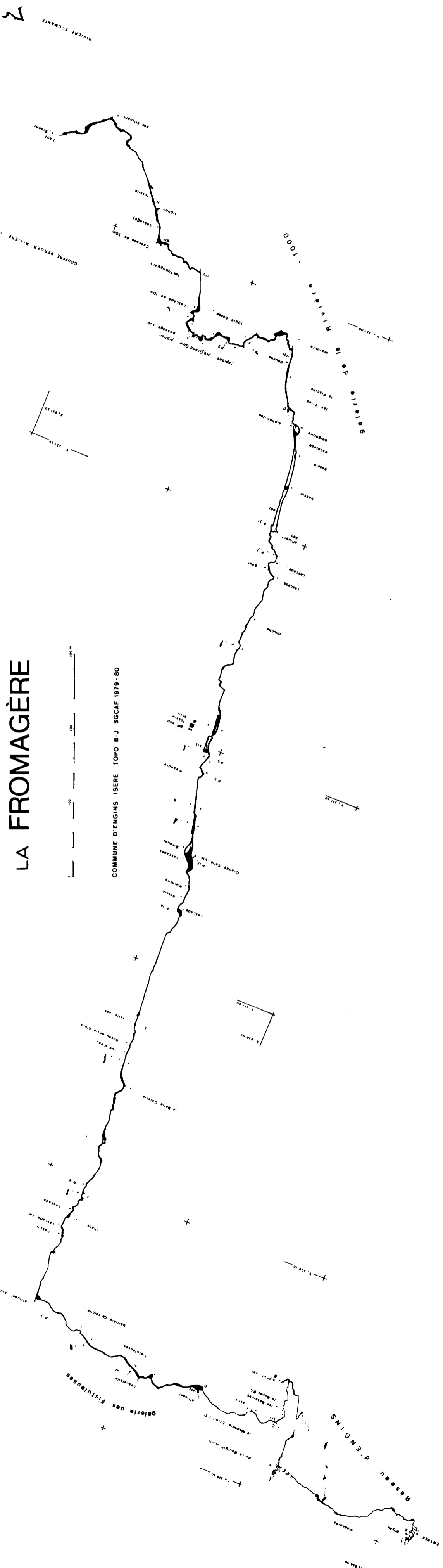
Y: 327.00

X: 188.00

848.00

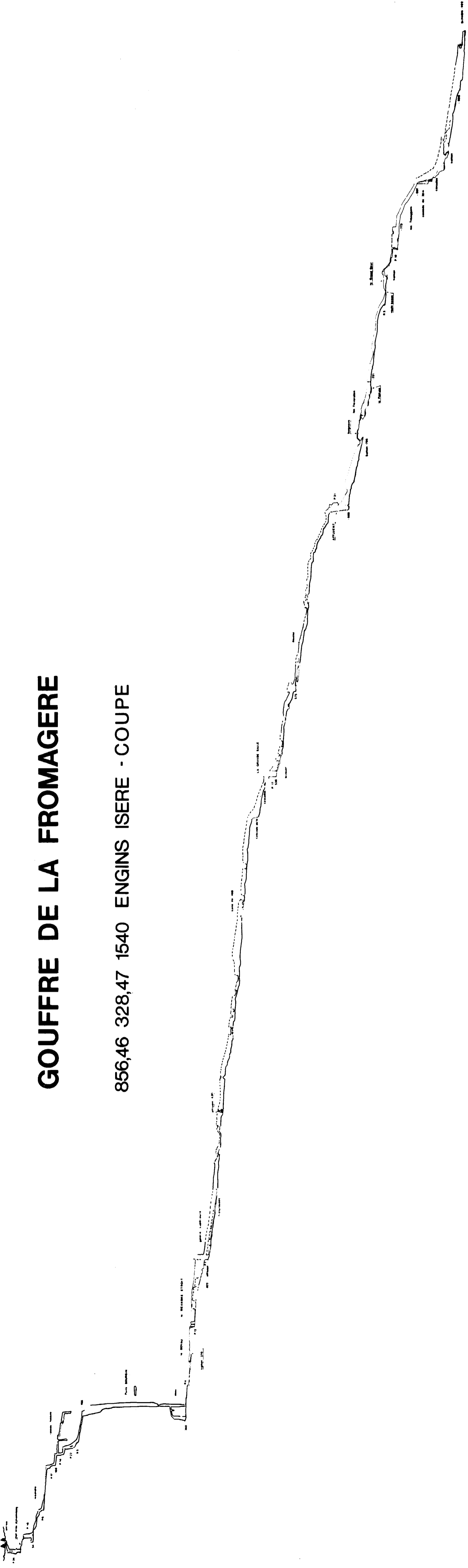
X: 180.00

LA FROMAGÈRE



GOUFFRE DE LA FROMAGERIE

856,46 328,47 1540 ENGIN ISERE - COUPE



TROU QUI SOUFFLE - RESEAU FRANCOIS

Henri ROSSETTI - Serge CAILLAULT

(G.S.M. - A.S.F.)

Introduction

Il est fort possible que le Trou qui Souffle fasse encore parler de lui au cours de cette année 1980. En effet, d'importantes recherches hydrologiques professionnelles sont en cours d'une part, et d'autre part, de récentes explorations ont abouti à des découvertes prometteuses.

Des recherches hydrologiques

Il semble que les constructions d'habitations se soient multipliées ces dernières années dans les communes d'Autrans et de Méaudré, sans que les autorités locales se soient inquiétées des ressources du plateau en eau potable. Aux périodes sèches de l'année, le problème de l'alimentation des habitants se pose et des coupures sont pratiquées.

Actuellement, des prospections et études sont en cours plus particulièrement au Trou qui Souffle par la Société "Spéléo Karst". Le débit d'étiage ne paraît pas suffisant pour un captage, du moins ce que l'on connaît. Si toutefois le captage est envisagé, il nous faudra être très vigilants car de gros risques de fermeture de la cavité existeront.

Des découvertes spéléologiques prometteuses

Le Trou qui Souffle est une importante cavité de cette partie du Vercors septentrional et pourtant il était impossible de trouver une topographie complète de tous les réseaux connus. Certes, nous avons la topo en trois dimensions des Tritons mais difficile à exploiter. Nous savions pourtant qu'il y en avait une autre mais impossible de se la procurer. Alors, tant pis, nous décidons de la refaire et c'est comme cela que nous avons redécouvert tous les réseaux.

Là, il faut ouvrir une parenthèse, pour regretter qu'à notre époque, "l'esprit de clocher" des années 60 anime toujours certains spéléos. Le temps des cachoteries est pourtant révolu. Ce qui est important aujourd'hui c'est de publier sans tarder nos découvertes afin qu'elles servent pour ceux qui prendront la relève. Malheureusement, ce contretemps nous a handicapé et c'est d'ailleurs tout-à-fait par hasard que nous avons eu la topographie parue dans "l'Inventaire du Vercors".

Bref, nous avons topographié en ce qui nous concerne : le réseau Bourgin, la galerie de la Condensation, le boyau de Jonction, le réseau François. De nouvelles galeries ont été explorées et, tout récemment, un actif remontant qui est le but de nos prochaines explorations.

Conclusion

Pour conclure, nous pouvons nous réjouir d'avoir enfin une topographie qui servira de base à nos futures explorations. Ces explorations auront pour buts la prospection dans le réseau François et la poursuite de l'actif remontant ainsi que la topographie systématique des galeries. Les jeunes du G.S.M. ont la volonté tenace de percer les mystères du réseau François, gageons que "Scialet 81" parlera encore du Trou qui Souffle.

Situation

x = 850,05 y = 321,51 z = 1 070

Commune de Méaudre - Isère. Carte I.G.N. au 1/25 000 Vif 1-2

Historique

- 1974 Le F.L.T. découvre et explore le méandre et la galerie principale.
- 1977 Le G.S.M. escalade au fond du réseau du pont d'Arc et jonctionne avec une galerie déjà connue et redécouvre le départ du réseau François et lève la topographie.
- 1978 Les galeries secondaires sont systématiquement explorées et nous topographions la galerie de la Condensation, le boyau, le bout du pont d'Arc.
- 1979 Nous topographions le réseau François et nous continuons des galeries adjacentes.
- 1980 Escalade de la cascade Tonton et découverte du réseau Serge.

Déroulement des explorations

1977 Il nous a fallu deux sorties pour escalader le puits des Célibataires car la roche est vraiment pourrie. 60 m sont découverts (très belles fleurs de calcite) avant d'arriver sur une galerie qui mène au départ du réseau François. La topographie est levée.

1978 Le manque d'informations concernant le Trou qui Souffle se faisant sentir, nous décidons de reprendre toute la topographie à partir de la galerie de la Condensation. Nous explorons les départs annexes, dans l'espoir de court-circuiter la trémie terminale et de retrouver la rivière que l'on perd à la salle de la Conciergerie. Environ 500 m de galeries sont découvertes mais peu de résultat par rapport à nos espoirs.

1979 Nous terminons la topographie du réseau principal. C'est au cours d'une sortie dans le méandre, alors que le Trou qui Souffle était en crue, que nous remarquons le débit important d'une cascade qui alimente les 9/10e du réseau François. Nous décidons de l'escalader.

1980 La cascade Tonton est franchie, un nouveau réseau débute que l'on baptise réseau Serge. Il débute par un méandre étroit, long de 70 m, avant d'arriver sur une galerie aussi importante que le réseau François avec plusieurs départs dont un avec un courant d'air nettement perceptible. A ce jour, 200 m ont été découverts.

Accès au réseau

De la galerie de la Condensation, suivre le fil de téléphone jusqu'à la sortie du boyau, descendre un P 10 en s'arrêtant à 4 m du fond. Aller à gauche (en regardant le puits) sur 10 m. Là le méandre se divise en deux, prendre à droite, encore 10 m, la rivière du pont d'Arc que l'on quitte aussitôt à la faveur d'un méandre boueux et glissant que l'on remonte sur 5 m. Choisir la galerie la plus évidente. Le départ du réseau François se trouve au ras du sol, juste avant quelques grossières concrétions.

Description

Le réseau principal est long de 1 000 m. Il débute par un large méandre entrecoupé de ressauts n'excédant pas 10 m. Après un parcours aérien nous débouchons, à l'aide d'un P 14, dans la salle de la Conciergerie, là, nous perdons la rivière entre de gros blocs. Nous remontons la salle jusqu'à sa paroi avant de trouver la suite. Plus d'obstacle, jusqu'à la trémie, si ce n'est un R 5 remontant. Le parcours est monotone, long de 700 m où nous progressons parmi de gros blocs et quelques superbes marmites de géants.

Géologie

Le méandre se déploie dans la couche de grès vert de gault, et, à partir de la Conciergerie, les galeries tracent leurs chemins dans du Sénonien.

Hydrologie

Nous connaissons déjà six rivières indépendantes dans le Trou qui Souffle. Le réseau François offre la septième que nous perdons à la Conciergerie. Son débit à l'étiage est de 1/2 l/s ; il grossit jusqu'à 6 - 7 l/s lorsque la rivière est en crue.

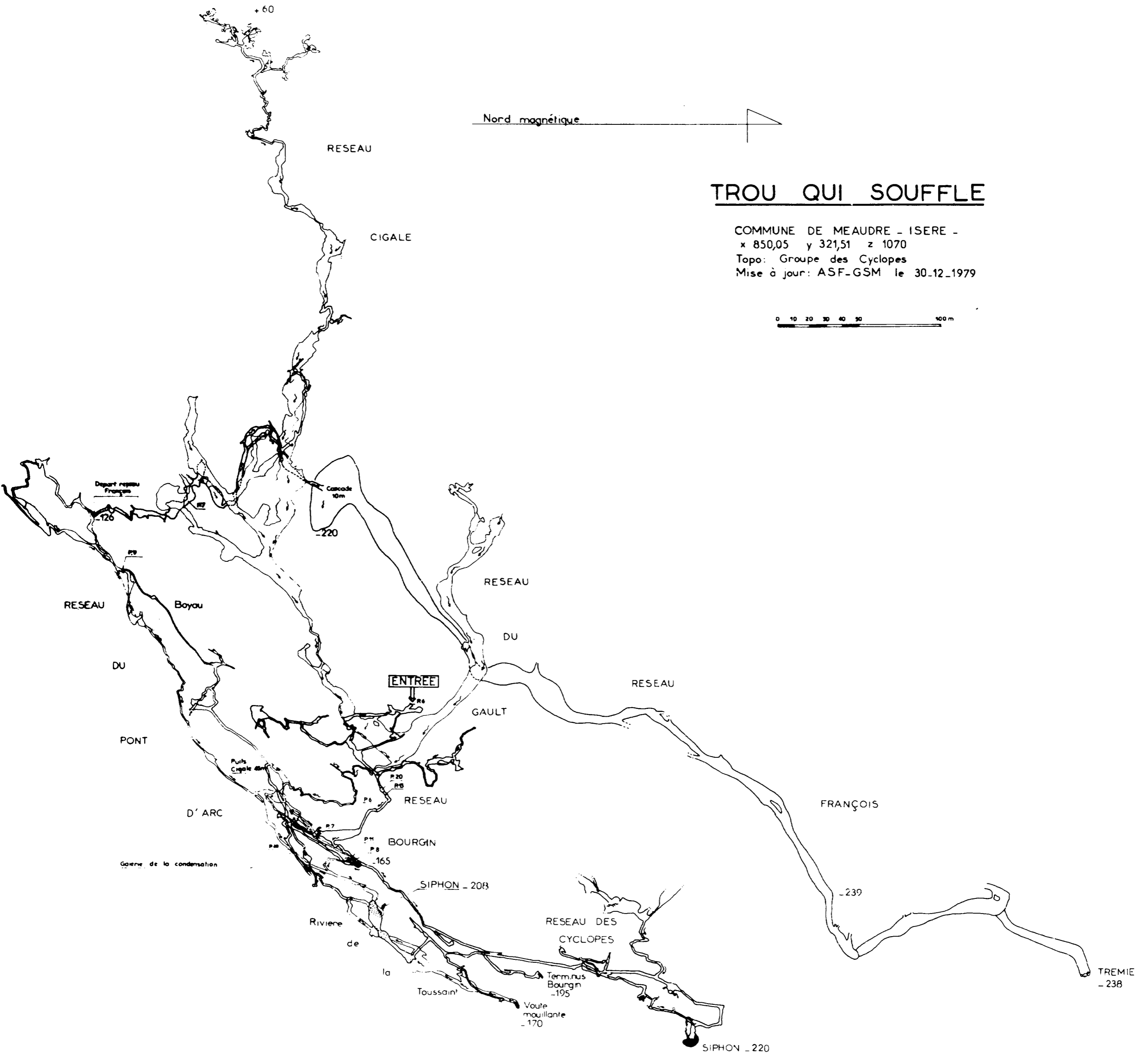
Nord magnétique



TROU QUI SOUFFLE

COMMUNE DE MEAUDRE - ISERE -
x 850,05 y 321,51 z 1070
Topo: Groupe des Cyclopes
Mise à jour: ASF-GSM le 30.12.1979

0 10 20 30 40 50 100 m



PROSPECTION AU SUD-OUEST DE CORRENCON
 ET INVENTAIRE DE LA ZONE DITE "LA FLEUR DU ROY"

Philippe MOIGNET

Cette prospection a été réalisée au cours des années 77 et 78 dans le cadre de sorties effectuées avec des jeunes de la cité Paul Mistral, sorties soit d'initiation, soit de formation ou d'exploration ; elles se sont effectuées sur l'indication vague d'un scialet descendu à - 30 et qui se continuait..., scialet situé à 200 m au Sud-Sud-Ouest du carrefour de chemins forestiers, appelé carrefour de la "Fleur du Roy".

N.B. Les renseignements contenus dans cet article se trouvent déjà dans l'inventaire du Vercors, tome II. Il s'agit ici d'une synthétisation des renseignements fournis antérieurement.

Situation de la zone prospectée - sa délimitation

Le carrefour de la Fleur du Roy est situé dans le bois des Essarteaux, au Sud-Ouest de Corrençon, sur le chemin qui rejoint le départ des pistes de ski de fond (lieu-dit "le Bruchet") à la route forestière d'Herbouilly, en franchissant le Pas de l'Ane ; c'est le point coté 1 337, carrefour de deux chemins forestiers.

La zone prospectée est essentiellement la zone située au Sud de ce point. Elle se présente sous la forme d'un relief assez caractéristique délimité à l'Ouest par une ligne de crêtes sur laquelle nous trouvons du Nord au Sud, les points cotés : 1 407, 1 475 et 1 494,4.

A partir de ce point, la ligne de crêtes prend une orientation Nord-Nord-Ouest, Sud-Sud-Est avec l'alignement des points 1 494,4 ; 1 501 et 1 505. Au-delà de ce point sommital, cette arête se poursuit, en s'abaissant, dans la même direction jusque vers le point coté 1314.

A l'Est, la limite de la zone prospectée correspond au chemin qui rejoint le point coté 1 292 (au Nord) au point culminant 1 505, chemin qui coupe à peu près en son milieu le flanc Est de ce relief.

La zone prospectée a la forme d'une cuvette inclinée du Sud-Ouest vers le Nord-Est ; le rebord Est qui excède rarement une dizaine de mètres d'altitude, est constitué par l'épaisseur d'un banc de calcaire.

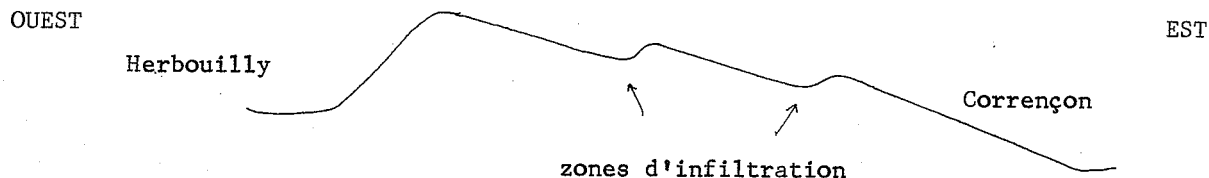
Aspect de la zone

L'examen de la carte au 25 000e permet de faire les remarques suivantes :

- en-dehors du scialet situé au Nord du carrefour de la "Fleur du Roy", aucun autre scialet n'est noté sur la zone elle-même ;
- le chemin qui traverse cette zone en son milieu utilise sur la plus grande partie de son parcours un léger relief en dos d'âne qui détermine deux lignes d'écoulement de surface, l'une à l'Ouest sur le parcours de laquelle nous trouvons la doline cotée 1 358, l'autre à l'Est avec à son point culminant la doline cotée 1 443.

Ces deux lignes d'écoulement de surface, un moment parallèles (axe Sud-Nord) convergent vers la doline non cotée, située à 100 m environ au Sud-Sud-Est du carrefour de la Fleur du Roy. A partir de ce point il faut regraver 10 m, l'épaisseur du banc de calcaire pour retrouver l'axe d'écoulement de surface qui s'infléchit vers l'Est en un talweg nettement marqué. Il faut noter enfin que l'abri indiqué au carrefour n'existe plus.

La zone prospectée est la partie Sud d'une zone assez cohérente qui recouvre à la fois le Bois des Essarteaux et la forêt de la Loubière. Il s'agit là d'un lapiaz couvert, au relief en vagues caractéristiques : trois bancs de calcaire Urgonien inclinés d'Ouest en Est déterminent trois crêtes (axe Sud-Nord) et deux zones d'infiltration, dans lesquelles sont alignées toute une série de dolines.



Il faut noter que c'est sur l'axe de la zone d'infiltration la plus à l'Ouest que se situe, au Nord, le scialet de Malaterre. La zone prospectée se situe sur l'axe de la zone d'infiltration Est, dans sa partie Sud.

Sur le plan de l'hydrologie, cette zone fait vraisemblablement partie du bassin d'alimentation de Goule Blanche.

Historique

Cette zone a déjà été prospectée antérieurement au moins par le groupe spéléologique de l'INSA de Lyon et par le Spéléo-Club de Lyon (dynamitage et exploration du scialet Francine) ainsi semble-t-il que par l'A.P.A.R.V. qui a laissé une signature peu discrète à côté du scialet Plexus.

Résultats de la prospection

Celle-ci a permis de révéler deux zones de puits correspondant en gros aux deux zones d'écoulement de surface notées précédemment. Seules ont été relevées avec précision les coordonnées des puits les plus importants, puits qui se trouvent tous dans l'alignement Sud-Nord à partir de la doline 1 443.

Il faut noter tout d'abord l'importance de cette doline qui atteint environ 80 m dans son diamètre le plus large ; les flancs Est et Nord de cette doline sont verticaux ; à leur base un joint de strate surcreusé qui se termine sous le flanc Nord en cavité, sans doute départ d'une galerie aujourd'hui colmatée.

- 120 m plus bas, au Nord, nous trouvons le scialet du Récu : 849,05 x 305 x 1 440. Ce puits semble avoir été découvert lors de la prospection, en effet, il ne se trouve pas exactement dans l'axe des autres puits et se trouve décalé par rapport au rebord Est de la cuvette.

Profondeur : 36 m. A sa base, un éboulis et contre la paroi Nord, direction Sud-Nord, deux départs de méandres, inclinés à 45° et qui permettent de descendre quatre ou cinq mètres supplémentaires. Arrêt sur colmatage. Plusieurs tentatives de désobstruction n'ont rien donné.

En surface, l'orifice de ce puits, à peu près circulaire, a une dizaine de mètres de diamètre. Côté Sud, une arche sous laquelle passe, taillé dans la pierre, l'ancien lit de l'actif qui a creusé ce puits. Au niveau de confluence de ce couloir naturel, niveau - 3 m, se trouve, côté Est, une terrasse ; cette terrasse est parcourue par un fin ruisseau dont l'activité est sensible au printemps puis disparaît ensuite progressivement. Nous pouvons noter aussi à la base du puits, au moment de la fonte des neiges, l'arrivée d'eau qui s'enfonce immédiatement sous l'éboulis (quelques litres/seconde).

- 80 m plus bas, au Nord-Est s'ouvre un nouveau puits : 849,15 x 305,10 x 1 420. Réf. Vercors Nord - Scialet P.M. 3. Puits d'une profondeur de 25 m, la paroi Sud est verticale ; à son pied une pente inclinée à 45° environ permet de regagner la surface en donnant accès au rebord Nord de ce puits. A noter là aussi la présence d'une arche qui divise l'orifice de ce puits en deux parties. A la base du puits le colmatage est total.

- 60 m plus au Nord, et plus bas, se trouve une nouvelle ouverture verticale, en forme de diaclase pouvant atteindre une 15 de mètres dans sa partie la plus large. Il s'agit là d'une glacière, le fond étant toujours recouvert d'un névé. 849,15 x 305,15 x 1 410. Réf. Vercors Nord, Scialet P.M. 2.

Du Sud au Nord, nous trouvons un couloir qui s'incline progressivement sur quelques mètres jusqu'à une partie verticale, partie la plus profonde et aussi la plus large (profondeur - 30 m) ; il est possible d'atteindre une profondeur voisine en deux autres endroits dont la pointe Nord de la diaclase. Arrêt sur colmatage.

- 120 m plus au Nord, s'ouvre le scialet Plexus : 849,10 x 305,29 x 1 390. Scialet étroit d'une profondeur de 13 m.

- 50 m plus au Nord s'ouvre un autre puits assez large, peu profond (environ 15 à 20 m) et colmaté. 849,10 x 305,24 x 1 400.

A quelques dizaines de mètres à l'Est de ces scialets s'ouvrent, au pied du rebord Est deux porches voisins peu profonds (colmatage).

- A 150 m au Nord du dernier scialet s'ouvre le scialet Francine, sur un replat caractéristique. 849,10 x 305,44 x 1 368. Profondeur : - 139. Pour l'historique, se reporter à Vercors Nord.

Dans le cadre des sorties effectuées sur cette zone nous avons revisité cette cavité que nous avons descendue jusqu'à - 100, niveau de l'étranglement du Moine Epais.

Un seul d'entre nous a franchi cette étroiture et descendu le ressaut consécutif. Toute autre tentative d'exploration de ce scialet devrait, à mon avis, débiter par l'élargissement de cette étroiture, courte mais en roche compacte (explosif).

Les principales difficultés jusqu'à ce point sont :

- ⊗ la partie supérieure du 2e puits, faisant suite à l'étranglement dynamité, est franchissable en opposition (filet d'eau, mondmilch).
- ⊗ le R 4 à - 65 : il s'agit d'un méandre étroit dans lequel on pénètre à l'horizontal jusqu'au premier coude, où l'on se laisse descendre à la verticale, l'accès au R 5 se faisant pieds en avant, à travers une lucarne.

Pour accéder à ce scialet il est nécessaire de corriger le descriptif paru dans l'inventaire, de la manière suivante : "au niveau d'une petite arche de pierre (diamètre : 50 cm) située au pied d'un sapin, à quelques mètres à droite du chemin, prendre à gauche..."

A noter enfin qu'à quelques mètres à l'Est, dans l'axe du puits, deux ouvertures dans la paroi rocheuse dans lesquelles il est possible de descendre quelques mètres ; arrêt sur colmatage. Il s'agit sans doute de la partie supérieure du P 12 (2e puits).

Le scialet Francine est légèrement actif à la fonte des neiges (supérieur ou égal à 1 l/s), l'eau provenant du névé qui occupe, une partie de l'été, l'étage supérieur de l'entrée.

Le réseau se développe dans l'axe suivant : 75° (N.M. 73).

- 160 m plus au Nord, deux petits orifices, parfois dissimulés sous des branches, donnent accès à une petite salle triangulaire. Profondeur - 10 environ. 849,15 x 305,60 x 1 350. Réf. Vercors Nord, Scialet de la Chèvre.

Trois méandres impénétrables ont donné sa forme à cette salle, deux méandres amont, l'un au Sud, l'autre au Nord, le méandre aval étant situé à l'Est. La découverte d'un crâne de chèvre, lui a donné son appellation.

- 150 m plus loin, au Nord-Nord-Est, après avoir franchi la doline proche de la Fleur du Roy, et gravi une dizaine de mètres, se trouve le dernier puits important de cet alignement. Sur la carte ce puits se trouve approximativement à l'emplacement du "r" de Fleur du Roy. 849,20 x 305,75 x 1 330 Réf. Vercors Nord, Scialet P.M. 4.

L'ouverture de ce scialet n'est pas très grande (diamètre 3 m environ) ; elle est constituée d'un ressaut de 3 m qui donne accès à une petite salle sur éboulis. Juste à la base du ressaut se trouve un entonnoir de terre dans lequel on peut descendre quelques mètres pour se retrouver sur une arche au sommet d'une belle verticale d'une vingtaine de mètres. A la base se trouve un éboulis très propre. Sur la paroi de droite, en direction du point le plus bas, une boîte aux lettres, étroite, sans doute visitée antérieurement, mais dans laquelle je ne me suis pas risqué. Profondeur environ - 40 m.

Si l'on poursuit le talweg consécutif qui s'incurve à l'Est, on peut encore trouver, quelques mètres plus bas, un nouveau point d'infiltration ; il s'agit d'une faille très étroite (impénétrable) où l'on peut déceler à certaines époques un léger courant d'air.

Il existe en repartant du haut de la zone une deuxième série de puits, eux aussi dans un certain alignement, tous de moindre importance que ceux énumérés précédemment.

- Tout d'abord le scialet aux Loirs (ou "au Loir", Vercors Nord) : 848,88 x 305,03 x 1 440 m. Ce scialet semble lui aussi avoir été découvert au cours de cette prospection.

A la base du puits d'entrée, d'une dizaine de mètres, commence un très beau méandre (R 1,5) qui se rétrécit au bout de quelques mètres et se termine sur un colmatage en calcite (direction Nord).

Vers le Sud, après une courte désobstruction sous dalle, nous trouvons une petite salle dans laquelle s'ouvre un méandre étroit, peu profond et entièrement colmaté par du mondmilch.

- Entre ce scialet et la doline l 358, nous trouvons deux autres puits profonds d'une dizaine de mètres, coordonnées approximatives : 848,90 x 305,20 x 1 408
848,88 x 305,27 x 1 400

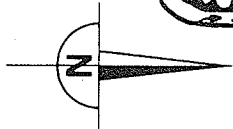
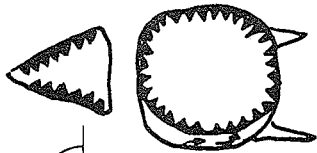
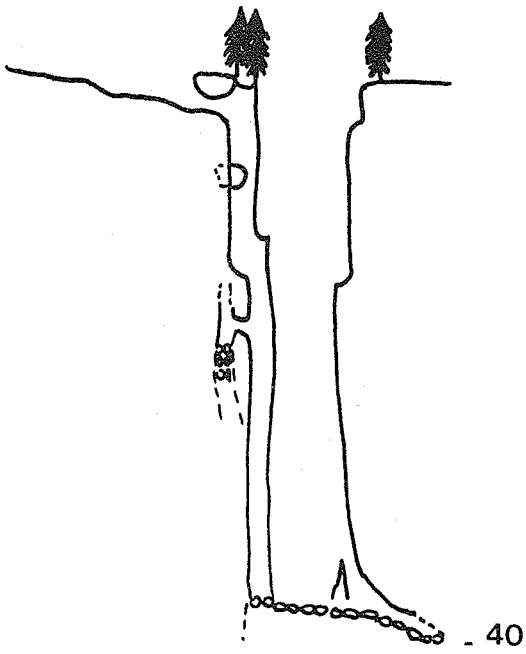
Sur la paroi Nord de ce deuxième puits, en interstrate, un laminoir étroit permet de s'infiltrer de quelques mètres au-delà desquels la progression devient difficile.

De même au fond de la doline l 358 il est possible de s'infiltrer sous des blocs, une première étroiture élargie à la masse a permis à l'un d'entre nous de se retrouver devant une deuxième étroiture au-delà de laquelle il y avait peut-être possibilité de continuer...

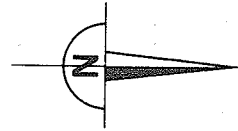
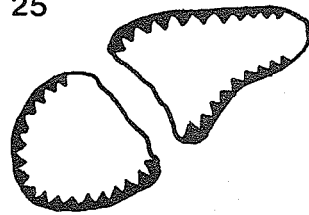
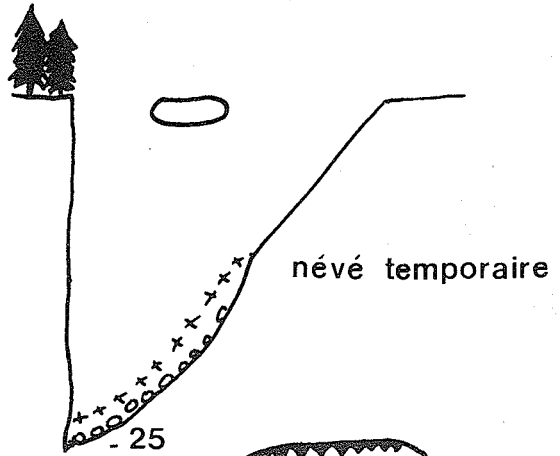
Un autre puits (- 8 environ) situé : 848,94 x 305,33 x 1 400, n'a rien donné.

Pour en finir avec cet inventaire, il convient de signaler sur le flanc Sud de ce relief, approximativement au Sud du point l 494,4 une dizaine de mètres sous la crête, un boyau cylindrique (diamètre 1,50 m), en partie colmaté par de l'argile, boyau qui a été parcouru sur une quinzaine de mètres, jusqu'à ce que le colmatage empêche la progression. Coordonnées : 848,94 x 305,33 x 1 460.

En conclusion, l'espoir d'accéder au réseau sous-jacent que nous avons un moment caressé, après notre incursion dans le Francine, s'est trouvé déçu. La prospection, qui n'a pas été systématique (beaucoup de débutants) a peut-être laissé quelques zones d'ombre, ne serait-ce que les flancs Ouest et Sud de ce relief.



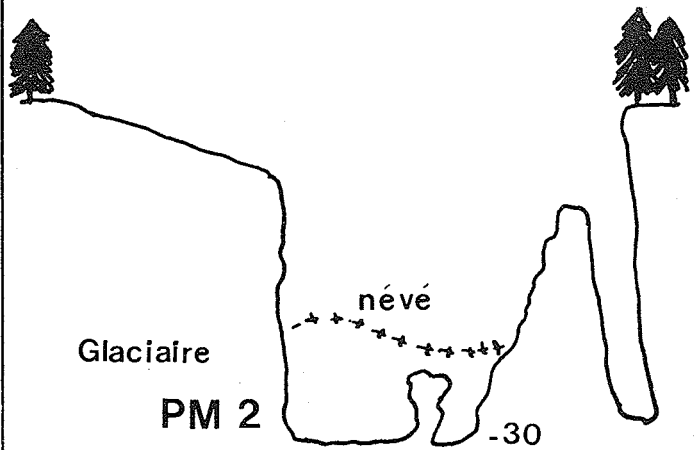
scialet RECU



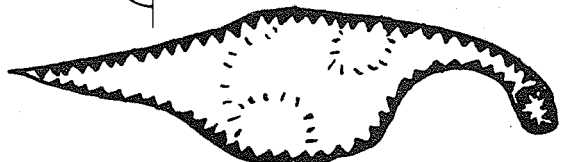
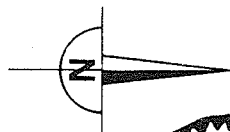
PM 3



PM 4



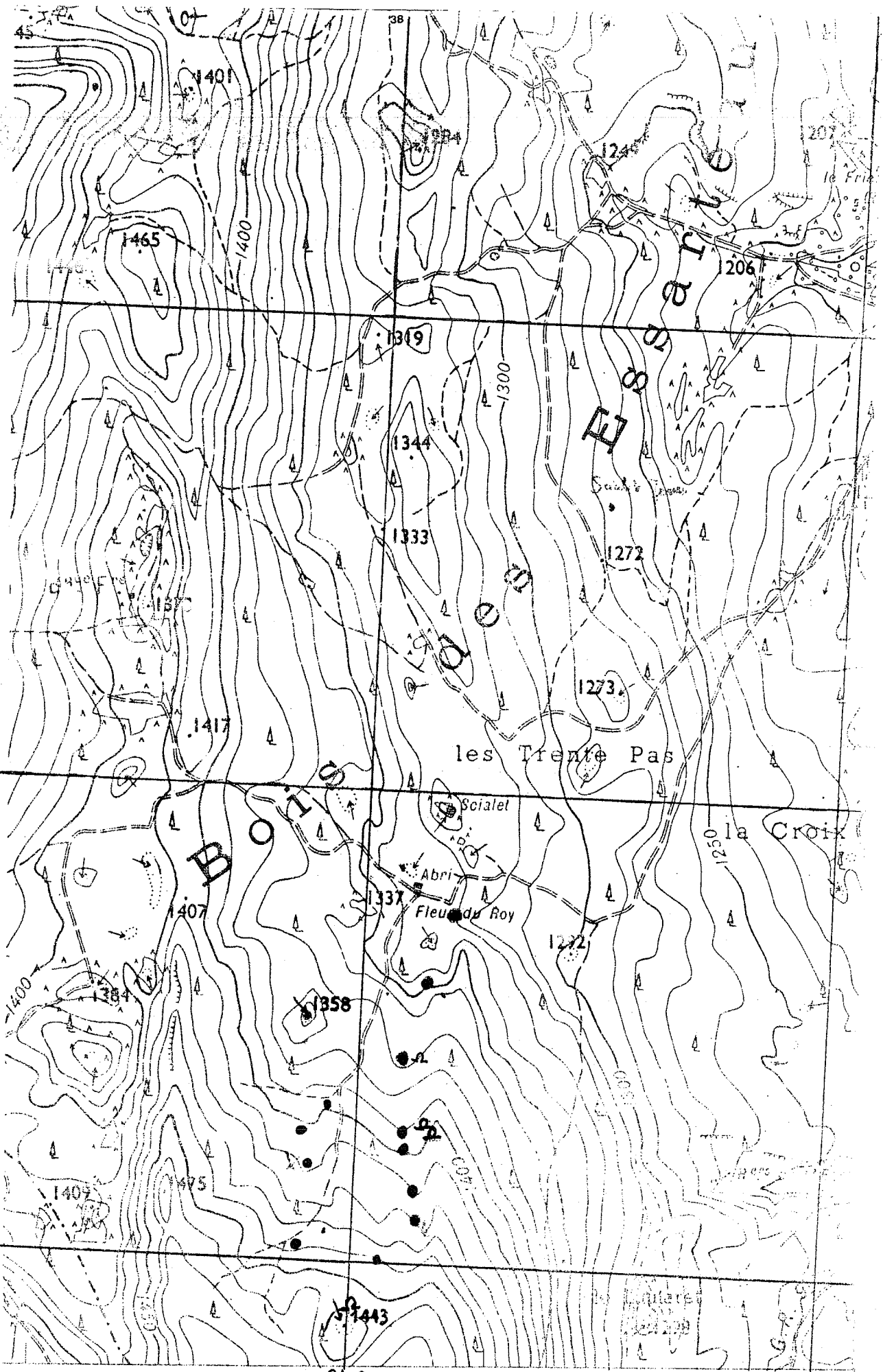
PM 2



307

306

305



849

850

SCIALET DU PICHET

Groupe Spéléologique des Coulmes - M.J.C. SAINT MARCELLIN

(D'après les notes de Pierre GARCIN)

Situation

Grands plateaux du Vercors Sud.

Communes limitrophes : Saint Agnan en Vercors -Drôme- ; Gresse-en-Vercors -Isère- ;
Carte I.G.N. 1/25 000 - La Chapelle 5/6 cavité.

Coordonnées : x = 847,63 y = 291,60 z = 1 475

Entre la grotte de la Luire et le village du Rousset, monter par la route forestière de la Coche, puis de "Pré-Grandu". Prendre la piste forestière du Combeau. Au niveau de la Fontaine du Pichet le trou se trouve à 150 m au Nord du chemin, sur un mamelon à côté d'un sapin touché par la foudre ; accès : 10 mn (sur la limite des deux départements 26-38).

Orifice situé dans une doline recouverte en partie de branchages. Un petit trou rocheux domine le premier puits. Amarrage sur tronc d'arbre. Déviation naturelle sur une souche.

Hydrologie

Ce gouffre appartient probablement au bassin d'alimentation des sources d'Arbois et de Bournillon, réseau de la Luire.

Historique

Le S.C.A.F. Parisien explore le gouffre indiqué par un garde forestier, du 15 au 18 octobre 1938.

Dans les années 1950, le G.S.V. (Groupe Spéléologique de Valence) réexplore le trou et lève une topographie (Garnier et Pommier). Rien de nouveau à signaler, si ce n'est la découverte du puits Arzac, parallèle au deuxième P 60 m.

1967 : le scialet est redescendu par une nouvelle équipe G.S.V. Un petit prolongement est découvert dans l'amont du ruisselet de - 103 m, mais une tentative de désiphonage échoue à - 168 m.

Le siphon étant un point bas, il est pratiquement toujours alimenté (sauf par grande sécheresse). Il est tentant de visiter le scialet du Pichet, tout d'abord parce qu'il est joli, grandiose, bien situé (dans une faille) pour atteindre le collecteur Luire/Bournillon. Il y circule, notamment, un courant d'air sensible dans tous les puits que nous avons descendus. Un ruisselet temporaire à débit variable, allant de 1/4 de 1/s à 100 1/s parcourt le fond. C'est donc une grande classique pour les spéléos locaux.

Description

Le puits d'entrée débouche au flanc d'une salle dont le sol est en pente raide (éboulis instables). A l'Ouest, un puits de 15 m est en cul-de-sac (bassin d'eau). Au Sud, un passage entre les blocs stalagmités donne accès à une petite salle. La suite est en fait au-dessus, en paroi Sud (coté - 32) où s'évase un beau P 60 m, fortement englué de mondmilch. A - 80 m, on débouche dans le plafond d'une très vaste salle chaotique. Au Nord-Ouest, l'éboulis remontant cache un puits de 18 m obstrué (pour arriver dans la salle, il est préférable d'emprunter une vire relais située à mi-puits, - 65 m, et d'équiper une ouverture parallèle permettant la descente dans le vide absolu).

La suite se compose d'un ressaut incliné de 10 m (marches taillées), très sale. On atteint - 103 m et l'amont d'un ruisseau pénétrable sur 50 m. Obstruction sur sable et argile dans un joint de strate sans envergure.

L'aval du cours actif disparaît rapidement dans un puits méandre de 60 m, avec relais spacieux à - 136 m. Suivant la saison, la douche est inévitable. Au bas, on prend pied dans un lac peu profond ; un autre puits parallèle alimente aussi un joli plan d'eau concrétionné. L'eau ruisselle dans une galerie surcreusée en méandre avec des pertes et rejoint la voûte mouillante de - 168 m. Une galerie fossile assez grande clôture l'exploration avec des sédiments accumulés.

Equipement (réseau Normal)

P 14 : prévoir une corde de 25 m (déviation).

P 59 : spits sur le côté gauche et déviation en paroi, 10 m au-dessous.

Prendre la vire de - 65 (1er relais), la longer sur le côté et descendre par un orifice parallèle (3 spits). Descente plein gaz de 25 m. Corde de 70 m utile.

R 10 : corde de 10 m.

P 60 : 1 corde de 70 ou 40 et 30 (spits en place).

Bibliographie

Inventaire du Vercors Sud - Tome I - p. 90 et 166.

Exploration

Le 4 septembre 1976, le G.S.C. s'intéresse à la cavité après avoir plongé le lac terminal du scialet Berroux (- 95 m) situé bien plus au Nord du plateau.

La descente est rendue très humide à la suite d'un orage. Nous avons avec nous un plongeur (Jo Favre) et son matériel. L'équipement du deuxième P 60 s'avérant impraticable à cause des cataractes, nous désobstruons, au sommet, un petit boyau pour "tuer le temps". En une demi-heure, nous ouvrons l'ouverture d'un P 35 fossile que nous équipons. Jonction est faite aussitôt sans le savoir avec le puits Arzac. Suivent un R 5 et un P 20 nous permettant de terminer la course en opposition jusqu'au ruisseau. Le débit important mais troublé par notre progression, interdit la plongée à - 168 m, et une inspection sérieuse du plan d'eau nous laisse pessimistes.

Le bassin siphonnant est transformé en boue liquide. Sa capacité ne doit pas être importante à en juger les dimensions (2 m de diamètre) et le conduit noyé peut-être impénétrable ?

Décus, nous déséquiperons en topographiant et notons vers - 140 une lucarne inaccessible. Les choses en restent là !

Le 14 juillet 1979 (trois années de remords sur cette lucarne) nous décidons d'y retourner pour en avoir le coeur net (duo : Rocourt et Garcin).

Cette fois la cavité est moins aquatique. Nous rééquiperons certains amarrages et passons par le P 35 parallèle (au sommet du P 60). De là, un grand pendule permet de se poser en aval sur une plate-forme coincée et constituée de gros blocs. Derrière celle-ci, un puits noir de 35 m (le puits Arzac). En face, une imposante lucarne nous nargue.

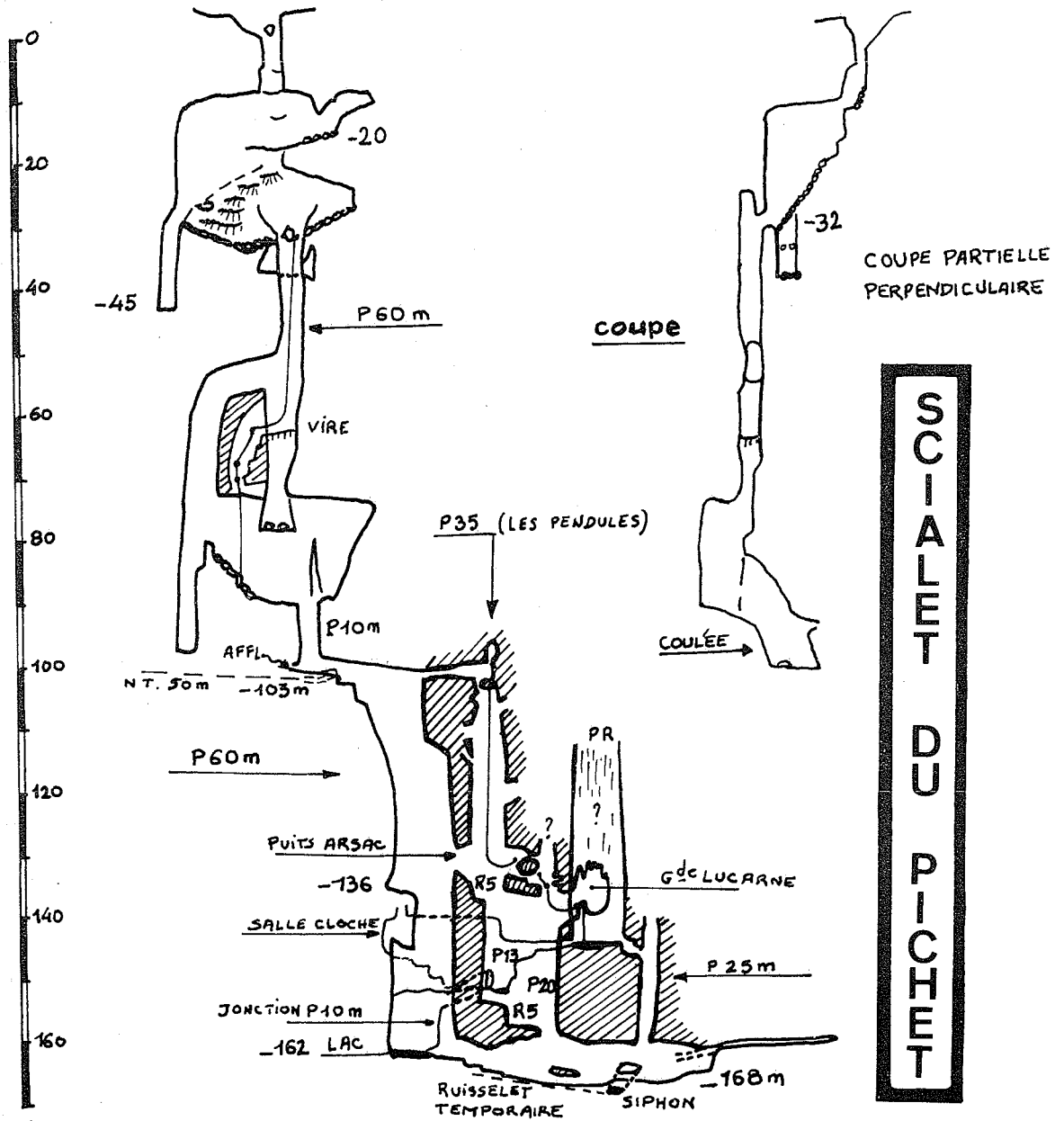
La traversée sera faite par J. Louis qui utilise déviations et coinces. Le pendule très impressionnant nous dirige sur un éperon rocheux façonné à la demande pour y placer un anneau de corde. Derrière, descente de 7 m sur un vaste fond de puits noyé dont le sommet est indiscernable pour nos frontales. Deux possibilités s'offrent à nous. La meilleure en aval ; un court méandre soufflant domine un P 25 m. Celui-ci rapidement équipé rejoint la voûte de la galerie à - 160 m au niveau du siphon.

Première jonction. Pendant ce temps un boyau amont est exploré sur 30 m avec descente d'un P 13 dans une belle salle cloche avec gours. Nouveau méandre sur P 10 m.

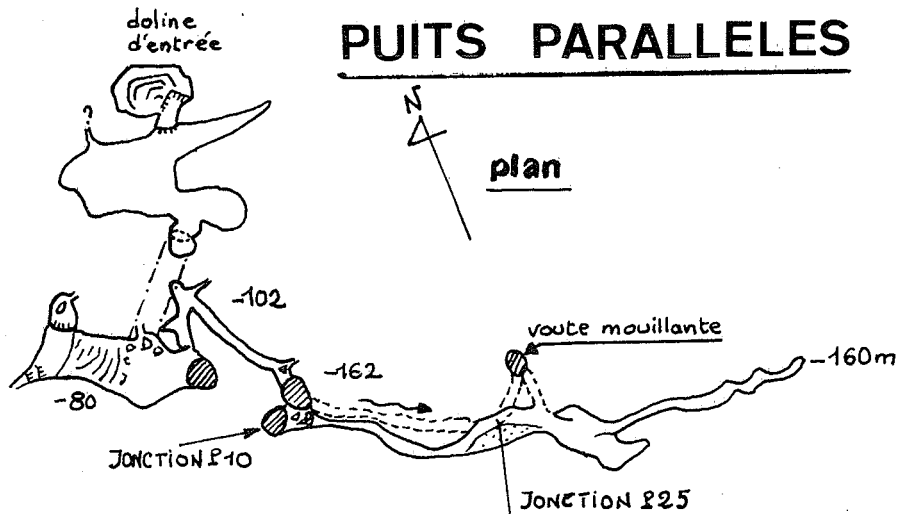
Deuxième jonction. Elle se fait à la voie à l'aplomb du P 60 m.

En conclusion, le Pichet n'a pas livré son secret mais nous en avons quand même caressé l'espoir.

Il reste, malgré tout, un bon trou sportif et sa morphologie caractérise bien tous les aspects de la spéléologie alpine.



PUITS PARALLELES



GSC - 1979.

MJC. SAINT MARCELLIN.

LE PUIITS DU SATYRE

Pierre GARCIN - G.S. Saint-Marcellin

Situation et accès

Bouvante (26) - Carte I.G.N. au 1/25 000 Charpey 3-4

Coordonnées Lambert zone Sud : 836,22 x 297,62 x 1 135

De Saint Jean-en-Royans, prendre la D 76 en direction de Lente. A l'entrée de la prairie du Mandement, suivre la route forestière à gauche qui passe à l'Est de la prairie. Au carrefour de Combe Noire prendre la route forestière du Brudour (qui rejoint la D 76 au carrefour Nord du Brudour) sur environ 1 300 m. Laisser la voiture dans un grand virage à droite recoupant une combe (300 m avant que la route ne passe au bord du scialet de Combe Noire très visible à gauche de la route). Remonter la combe sur environ 100 m, le gouffre s'ouvre dans la deuxième doline ; accès depuis la route en 5 mn.

Description

Le flanc Est de la doline est marqué après un petit ranc au bas duquel baille un puits elliptique de 2 m par 1,50 m (axé sur une diaclase Sud-Sud-Ouest/Nord-Nord-Est), profond de 6 m et colmaté par un éboulis terreux. Dans la paroi Est du puits, à 0,50 m du sol, une fenêtre désobstruée par le G.S.C. en 1976 donne sur un P 42 creusé dans ses premiers mètres aux dépens d'une diaclase Nord-Ouest/Sud-Est, un premier palier ébouleux à - 19 nécessite un fractionnement ; après 5 m de descente toujours dans la diaclase, un nouveau fractionnement surplombe un élargissement du puits qui devient circulaire d'un diamètre de 6 m. A - 33,5 m, on prend pied sur une vire ébouleuse suivie d'un dernier ressaut de - 14 m qui permet d'atteindre la base du P 42. Un éboulis incliné mène à - 54 où un maigre passage entre les blocs et la paroi pourrait permettre de gagner 2 à 3 m en profondeur après désobstruction.

Revenons à la vire de - 33,5. De là, l'escalade d'un ressaut de 2 m en paroi Nord du P 42, puis d'une pente ébouleuse instable, nous fait atteindre à - 28 l'amorce d'une galerie horizontale. Après 10 m survient une bifurcation : à droite, une petite salle où s'ouvre une cheminée et qui conduit à un petit réseau remontant ; à gauche, une étroiture entre blocs (désobstruée en 1979) nous fait découvrir une salle plus exigüe que la précédente où un nouveau puits remontant crève le plafond, tandis qu'au Sud un boyau étroit et glaiseux (diamètre : 0,40 m à 0,50 m), long de 10 m, débouche au sommet d'un ressaut de 7 m étroit et glissant, immédiatement suivi d'un ressaut de 8 m. Une petite salle permet de se reposer avant de franchir une nouvelle étroiture verticale (désobstruée) surplombant un P 15, étroit dans sa partie supérieure. Dans la petite salle, à l'opposé de l'étréouiture, un méandre très étroit a pu être suivi sur quelques mètres. Le bas du P 15 est plus spacieux et l'on prend pied dans un méandre de 1 m de large et d'une dizaine de mètres de hauteur (- 59 m). Mais quelques pas plus loin, un nouveau rétrécissement du méandre (10 cm de large) nous obligea à une désobstruction acharnée au marteau piqueur et à l'explosif. Après dynamitage de cette étroiture, nous descendons un R 6 suivi d'un P 10 et d'un P 12,5 qui ne sont en fait que les ressauts formés par le plancher du méandre atteint à - 59. Un R 4 descendu en opposition permet de rejoindre le début du puits suivant : P 19. Au sommet de celui-ci une traversée

conduit au petit réseau actif dont nous reparlerons plus loin. A la base du P 19, à - 104 m, un minuscule méandre est à l'origine du courant d'air qui parcourt le gouffre. Après un ressaut de 7 m, un court tronçon de méandre conduit à une petite salle glaiseuse, dont la seule issue est un boyau de 20 cm de diamètre visible sur 3 m. Après deux dynamitages, le passage n'est toujours pas possible... vers le Cholet peut-être ?

Description du méandre du ruisselet à - 85 m

Au sommet du P 19, une opposition horizontale de 3 m permet de prendre pied sur la margelle étroite d'une lucarne en méandre. Il s'agit en fait du passage initial de l'eau qui a creusé ce gouffre. Le méandre ne fait que 6 à 7 m de haut pour une largeur moyenne de 0,70 m. Il faut immédiatement descendre un ressaut de 2,70 m et un autre de 1,50 m. A 12 m du départ, une étroiture sévère a nécessité deux dynamitages. Nouveau R 2 étroit puis nouvelle étroiture.

Après dynamitages, exploration d'un R 2 englaissé dont la base est percée par un court boyau (diamètre : 0,50 m ; longueur : 3 m). Un affluent actif (1 l/s) alimente l'aval, défendu par une étroiture pseudo-noyée. Un dernier dynamitage dans cette zone a permis de trouver un siphon 3 m derrière, à la cote - 94 m. Développement : 24 m.

En période de crue, le cours actif envahi l'amont dont la décantation est abondante. On entend le ruisselet depuis - 59 m.

Nota Une petite cheminée située au-dessus du siphon n'a rien donné.

Historique

Le trou est connu de longue date et s'appelle aussi Scialet II de Combe Noire. Il a été exploré par Edmond Bellier et le G.S.V. vers les années 1950.

En 1976, nous redécouvrons le trou obstrué à - 6 m. Après désobstruction, descente à - 54 au bas d'un P 42.

En avril 1979, une lucarne à - 28 m donne sur un réseau de petites galeries. De nombreuses désobstructions, soit à la massette, soit avec une perforatrice pour permettre le dynamitage, nous permettent de descendre à - 115 m.

En mai, désobstruction à - 85 et au fond. En juillet, le méandre du ruisselet à - 85 m est exploré après quelques dynamitages. En août, topo, photo et déséquipement. Le courant d'air, retrouvé, part à - 104 m. De nouveaux dynamitages nous attendent.

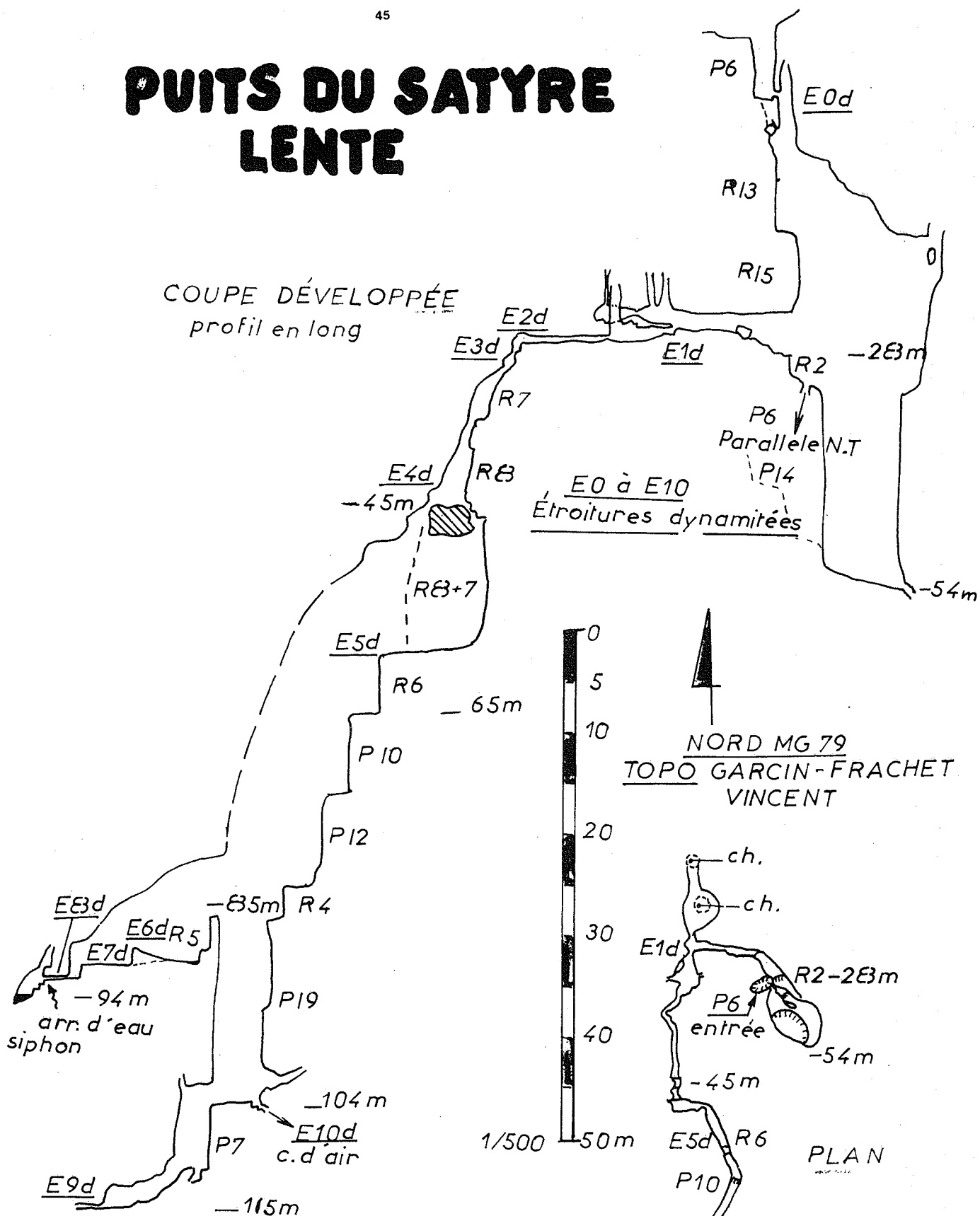
En guise de conclusion

Il aura fallu 86 h d'explorations pour mener à bien la désobstruction en chaîne de cette cavité, avec des moyens peu ordinaire, il est vrai. Depuis longtemps utilisé en Ardèche, en Haute-Savoie et par quelques groupes belges, les perforatrices actuelles prouvent que leur rendement vient à bout des pires difficultés. Je citerai, pour exemple "percutant", celui du gouffre du Grand Corbeau où les spéléos belges se sont recyclés en mineurs de fond. Les résultats ont été payants (Cf. Scialet n° 5 - 1976).

Devant l'importance du système hydrogéologique de la forêt de Lente, de tels procédés ne pourront qu'accroître le pourcentage de réussites pour atteindre le collecteur du Cholet. C'est à cette tâche ingrate que nous nous consacrons actuellement.

PUITS DU SATYRE LENTE

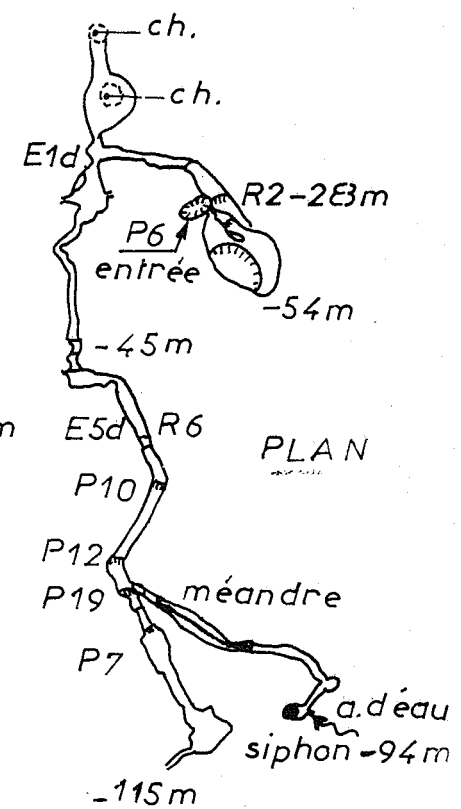
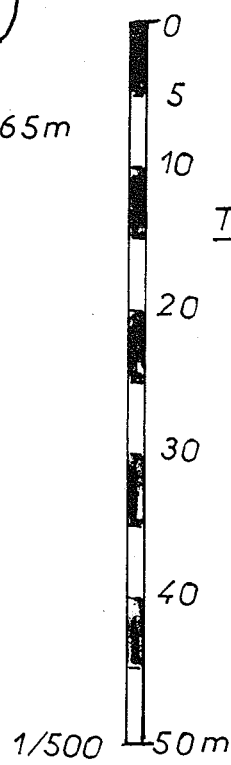
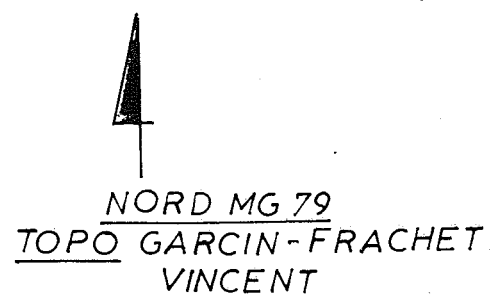
COUPE DÉVELOPPÉE
profil en long



-94 m
arr. d'eau
siphon

E0 à E10
Étroitures dynamitées

P6
Parallele N.T



G S C

MJC ST. MARCELLIN

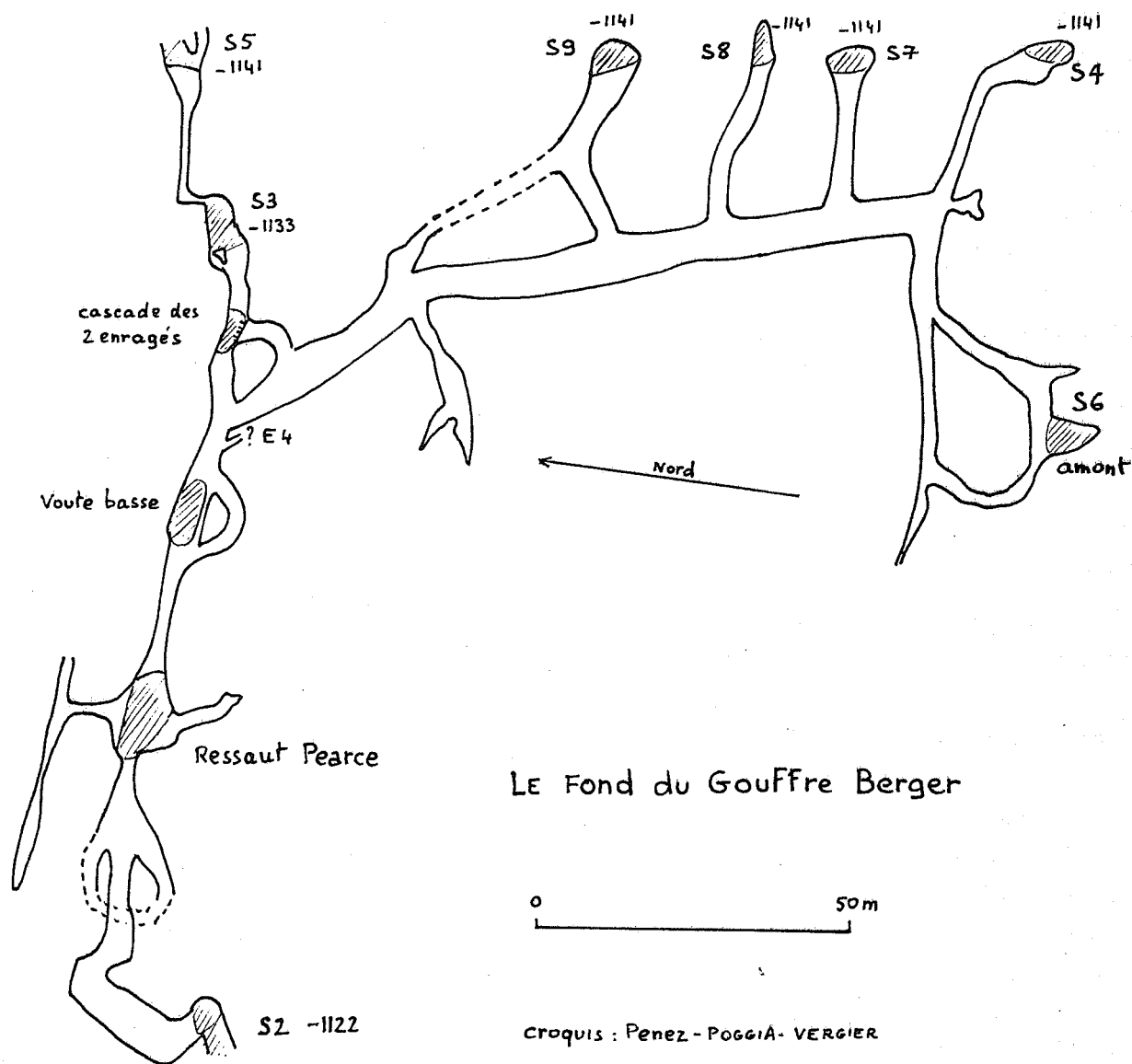
COMPTE RENDU DE PLONGEES (ISERE)

Frédéric POGGIA

VERCORS

- Gouffre Berger Commune d'Engin - Plateau de Sornin - Isère. Plongée au fond du gouffre le 01.10.78, avec des Toulonnais, "Darboun" et quelques individuels. S 1 = 70 m, - 11 m ; S 2 = 20 m, - 4 m ; franchissement du S 3 (5 m) qui après 30 m de galeries donne accès au S 5 à - 1 141 m (niveau d'une nappe), plongé sur 7 m (- 1 148 m). Celui-ci s'avère descendre le long d'un joint de stratification que l'on retrouve dans toute la zone terminale. Plusieurs départs ont été vus, seul celui en rive droite du ressaut Pearce n'a pu être entièrement exploré (escalade artificielle), mais celui-ci se dirige vers l'aval donc vers la nappe. Trois autres regards sur la zone noyée clôturent des galeries avales (S 7, S 8, S 9). Trois amonts finissent sur étroitures, et un sur siphon (S 6).

A première vue, la zone post-siphon serait entièrement explorée.



- Grotte de Bury Cette cavité située sur le plateau de Presles s'ouvre à gauche de la route qui va du village du Fâ au col du Mont Noir à 3 km du Fâ. La grotte a été explorée par le S.C. Paris, puis reprise par le groupe des Cyclopes. Le F.L.T. atteint le siphon à - 370 m en 1965.

Un méandre souvent large, entrecoupé de passages étroits et de ressauts, débouche après 1 500 m dans une vaste diaclase (puits des Ténèbres). Un réseau fossile de quelques centaines de mètres, précède alors un vaste et long méandre, agrémenté de gours et de puits, qui mène à un court siphon. Celui-ci fut franchi pour la première fois en 1972 et 1973 par les clubs du F.L.T. et S.G.C.A.F. Derrière, 600 m de galeries imposantes furent découvertes au total ; arrêt sur S 2 vers - 400 environ.

Plongé le 01.10.79, en collaboration avec les "Darbouns" (F. Vergier), le S 2 mesure 25 m pour 3 m de profondeur. Il présente de nombreux virages, mais son gabarit dépasse souvent 2 m de diamètre. Au-delà, 30 m de galeries (3 m x 3 m), dénoyée, précède un nouveau petit siphon à deux branches. Celle de gauche, identique au S 2, mesure 35 m pour une profondeur de 4 m. Celle de droite, plus petite, semble aboutir au bout de 25 m dans l'autre branche. Enfin, 40 m de galerie exondée (2,5 m x 2 m), mais au cours souterrain désespérément calme, conduit au S 4 de 190 m de longueur, et 13 m de profondeur. Ce joli siphon en type de conduite forcée de 3 à 4 m de diamètre se ramifie au bout de 140 m, arrêt dans l'une des galeries à - 4 m.

Nous disposions ce jour-là, d'au moins 100 m de corde, mais malheureusement que de petites bouteilles ou biberons. La résurgence de Pré Martin étant environ 1 000 m plus bas que l'entrée de la grotte de Bury, nous espérons en toute logique découvrir une partie de Bury tout aussi agréable à explorer que celle connue jusqu'à - 400. Mais les siphons disposent, ainsi cette zone noyée incombe maintenant à une expédition plus conséquente : bi-bouteille de 7 l, éclairage puissant, néoprène épais, grandes palmes, etc..

Derrière le S 1, en rive droite, un affluent de fort débit fut remonté sur une cinquantaine de mètres par le F.L.T.-S.G.C.A.F. Nous avons parcouru au total, dans cet affluent, 200 m de galeries entrecoupées de cascades, sans être arrêté par aucun obstacle.

- Goule Noire (débit d'étiage 500 l/s) L'entrée se situe en rive droite de la Bourne, en-dessous du Pont de la Goule Noire.

De nombreuses plongées permirent au G.E.P.S.-S.G.P.C.A.F.-F.L.T. de franchir le premier siphon de 50 m, - 12 m et d'explorer 130 m de galerie derrière, arrêt à + 36 m devant le S 2.

Avec Frédéric Vergier (Darboun), nous rééquipons le S 1. Une nouvelle tentative en crue nous interdit de sortir de cette voûte mouillante à cause de l'étroitesse de la diaclase jugulée à la force du courant. Enfin, en compagnie de P. Penez et F. Vergier, nous plongeons le S 2 : 60 m, - 4 m et le S 3 : 70 m, - 14 m. 25 m de grosses galeries précèdent une vaste diaclase au calcaire très sombre, de 6 à 8 m de large et haute de 37 m. Peu d'endroit sous terre doivent être comparable de part l'ambiance qui règne en ce lieu. En effet, toute la rivière de Goule Noir se précipite d'une vingtaine de mètres de haut, contre paroi, et occupe presque toute la largeur de la diaclase. On escalade par une série de ressauts et de vires. L'eau jaillit par différents siphons impénétrables, plongeant dans les strates,

seul celui situé le plus haut serait franchissable. La diaclase se referme sur une trémie ; au-dessus on distingue une salle de quelques mètres de diamètre.

- Goule Blanche Importante rivière située en rive gauche de la Bourne, à mi-chemin entre le pont de Goule Noire et le début des gorges en amont.

Un vaste orifice précède 250 m de galeries fossiles au cheminement pas toujours évident. On atteint alors la rivière ; 100 m plus en amont, un siphon reconnu en 1973, après plusieurs plongées sur 110 m par le F.L.T.-S.G.P.C.A.F., barre la galerie.

Une plongée, aidée de G. Burzicchi et Y. Martin du S.C. de St Laurent du Var, me permit de rééquiper ce très beau siphon (4 m x 12 m) aux parois claires et l'explorer jusqu'à 180 m, - 29 m. Arrêt dans plusieurs étroitures au sein d'une gigantesque trémie entre - 10 et - 20 m de profondeur. Un départ entrevu dans de l'eau très troublée, sur la droite de la trémie, serait à revoir. Il serait aussi peut-être nécessaire de scruter le plafond de la galerie noyée à l'aide d'un puissant éclairage.

- Résurgence du Guâ L'orifice se situe au pied d'une petite falaise au-dessus du village du Gua, au sud de Vif.

Un ruisselet alimenté par un faible synclinal résurge d'une vasque peu profonde, d'un mètre de diamètre. Une rapide désobstruction, permet de franchir un premier siphon d'une vingtaine de mètres. Une galerie basse entrecoupée de courtes voûtes mouillantes étroites, passées en apnée, précède une salle de 2 à 3 m de diamètre. Au-delà, un nouveau siphon étroit passé sans bouteille, conduit au sein d'une petite salle obstruée par une trémie.

Ce réseau développe au total 150 m.

CONTREFORT DE LA CHARTREUSE

- Grotte de Saint Aupre le Bas A 2 km au Nord de Saint-Etienne de Crossey s'éri-ge le petit village de Saint Aupre le Bas. Au coeur de celui-ci coule une rivière de quelques l/s qu'il faut remonter sur une centaine de mètres pour arriver devant un orifice de la taille d'un homme. Un sentier, qui passe au niveau d'un château d'eau sur la droite, conduit aussi à la grotte, servant de captage à la commune de Saint Aupre.

Historique et description avant les siphons Connue de longue date par différents clubs, cette cavité dépasserait jusqu'au premier siphon les 500 m de galeries au total. Le couloir d'entrée s'élargit de plus en plus pour former une salle (4 m x 3 m). Un passage étroit qui siphonne en crue entraîne vers une vaste galerie remontante du sol jonché de gours, jusqu'à un ressaut de 2 m. Un peu plus loin, une trémie précède une salle circulaire de 7 à 8 m de diamètre. Un passage étroit ensablé conduit à la rivière devant un lac dans lequel on a pied. De l'autre côté, on progresse sur une centaine de mètres dans un couloir sec à quatre pattes. La rivière réapparaît alors, dans une petite salle au fond de laquelle il faut traverser à plat ventre un bassin peu profond. Enfin, une galerie mène au siphon terminal situé à 350 m de l'entrée environ. Celui-ci aurait été reconnu sur quelques mètres par des membres du S.C. Savoie.

Description derrière les siphons Une plongée me permit de franchir le S 1 : 10 m, - 2 m ; S 2 : 10 m, - 2 m. Au-delà une galerie haute de 2 à 3 m et large d'autant, précède une vaste salle circulaire de 10 à 12 m de diamètre et haute de quelques mètres. En face, la galerie

s'amenuise et échoue sur un S 3 vite impénétrable, d'où jaillit le cours d'eau. De la salle, un vaste couloir fossile entrecoupé de passages bas et ensablés, de carrefour de galeries se rejoignant ou menant devant le S 3, aboutit sur un ressaut de 8 m. En haut, la galerie fossile reprend, plus petite. Bassins, salles, étroitures se succèdent. Arrêt sur voûte mouillante de 1,50 m de large. Plusieurs couloirs étroits ont été explorés. Pour continuer certains d'entre eux, un équipement spéléologique normal paraît nécessaire, tandis que la tenue néoprène est à proscrire. En tout cas, divers passages bas sont colmatés par de l'argile ou des trémies.

Ce réseau fort labyrinthique, derrière le S 2 et le S 3, dépasse les 650 m de développement.

- Résurgence de la Buisse Cette grotte située au Sud de Voiron, en plein coeur du village de la Buisse, au pied d'une petite barre rocheuse, ne devait être connue que des seuls indigènes du village.

L'entrée est un laminoir de 50 cm de haut, pour 1,50 m de large. Celui-ci se rétrécit de plus en plus et aboutit au bout d'une vingtaine de mètres sur un étroit siphon de 10 m de long. Derrière, 100 m de galeries plus ou moins vastes et labyrinthiques butent en amont sur une trémie, en aval sur des étroitures.

Ce réseau semblait intéressant de par un débit non négligeable d'au moins 20 l/s à l'étiage. Les prospections que j'ai effectuées sur le massif au-dessus de la grotte, n'ont apporté aucun élément nouveau, si ce n'est la découverte d'une grotte de 150 m de long à deux étages mais qui paraît être un labyrinthe artificiel du Moyen-Age, ainsi qu'une petite résurgence qui devient trop étroite au bout d'une centaine de mètres.

COMPTE RENDU DE DIVERSES PLONGEES

- Grotte de la Diau (Haute-Savoie) S 1 : 60 m, - 3 m à 2 700 m de l'entrée (Cf. Scialet n° 4). Plongée en compagnie de J.C. Dobrilla du S 2 : 15 m, - 4 m et début du S 3 situé à 4 150 m de l'entrée. Une haute cloche d'air d'une trentaine de mètres de long, dans laquelle il faut nager, sépare le S 2 du S 3. Le gros couloir entrevu la fois précédente juste au-dessus du S 2, n'est qu'une galerie colmatée au bout d'une dizaine de mètres. En solo depuis l'entrée de la grotte, plongée du S 3 : 140 m, - 12 m. Siphon peu loin dans lequel la suite n'a pas été évidente à trouver. Une profonde poche d'air, longue d'une cinquantaine de mètres, sépare S 3 de S 4. Découverte de 150 m de galeries vierges au niveau de la "salle chaotique" entre S 1 et S 2.

Le développement derrière le S 1 dépasse les 3 km.

- Réseau des Aiguilles (Dévoluy) Plongée l'un des siphons terminaux (- 682 m), lors d'un stage F.F.S. Voûte rasante impénétrable au bout d'une dizaine de mètres.

- Sima G.E.S.M. Malagua (massif de Tollos - Runda - Espagne) Plongée avec F. Vergier (Darboun) du siphon terminal (- 1 083 m) à l'aide de l'équipe de la G.E.S.M. Malagua, des belges E. Degrave, J.C. Hans et du français P. Courbon.

Ce vaste conduit noyé se présente sous forme d'un très large laminoir haut d'un à deux mètres. Visibilité faible. Longueur explorée : 190 m, point bas à - 21 m. Le siphon continue, arrêt vers - 5 m.

chartreuse

Coordonnées : 864,06 x 342,93 x 1 860 m.

C'est sur les conseils d'un ancien membre du F.L.T. que nous avons repris l'exploitation de ce gouffre. En effet, leur dernière expédition avait été stoppée à la cote - 195, devant une étroiture soufflante au sommet d'un puits. Ces renseignements ajoutés aux possibilités alléchantes de ce trou ont fait que nous nous sommes retrouvés un beau matin, sac au dos, sur le sentier qui mène à la grande Sure.

Description

Le puits d'accès de 24 m se poursuit par un boyau incliné d'une dizaine de mètres de longueur. L'étroiture qui marque le terme de celui-ci donne directement au sommet du P 35. A sa base, un parcours horizontal dans la diaclase, suivi d'une remontée de 2 m, nous amène dans une petite salle en interstrate qui surplombe un puits de 7 m qu'il faut descendre. Le trajet se poursuit ensuite au sommet de la diaclase (passage au sommet de petits puits, descente en escalade d'un ressaut). Un puits d'une douzaine de mètres oblige à équiper et nous amène après un petit ressaut au sommet du P 25. A partir de là, le mondmilch fait son apparition. A la base du puits, les parois se ressèrent pour former un méandre qu'il faut emprunter. Une petite remontée donne au sommet d'un ressaut de 4 m. Nous sommes alors au sommet de l'étroiture de - 128, ou du moins de ce qu'était l'étroiture avant que nous ne "l'aménagions".

Le puits qui lui fait suite (10 m) nous amène après une salle ébouleuse à ce que nos prédécesseurs ont appelé avec juste raison la concoyotte. Il s'agit d'une galerie, tantôt en interstrate inclinée, tantôt en méandre. Dans les deux cas, le mondmilch est plus qu'abondant et la progression ne devient pas très agréable...

Après quelques passages bas, nous arrivons à l'étroiture de - 180. Celle-ci surplombe le puits de 12 m à la base duquel se trouvait l'étroiture terminale.

Explorations F.J.S.

La première descente fut consacrée à la reconnaissance du trou et surtout à l'examen attentif de l'étroiture finale. Un premier dynamitage eut pour but d'agrandir la partie horizontale de celle-ci. La remontée nous fit apparaître quelques défaillances au niveau de l'équipement.

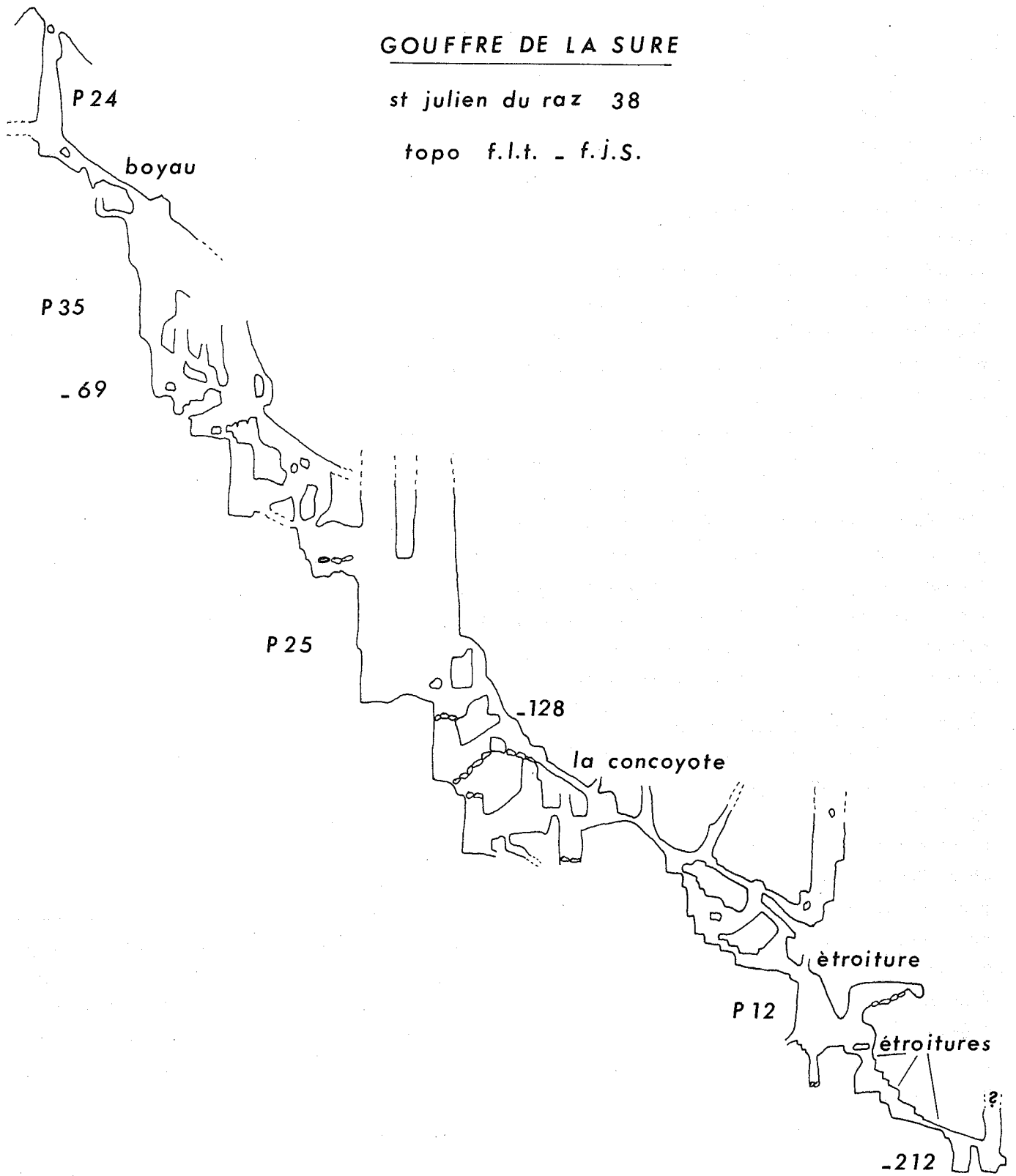
Lors de la seconde sortie, nous avons donc rééquipé le trou et aménagé certains passages particulièrement difficiles (shuntage de l'étroiture verticale de - 77 par un petit ressaut ; dynamitage de la chatière de - 128 ; équipement par les plafonds de la concoyotte ; dynamitage de l'étroiture de - 180). Pour finir, nous avons placé une bonne charge dans l'étroiture terminale.

Une troisième sortie nous permit, après déblayage, de pouvoir la franchir et descendre le puits qui la continuait. A la base de celui-ci, un nouveau rétrécissement barrait l'accès à un ressaut de 4 m. Après un travail au burin et à la masette, le passage fut agrandi et le puits descendu. Un boyau étroit, parcouru par un léger courant d'air, seule continuation possible, nous obligea à un nouveau dynamitage. Celui-ci, une fois franchi, nous amena au sommet de deux puits parallèles, profonds de 7 m chacun mais malheureusement colmatés à leur base. L'un d'eux de prolonge en hauteur sur une dizaine de mètres au moins et c'est vraisemblablement par cette voie qu'arrive le courant d'air.

GOUFFRE DE LA SURE

st julien du raz 38

topo f.l.t. - f.j.S.



LE GOUFFRE MARCO POLO

Bernard Faure - S.G.C.A.F.

Situation : La Ruchère - Grande Chartreuse - ISERE
 x = 870,57 y = 351,21 z = 1 135 m.

Le gouffre Marco Polo est situé sur la commune de la Ruchère en Chartreuse, dans la forêt qui domine le village. Il était connu d'assez longue date jusqu'à la cote - 10. Fin 1975, le groupe spéléo de Sassenage s'intéresse à nouveau à cette zone et trouve la suite du gouffre. Les explorations vont se succéder en 1976 et 1977. La cote - 250 est atteinte (arrêt sur siphon), le réseau des Marmites est découvert et le développement de la cavité atteint 1 425 m. Fin janvier 79, le S.G.C.A.F. reprend l'exploration du trou et découvre la suite. Début février, la cote - 368 est atteinte dans le réseau sans courant d'air (méandre Zébulon). A la mi-mars, le siphon de - 492 est atteint et le collecteur du synclinal d'Arpison est suivi sur 300 m jusqu'à un siphon. Début 1980, le développement du réseau atteint 4 845 m.

Je n'insisterai pas sur le réseau des Sassenageois, celui-ci ayant été décrit dans Scialet 6. A la base du dernier puits (P 16) nous suivons un méandre très étroit par endroits et long de 80 m. 20 m avant le siphon terminal, une remontée de quelques mètres nous permet d'accéder dans un méandre étroit, haut de 2 m au départ où s'engouffre le courant d'air. Ce méandre est long de 20 m et est assez bas vers la fin. Il nous permet de déboucher dans un semblant de galerie où coule temporairement un petit actif. Si l'on emprunte celui-ci nous irons, de concert avec le courant d'air, au point bas de la cavité. Par contre, si nous escaladons le petit ressaut situé au Nord, nous allons déboucher dans un réseau inattendu, se développant initialement à contre pendage : le réseau sans courant d'air.

a) Le réseau sans courant d'air

Au départ, celui-ci est fossile. La galerie est large en moyenne de 2,50 m et la hauteur, basse au début s'élève rapidement jusqu'à 3 ou 4 m. De belles concrétions, en particulier des fistuleuses, agrémentent les 250 premiers mètres du parcours. Au-delà, 50 m de passages plus bas, obligent par endroits, à une reptation dans un cloaque argileux peu agréable. Passée cette zone, la galerie reprend de belles dimensions et un petit actif, alimenté par quelques arrivées d'eau, coule au milieu de celle-ci. En rive gauche, arrive un affluent provenant d'un méandre de bon gabarit (15 m de haut et 1,50 m de large). Nous l'avons remonté sur une centaine de mètres sans avoir rencontré d'obstacles notables. Peu après cette confluence, notre galerie s'amplifie et nous avons la surprise de déboucher dans la salle de la Prune qui accuse 20 m de diamètre pour une hauteur du même ordre. Au Sud de celle-ci, arrive un affluent important. Une escalade de 12 m dans cette salle n'a livré qu'un petit réseau de 20 m, colmaté par d'importants remplissages argileux. Après la grande salle, la galerie conserve un moment ses bonnes dimensions... mais bientôt un passage bas est rencontré et la largeur n'excède pas un mètre.

Notre galerie se transforme en méandre et le premier puits de ce réseau est rencontré. Il s'agit d'un P 10. L'eau tombe en cascade dans une belle vasque et au-delà nous rencontrons une galerie pentue qui nous redonne l'impression que le "Grandiose" du Marco Polo va durer. Malheureusement, nous sommes en Chartreuse et notre réseau s'oriente franchement au

Sud-Est et suit maintenant le pendage. Nous retrouvons un type de galerie bien familier : le méandre Zébulon qui est étroit et haut d'une vingtaine de mètres. Deux petits puits de 8 et 4 m sont rencontrés et au-delà la progression se fait à mi-hauteur. Il faut passer au-dessus d'un P 10 pour trouver la suite. En effet, au fond, l'actif coule dans un méandre très étroit que nous n'avons pu suivre que sur 15 m. Au-delà du P 10 nous trouvons un méandre fossile haut de 1,40 m pour une largeur de 0,60 m. Celui-ci s'achève sur un P 8 et rapidement nous retrouvons l'actif. Celui-ci coule malheureusement dans un méandre fort étroit où nous devons chercher notre passage. Une boucle fossile s'achevant sur un P 4 nous permet de shunter la dernière zone d'étranglements, mais 25 m plus loin nous sommes définitivement stoppés par une coulée de calcite occupant toute la largeur et la hauteur du méandre. Une étroiture grosse comme le poing permet à l'eau de s'écouler au-delà. Le développement de ce réseau est de 960 m pour un point bas à - 368 m.

b) Le réseau du courant d'air

Après un passage étroit nous débouchons dans une petite salle avec coulée de calcite. Au-delà notre méandre continue mais la hauteur décroît rapidement pour butter finalement sur un passage bas et humide où s'engouffre tout le courant d'air. Sur la gauche arrive un actif qui peut déborder abondamment en crue et qui semble être l'aval du siphon de - 250. Le passage a été dynamité mais demeure néanmoins très aquatique. 10 mètres plus loin une coulée de calcite devait être dynamitée, le seuil de la retenue d'eau abaissé, ce qui permet actuellement de faire les explorations du réseau dans des conditions agréables. Après ces deux passages désobstrués, nous progressons à quatre pattes pendant une vingtaine de mètres avant de buter sur un P 8 au départ étroit. Au-delà, le méandre gagne rapidement en profondeur et se jette dans un P 24 fortement arrosé en crue. A la base de ce puits nous retrouvons un méandre qui va garder des dimensions honnêtes : le méandre du Docteur Teeth. Celui-ci est long de 450 m. Au début, nous notons plusieurs arrivées d'eau. Quelques coulées de calcite ralentissent la progression et le plancher est creusé par endroit de belles marmites. Seuls deux petits puits accidentent le parcours. Après un P 4 nous allons déboucher dans une grande diaclase, véritable allée cavalière en regard de l'ensemble du réseau. Les dimensions de notre galerie deviennent respectables. Celle-ci est accidentée d'un P 11. Au sommet de celui-ci et sur la droite, il est possible de descendre un petit puits de 6 m qui conduit dans un petit réseau fossile long de 50 m et s'achevant sur un siphon. A gauche et en hauteur débouche un petit réseau long de 100 m que l'on atteint au niveau d'un passage bas en rive gauche de l'actif principal, 50 m après la fin de la Grande Diaclase.

En janvier 1980, à la fin de celle-ci et à 3 m de hauteur, une conduite forcée en interstrate, a livré un réseau de 430 m de développement. La conduite forcée, large en moyenne de 2 m et d'une hauteur de 0,60 m, remonte régulièrement (18 m de dénivelé pour 85 m de longueur) et recoupe un méandre (méandre des Fainéants), large au sommet de 3 m en moyenne, car à ce niveau il a affouillé un joint de strate. L'amont de ce méandre déçoit. Nous sommes stoppés sur étroiture au bout de 70 m. Quant à l'aval, nous avons suivi paisiblement le pendage. La hauteur varie de 1 à 4 m et au bout de 240 m nous avons la surprise de déboucher dans les galeries fossiles adjacentes au collecteur et parcourues précédemment. Cet itinéraire présente l'intérêt d'éviter quelques petits puits ainsi que les passages bas aquatiques de la zone des Toboggans.

Revenons au pied de notre escalade de 3 m. Au-delà, le réseau change d'aspect, la hauteur du méandre baisse brutalement et dépasse rarement 2 m. Il y a quelques passages où nous devons progresser à quatre pattes dans l'eau. Parallèlement, nous gagnons de la profondeur car nous dévalons une zone de jolis toboogans, de concert avec l'actif. Peu après, un P 4 nous perdons l'eau et nous empruntons un trop plein. Les dimensions de celui-ci restent modestes et à la cote - 436 nous arrivons sur une zone qui peut légèrement siphonner en crue. Au-delà, un boyau, suivi d'un méandre étroit coupé de deux petits puits de 7 et 3 m nous conduisent au sommet d'un vide important... après le gabarit des galeries que nous venons de parcourir. Une série de ressauts nous fait gagner 15 m en dénivelé en même temps qu'une petite arrivée d'eau au plafond semble être le point de fuite de notre courant d'air. Nous sommes dans de gros tubes pentus de 4 à 5 m de diamètre qui nous conduisent rapidement à un siphon très profondément amorcé à la cote - 492. Ce siphon n'est que l'aval d'un collecteur important que nous venons d'atteindre. Celui-ci ne peut-être remonté directement par ce biais (siphon immédiatement en amont), mais une escalade en libre et en artific de 15 m nous a permis de parcourir 550 m de belles galeries actives et fossiles.

c) Le collecteur

Au sommet de l'escalade de 15 m une galerie longue de 35 m conduit à l'actif. Celui-ci coule dans une galerie de 4 m de diamètre en moyenne. En rive gauche, se trouve le départ d'un réseau fossile de bon gabarit, court-circuitant la zone des marmites (corde nécessaire pour reprendre pied dans l'actif) et point d'aboutissement du méandre des Fainéants. Nous pouvons suivre l'actif sur 280 m avant d'être stoppé par un large siphon peu profondément amorcé (2 m d'eau). Le passage des marmites oblige à se mouiller jusqu'à la taille. Aucun affluent ne vient déboucher dans le collecteur.

Le réseau du Marco Polo se développe entièrement dans l'Urgonien et regroupe en fait plusieurs petits réseaux affluents tributaires du collecteur qui circule sous le synclinal d'Arpison.

Le réseau principal d'un débit insignifiant à l'étiage, débite quelques litres/seconde à partir du P 33 en petite crue. Il se jette dans le collecteur en aval du siphon terminal.

Le réseau sans courant d'air débite 4 à 5 l/s en petite crue après la salle de la Prune et se jette également dans le collecteur en aval du siphon de - 492.

Le réseau des Marmites a un très faible débit et se jette, lui, dans l'amont inconnu du collecteur.

Quant au collecteur lui-même, nous l'avons vu couler avec des débits oscillants entre 20 et 40 l/s. En crue, les débits doivent certainement être très importants (traces de grosses mises en charge au niveau des siphons).

Parallèlement à ces explorations, des séances de prospection ont permis de trouver en mars 79 une grotte qui sert apparemment de trop plein à ce collecteur. Celle-ci se trouve dans les gorges du Guiers Vif, dans la zone du Pas du Frou. Actuellement, elle développe 600 m, mais le collecteur n'a pas encore été atteint par ce biais. Explorations en cours.

Ont participé aux explorations : Bernard Faure (18 sorties) ; François Charpentier (5 sorties) ; Pascale Lavigne (5 sorties) ; Baudouin Lismonde (3 sorties) ; Jacques Vey (3 sorties) ; Frédéric Leclercq (2 sorties) ; Claude Michalot (2 sorties) ; Michel Brequemont Emmanuel Fouard ; Maurice Jacquet ; Gilles Kirkor ; Lionel Laveaud.

Nota sur la topographie du réseau

La topographie de l'ancien réseau a été faite par le S.G.Sassenage. Toutefois nous avons refait la zone des puits d'entrée (0 à - 95). D'autre part, trois vérifications altimétriques m'ont conduit à ramener la cote terminale de - 296 à - 250.

La topographie du nouveau réseau a été faite au topofil Vulcain et les cotes ont été vérifiées deux fois à l'altimètre.

Fiche d'équipement (pour l'ancien réseau se référer à Scialet 6)

- Réseau sans courant d'air

<u>Puits</u>	<u>Corde</u>	<u>Amarrages</u>
P 10	15	2 spits.
P 7	10	Becquet + 1 spit.
P 4	4	1 spit.
P 10	8	2 spits. Ne descendre que 2 m. Pendule. Amarrage en face sur bloc.
P 8	15	Amarrage naturel + 1 spit.
P 4	6	Becquet.

- Réseau du Collecteur

<u>Puits</u>	<u>Corde</u>	<u>Amarrages</u>
P 8	8	1 spit.
P 24	30	2 spits (main courante : 5 m).
R 2	2	1 spit.
P 6	10	Anneau rocheux + 1 spit.
P 4	6	Anneau rocheux.
P 11	20	3 spits (main courante : 5 m).
P 4	5	1 spit
R 2	2	1 spit
P 7	8	1 spit
P 3	4	1 spit
P 15	16	2 spits.

peut se shunter
par le méandre
des Fainéants.

MARCO POLO - EXPLORATION

François CHARPENTIER

Participants : Bernard Faure - François Charpentier

Samedi 10 mars 1979. Notre but aujourd'hui est d'aller dynamiter la deuxième étroiture impénétrable et de poursuivre si possible l'exploration au-delà.

En effet, après le "Vestiaire", on rejoint un actif que l'on peut suivre sur une trentaine de mètres. Là, l'eau part dans une voûte mouillante en chatière dans laquelle s'infiltrer un violent courant d'air. L'équipe précédente composée de Baudouin Lismonde, Bernard Faure et d'un spéléo de Sassenage, a réussi à faire suater le passage après 3 h d'effort.

Derrière, on continue à quatre pattes dans une galerie étroite et remplie d'eau, pour buter 10 m plus loin sur une coulée de calcite à travers laquelle s'échappe le courant d'air. C'est cette coulée que nous allons faire sauter.

Rendez-vous à 10 h à la Ruchère. Nous descendrons vers 11 h, emportant avec nous : 1,5 kg d'explosif ; 7 détonateurs ; 25 m de câble. Nous disposons de plus de 100 m de corde au Vestiaire, récupérée lors du déséquipement de la branche fossile.

Trajet dans le méandre au rythme imposé par le gabarit de celui-ci. Peu d'eau dans le P 30 et le P 16. Au Vestiaire : tenue néoprène ; bouffe ; matériel de dynamitage. Bernard pose les charges en fin connaisseur. Nous débobinons 25 m de câble supplémentaires pour éviter l'abrutissement des oreilles. Boum !

Petit quart d'heure d'attente. Nous pensons que le violent courant d'air fera évacuer les gaz rapidement de la galerie. Le passage est bien agrandi. Nous nous engageons. A la place de la grande galerie supposée derrière cet obstacle, c'est au contraire dans un boyau étroit, et à plat ventre dans l'eau, que nous progressons.

Quelques mètres et nous voici devant une chatière en haut d'un petit puits de quelques mètres (8 m). Bernard commence à spitter. Durant cet effort, nous réalisons vite fait qu'il reste bel et bien encore du gaz dans la galerie. Une sensation bizarre remplit notre esprit. Il est préférable de faire demi-tour et d'attendre encore un peu.

Nous attendons un quart d'heure environ. De retour dans le boyau, il semble qu'il y ait moins de gaz, mais nous restons sur nos gardes. J'équipe et descend le ressaut. La corde est un peu courte mais le reste se descend en opposition. La galerie semble continuer par une fissure qui paraît au premier abord infranchissable. Je m'approche. Peut-être cela passe-t-il ? Ca passe, mais ce sera chère pour la remontée. A cette chatière, succède un léger ressaut... mais il me semble, à ce moment être plus facilement essoufflé que d'habitude. Peut-être y a-t-il encore du gaz ? Je repasse la chatière avec difficulté. A ce moment Bernard arrive. Concertation. Certainement que le fait d'être en néoprène amplifie notre anxiété et qu'après tout il n'y a plus du tout de gaz. Nous décidons d'aller voir plus loin. Nous repassons donc la chatière et descendons le ressaut puis le suivant (R 4). Mais effectivement, il y a réellement du gaz dans ce secteur. Demi-tour et retour au vestiaire.

Attente d'un quart d'heure environ. Nous refaisons le trajet : voûte mouillante, petit puits, chatière puis les deux ressauts. Arrêt enfin devant un P 20 précédé d'une chatière dans la calcite. Nous commençons à spitter mais réalisons qu'il y a encore du gaz. Suffit ! Demi tour définitif. Nous reviendrons la semaine suivante.

Samedi 17 mars 1979. Le samedi 10 mars, nous avons été stoppé à cause des gaz provoqués à la suite du dynamitage de la deuxième obstruction par la calcite, dans la branche active de "la suite" du Marco Polo, au-delà du Vestiaire, à la cote - 290 (Cf. topo S.C. Sassenage). Nous nous sommes arrêtés au sommet d'un P 20 qui avait l'air violemment arrosé.

Il est évident que la semaine a été riche en rêves de toutes sortes, car, à moins que nous soyons arrêtés par un obstacle de taille, il n'y a aucune raison pour que nous ne puissions pas pousser l'exploration loin, très loin, pourquoi pas !

C'est donc avec un moral de spéléo emballé que nous gambaderons dans le méandre classique jusqu'à l'habituel Vestiaire d'abord, jusqu'à la "première" ensuite.

Le spit de rappel d'amarrage de ce fameux P 20 sera planté avec une rapidité exemplaire et à l'énergie d'un cyclope tétanisé jusqu'au bout des muscles, faisant résonner son martellement exponentiel dans ce sacré-non de puits qui n'a pas cessé de nous narguer de son mystère durant les nuits de cette semaine à suspens...

Un becquet de calcite au-dessus du puits fera l'amarrage idéal de plein vide, même s'il se trouve en pleine cascade. Quant à la corde elle arrivera bien jusqu'en bas, un petit noeud tout-de-même ! Je descend.

Au palpitemment de plus-en-plus croissant durant cette descente, vient s'ajouter le fouet violent de la cascade qui s'évase sur mes épaules avec une énergie grandissante au fur et à mesure que je descend. Malheur à moi si la corde ne va pas jusqu'en bas, réalisais-je soudain ! Par quel hasard cette prédiction instinctive correspond-elle maintenant avec une réalité bien certaine ? Et je me retrouve bêtement coincé sur mon minable noeud, sous une cascade de 17 m, à trois mètres du sol que je distingue à peine au bout de mon lumignon d'électrique faiblard. Quelle idée de ne pas avoir son jumar dans de pareilles situations. Pis encore, de l'avoir enfouit au fin fond de son kit "spécial Marco Polo" d'un diamètre guère plus large qu'une balle de tennis, sur une longueur d'un mètre cinquante. C'est pourtant bien pratique de se trémousser avec ce genre de basset-saucisse-ambulante, mais quel scénario autant pour introduire que pour retirer le matériel tel que néoprène, cordes, etc...

Que faire donc ? Essayer à tout prix de sortir de cette cascade. A la ressemblance d'un papillon ou d'un moineau déplumé, je tente de nager dans l'espace. J'arrive en vain à m'agripper tel un pivert sur quelques écailles inespérées, mais n'ayant aucune disponibilité de mes mains pour bricoler quoi que ce soit de bout de ficelles pour remonter ne serait-ce que ce qu'il me sera nécessaire pour, au moins, faire un noeud avec un "chouilla" de corde qui se trouve miraculeusement au sommet de mon sac.

Une plus que vague margelle en pans forts inclinés mais d'une calcite si lessivée qu'il est possible d'y adhérer avec un équilibre de funambule, sera mon sauveur, sous cette tempête invraisemblable qui me force à mettre mes "lorgnons" en bout de nez pour y voir plus clair. J'y accéderai en remontant à la corde lisse, quant au passage du noeud, il faudra que je m'assure davantage dans la confiance en moi, que sur un noeud que je m'empresse plutôt de faire pour quitter les lieux.

Nous voici donc tous les deux réunis et bien abrités dans le départ de méandre qui fait suite à ce puits de malheur.

La rivière prend maintenant une allure enchantresse, image de carte postale touristique avec sa banale stalactite, son imposante stalagmite, son gours d'eau calme et seraine. Combien d'efforts ne faut-il pas fournir pour avoir enfin à goûter ce plaisir enfantin du touriste à boîtier électrique des gorges de l'Ardèche.

Samedi 31 mars 1979. Notre but aujourd'hui est d'escalader la lucarne juste avant le siphon et de topographier à partir du siphon (- 520).

Comme d'habitude, nous nous donnons rendez-vous à 10 h à la Ruchère. Nous commençons à descendre vers 10 h 30 - 11 h, en se fixant comme limite une exploration de 12-14 h.

Nous avons pour but de tenter l'escalade de la lucarne aperçue deux semaines auparavant au cours de la première, tout au fond, juste à l'entrée des deux tubes qui conduisent au siphon. Nous comptons aussi faire le relevé topographique des galeries découvertes à l'exploration précédente (tout au moins jusqu'au P 15).

Au bas des puits, gros problème de calbombe de la part de Bernard. Celle-ci est fêlée au niveau du joint. Nous perdrons une demi-heure pour son rafistolage avec un caoutchouc de chambre à air. Cela s'avère d'ailleurs inutile et Bernard fera les 3/4 de l'expédition à l'électrique, dégageant néanmoins cette odeur bien connue des spéléos.

Nous entamons le méandre au rythme d'un pas habitué, en fins connaisseurs du Marco Polo. Bref, je dirai plutôt vacciné ou rodé à ce genre d'épreuve ingrate qu'il est préférable d'exécuter de manière nonchalante et surtout sans se poser de question.

Nous parcourons les 280 m "pas trop chiants", suivis du P 7, puis 100 m beaucoup plus "chiants", encore un P 7, ensuite 180 m, et le P 33 pas trop arrosé aujourd'hui ; la couche à orbitoline (attention aux combines !), les petits ressauts et le P 16. Et enfin, le gâteau final : les 80 derniers mètres "hyper-chiants" suivis du boyau plein de "merde" et des 22 m.

Ouf !!! Nous voici enfin au Vestiaire (- 290 m environ). Les pieds plus ou moins dans l'eau, nous enfilons nos néoprènes trempées. Un petit casse-croûte bien mérité sera le seul moment agréable depuis le départ. Mais maintenant, nous allons attaquer la deuxième partie, guère plus drôle mais peut-être plus prometteuse.

La voûte mouillante est beaucoup moins humide depuis le dynamitage de la retenue d'eau par Baudouin et Emmanuel la semaine précédente. Cependant, le port de la néoprène (au moins le bas) demeure indispensable pour l'instant.

Après cet obstacle mouillant vient le petit P 10 suivi d'une chatière (une vraie) quelques ressauts en désescalade. Enfin le fameux P 20 précédé d'une chatière non négligeable. L'expérience de l'exploration précédente nous guide vers la sagesse d'équiper le moins possible sous la cascade, ce qui n'est pas forcément évident. Nous perdrons encore une demi-heure pour cette tâche à cause d'un spit qu'il n'est pas exagéré de qualifier "planté de traviol". Rééquipement donc de ce passage qui marque la fin de la zone "chère".

Ensuite le méandre entrecoupé de divers ressauts, d'escalades supérieures, de tours et de détours comme il en est souvent ainsi. Le P 15, la galerie rectiligne, les passages bas dans l'eau, les toboggans entrecoupés de puits. La galerie semi-active qui se termine par un ramping sur des graviers dans une zone où il ne serait pas bon de s'y trouver par temps de crue. Puis le P 10 argileux, la fissure étroite dans le mondmilch, le P 8, les quelques ressauts terminaux. Enfin, le "Carrefour des tubes".

Après une brève reconnaissance de la lucarne au bout de nos faisceaux électriques améliorés, nous passons à l'attaque comme prévue. Comme bien sûr, il y a toujours les fameux phénomènes des traditionnelles politesses : "Qui y va ?... Toi ?... Moi ?... Mais vas-y !..." Bref, je me décide, espérant que je n'aurais pas trop à jouer au forgeron avec mon spitteur. D'abord un piton quelques mètres au-dessus du sol, histoire d'avoir cette assurance psychologique nécessaire pour aller plus avant. A regarder comme ça, l'escalade en libre à quelque peu vaguement l'air faisable... Une brève tentative. Je m'élève en opposition forcée sur 2 m. M'élèver encore plus serait vraiment osé. Je préfère envisager de planter un semblant quelconque d'assurance. Seulement, voilà, vais-je pouvoir planter un spit dans la position où je me trouve, plus ou moins en équilibre et surtout en train de reglisser doucement. Un piton est certes plus rapide pourvu que l'on ait la fissure et le piton adéquat sous la main ce qui n'est pas le cas. Bref, il me faudra redescendre puis remonter pour redescendre sans même monter plus haut. Mon obstination m'entraîne davantage vers la fatigue qu'au-dessus. Au bout d'un instant, j'aurais tout-à-fait l'air du gars qui patine dans la "choucroute". Je préfère supplier Bernard qui donne l'impression, 6 m plus bas, de roupiller en se dorlotant dans sa néoprène.

En parvais quincailleur, spitteur, marteau, étrier en main... il prendra la relève et nous conduira droit au but d'une manière moins élégante certes, mais à tout point de vue plus sécurite. Dans toute la splendeur théorique de l'artificielle : un spit, un étrier, un autre spit, il atteindra la lucarne après avoir mitraillé 5 spits.

Tout cela aboutira-t-il à quelque chose ? Il y a tellement d'escalade qui "queutent" ! Non. A travers la résonance du site, je comprend vaguement qu'il y a une galerie et que "ça continue" (vieille boutade spéléo). Je le rejoins en déséquipant, c'est là qu'il m'annonce : "ça y est, le collecteur, on l'a !" dans un bafouillement de joie.

Nous descendons la galerie légèrement déclinée. Un grondement tumultueux de torrent résonne à la manière du train qui passe ! Y croyons nous seulement ? Est-ce possible ? Enfin ce collecteur inespéré ! Il y a un amont et un aval. Nous nous engageons dans l'amont car la galerie a l'air plus accueillante. Ce n'est plus dans un piscoulis minable que nous progressons, mais dans une véritable rivière. Nous évaluons le débit à 50 l/s à peu près (et à l'étiage). Des traces de mise en charge nous font tressailler. Au sourd tonnerre succède le roucoulement du clapotis de l'eau dans les marmites, parmi lesquels se mêlent nos chants de joie. Nous comparons notre collecteur : c'est un débit de Berger et une taille de Diau.

Sur quoi allons-nous nous arrêter ? D'ailleurs pourquoi penser à cette éventualité. Nous nous proposons de faire seulement une reconnaissance puis faire demi-tour car nous nous sommes promis de rapporter de la topo. Déjà nous pensons aux difficultés qui se présenteront pour remonter ce collecteur et ses affluents éventuels. Atteindre ce point extrême est déjà la possibilité que de quelques-uns mais en remonter le cours, si celui-ci se prolonge très loin, sera-t-il de notre envergure ?

Nous remarquons le départ d'un affluent de taille sur notre gauche. Celui-ci a l'air semi-actif. Nous nous y intéresseront au retour. Après avoir parcouru près de 400 m (évalué) notre enthousiasme va quelque peu s'estomper. Le plafond se rabaisse. La rivière s'élargit

en eau profonde et calme, tout-à-fait à l'allure typique du siphon inespéré. Eh oui ! terminé pour cette branche-ci. Pas un souffle de courant d'air ; ni plus, ni moins un siphon dans toute la splendeur de la chose. Quelques instants de silence, de recueillement comme il s'en produit souvent dans de pareille circonstance. Mais il faut admettre la règle du jeu. Il en est souvent ainsi. Aujourd'hui, la rivière désire défendre son mystère. Elle a choisi pour nous la plus dure des barrières. Nous nous attendions à un obstacle mais ç'aurait pu être seulement un puits remontant auquel il aurait été éventuellement possible de s'acharner. Non, ce sera une eau limpide, calme et profonde qui marquera le terminus de cette branche.

Mais nous avons encore de la matière d'oeuvre ; il y a l'affluent de droite. Qui sait si ce n'est pas le shunt tout trouvé du siphon. Il y a encore l'aval de la rivière qui nous permettrait une sortie en falaise dans les gorges du Guiers Vif. Quant au courant d'air que nous n'avons toujours pas retrouvé depuis l'escalade, il part bien quelque part. Notre moral remonte, lorsque nous gravissons les degrés de l'affluent de droite. D'ailleurs cette galerie n'a-t-elle pas l'allure d'un ancien actif devenu fossile. Un carrefour, nous prenons à gauche. Cette fois, c'est dans une galerie parallèle à la rivière mais supérieure que nous progressons. Est-ce le shunt ? Un autre carrefour avec une galerie perpendiculaire ne nous laisse le choix que de monter ou redescendre. Nous redescendons pensant avoir dépassé le siphon, mais non, nous retombons sur la rivière mais avant le siphon. La branche remontante est laissée pour plus tard. Nous sommes déjà sur le chemin du retour, pensant aux quelques heures de topo qui nous restent à faire.

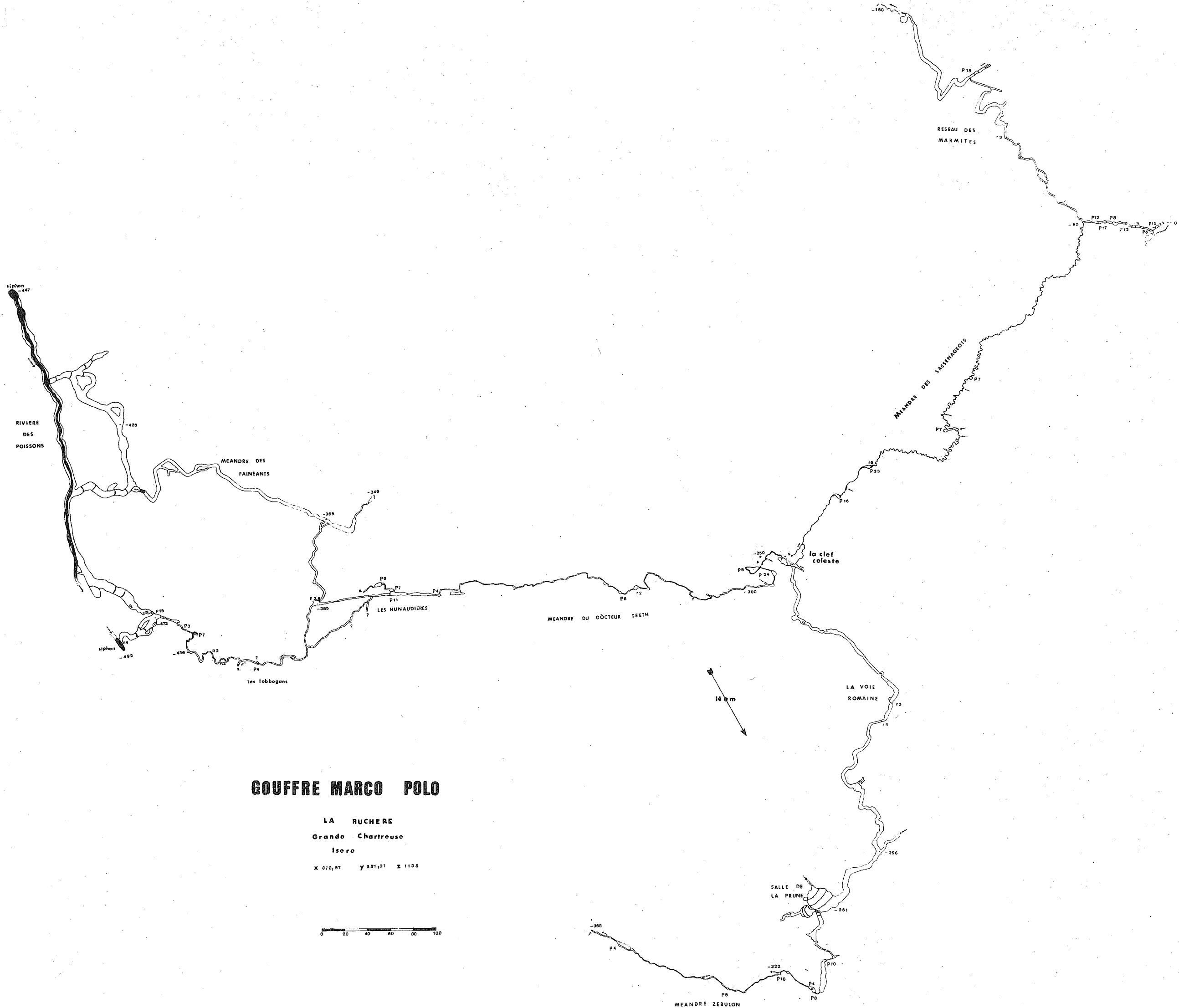
Une brève reconnaissance de l'aval nous fera renoncer à son exploration pour l'instant. Les 50 l/s (estimé) s'engouffrent dans un toboggan incliné à 45° de faible gabarit. Il faudra revenir par un étiage plus accentué. Quant à ce toboggan, ne se dirige-t-il pas droit sur le siphon des Tubes, exploré 15 jours avant ? Il faut conserver des incertitudes à propos de la suite si l'on veut avoir le courage nécessaire pour revenir.

Au retour, nous observons une lucarne 5 m plus haut au-dessus du P 15 escaladé précédemment. Peut-être est-ce la continuation ?

Nous débutons pourtant la topo avec un courage décisif mais celui-ci diminuera rapidement, car, d'une part le fil du topofil préfère se casser plutôt que se débobiner, ensuite la lucarne de lecture est si rayée qu'il est impossible de faire une lecture juste, enfin la fatigue, le sommeil et la faim grandissante nous ordonnent la sagesse d'un retour suffisamment éprouvant comme cela.

Le retour se fera à vitesse moyenne et régulière comme l'exige le parcours exigü et sans cesse avec embûche de ce Marco Polo qui peut-être un jour sera célèbre.

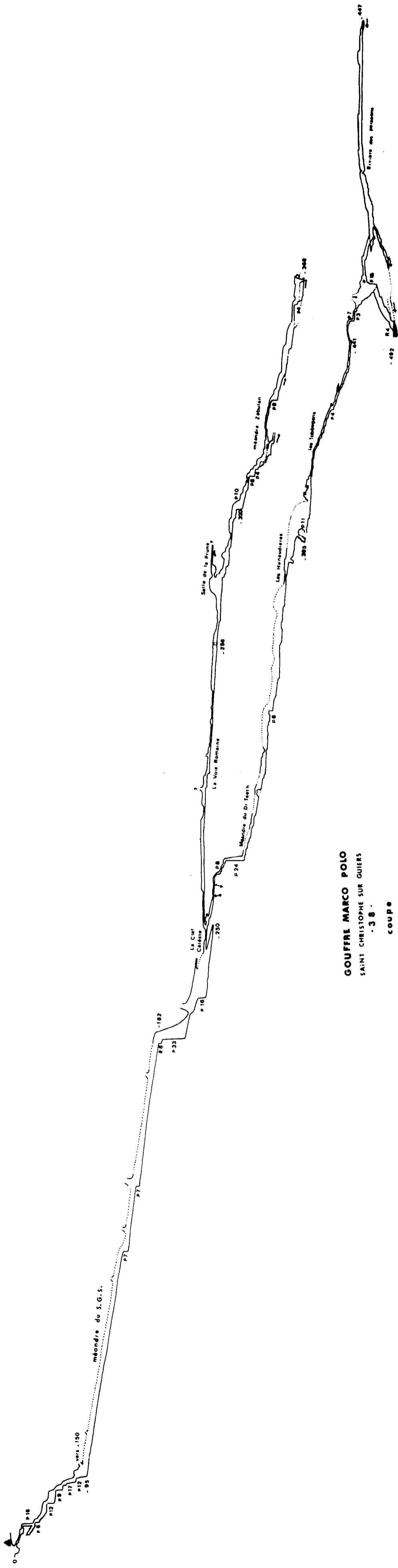
Nous laisserons tout au fond, 5 spits et boulons, 2 cordes, marteau spitteur, etc.. car nous reviendrons prochainement. Aux voitures, ma montre marquera les 2 h, ce qui nous fait 15 h d'exploration.



GOUFFRE MARCO POLO

LA RUCHERE
 Grande Chartreuse
 Isère
 X 870,57 Y 581,21 Z 1126





GOUFFRE MARCO POLO
SAINT CHRISTOPHE SUR GUIERS
 . 3 8 .
 coupe



bornes

LA TANNE DES METEORES - C.A.F. 308

Guy MASSON (S.G.C.A.F.)

En 1975, le S.G.C.A.F. commence l'exploration systématique du réseau de la Diau qu'il relie, en 1976 et 1978, par l'intermédiaire de l'affluent des Grenoblois, à deux gouffres du plateau du Parmelan. En 1979, un nouvel affluent est atteint à partir de la Tanne des Météores, il présente la particularité de déboucher dans le collecteur en amont du siphon Chevalier, situé à 2,65 km de l'exurgence. Nous avons ainsi pu commencer une reconnaissance, de cette partie de la Diau, plus poussée que ne l'avaient fait les plongeurs.

Situation - accès

Haute-Savoie - Commune de Dingy Saint Clair.

Le gouffre s'ouvre sur le bord Sud-Est du plateau du Parmelan, au-dessus de la vallée synclinale du Pertuis, au niveau de la faille Nord-Ouest/Sud-Est passant par la Tanne au Lapin.

Coordonnées : $x = 904,04$ $y = 112,785$ $z = 1\ 623$ m.

L'accès au gouffre passe par le chalet de l'Anglette et la Tanne du Tordu. Au-delà, il ne peut être décrit, le la piaz très fracturé obligeant à de nombreux détours ; une carte est indispensable.

Historique - description

11 août 1976 Je découvre le C.A.F. 308 au cours du camp de prospection du S.G.C.A.F. (Cf. Scialet 5 - 1976). Une étroite diaclase formant P 51 précède quelques ressauts. A - 59, en bout de corde, je devine 5 m plus bas le fond, apparemment colmaté.

11 juillet 1979 Occupé par d'autres aventures, je ne revoie le trou que trois ans plus tard, et la chance me sourit : une petite lucarne, invisible d'en haut, à - 64, donne sur un boyau descendant colmaté à - 70. Un fort courant d'air aspirant m'engagea à une laborieuse désobstruction, tête en bas durant 2 h. Passé cette "boîte aux lettres", le plafond se relève, les dimensions deviennent prometteuses. Arrêt sur puits à - 82. TPST = 2 h $\frac{1}{2}$.

12 juillet 1979 Un P 19 incliné précède un P 7. On bute alors sur une faille perpendiculaire à la diaclase suivie depuis l'entrée. Le courant d'air s'enfile dans une fissure à gauche, en face un balcon donne accès après désobstruction à une courte galerie, sommet du méandre impénétrable. Au bout, une minuscule lucarne dans un rideau de roche, facilement agrandie, permet de descendre sur 5 m un petit puits, ensuite ça ne passe plus, (- 115). Au-dessous, on entend siffler le courant d'air. Déçu, je creuse durant 5 h au bas du dernier P 7 dans l'éboulis, et ouvre un étroit passage entre les blocs instables. A présent tout le courant d'air s'y engouffre. Seul, j'en reste là. TPST = 6 h $\frac{1}{2}$.

14 juillet 1979 Myriam Bianco - Guy Masson. Le S.G.C.A.F. partant dans les Pyrénées, nous ne sommes que deux pour la suite des explorations. L'étroiture est franchie, donnant sur un méandre formant un P 10 coupé de paliers. Un soupirail débouche sur un P 8, on accède à une pente raide, englaissée, menant à une vire déversée dominant un puits de belle

taille (10 m x 25 m) descendu sur 25 m jusqu'à - 175 m. Toute cette zone est exposée aux chutes de pierres (à présent les blocs se sont stabilisés), d'où le nom du gouffre. TPST = 6 h $\frac{1}{2}$.

22 juillet 1979 Myriam Bianco - Guy Masson. Le P 43 est descendu, à sa base on dévale sur 30 m de dénivelé une grande trémie, pour se heurter à une faille. Par miracle, un passage exigü entre blocs, après un P 5, permet de passer sous le bouchon par un P 15, coupé de paliers et se dédoublant à - 7. Un ressaut, une lucarne, un P 8 mènent à - 257 devant un puits-fissure. TPST = 7 h.

28 juillet 1979 Seul à nouveau, je fais la topo de l'entrée à - 226, et descend le puits terminal (P 21), suivi de deux P 6, tous glaiseux. Un puits à - 294 est la suite logique, je descend à - 300 dans des boyaux adjacents. Je m'arrête là, ayant promis à Myriam de l'attendre pour voir la suite. TPST = 8 h.

31 juillet/1er août 1979 Myriam Bianco - Guy Masson. Un P 10 humide précède un P 7 de 1,5 m de diamètre, un P 5 encore plus petit, puis un P 8, tous légèrement arrosés. On arrive à une plate-forme suspendue en balcon au milieu d'un grand vide, formant P 25 - palier et P 9, et se poursuivant en hauteur. Le diamètre est de 10 m. On se trouve à - 362, les parois ont pris l'allure noire, glissante de l'Hauterivien. Une petite galerie horizontale, bourbeuse, balayée par le courant d'air, conduit à un petit actif méandrique. Une descente de 10 m le long de concrétions, puis un P 5 nous déposent dans l'actif, l'affluent de la Diau tant espéré, d'un débit de 3 l/s à l'étiage environ. Le début se shunte par une galerie fossile, puis la progression est rapide, l'eau coule dans un méandre creusé dans l'Hauterivien, large de 0,3 m à 1 m. Une cascade glissante se descend en libre, une seconde nous arrête, plus par crainte d'une crue (le temps était à la pluie) que par sa difficulté. Cote - 416 m, 225 m d'affluent. TPST = 12 h.

5 et 6 août 1979 Myriam Bianco - Guy Masson. La cascade se descend en libre, la galerie s'élargit un peu. On dépasse une grosse arrivée d'eau en rive droite, peu avant deux petites cascades nécessitant un équipement (- 427 m, 320 m d'actif). Le tronçon qui suit est fort intéressant, le ruisseau a creusé son lit dans une grande faille, légèrement inclinée, la paroi gauche est noire et éboulue (Hauterivien), celle de droite claire et franche (Urgonien). Un bassin oblige à une opposition large, puis, après quelques hésitations, la galerie tourne à angle droit et plonge dans l'Urgonien, formant un joli méandre lisse, propre et sinueux, coupé de toboggans et d'un P 8 à - 470 (500 m d'actif). A 586 m, un P 7 suivi d'une courte galerie fossile suspendue débouche sur un P 29 où l'eau réapparaît, une large vasque en occupe la base. On a rattrapé les 45 m de rejet de la faille précédente, et retrouvé la base de l'Urgonien.

85 m plus loin, à - 535, un P 7 suivi d'un bassin précède une galerie très agréable rectiligne, de 120 m, taillée dans une faille dont le sillon est visible au plancher, et qui présente une jolie courbure au bout de 80 m. On se heurte à une voûte basse, il faut emprunter une galerie fossile en conduite forcée, qui démarre 3 m au-dessus et revient pratiquement en arrière. On retrouve l'actif dans un petit méandre qui, après quelques petits ressauts, se jette dans une galerie sombre de 5 m de large, creusée dans l'Hauterivien, où coule le collecteur (30 l/s à l'étiage). Cote - 548 m, 909 m d'affluent, 1 426 m depuis la surface ; on se trouve à 165 m de la sortie amont du siphon Chevalier, et à environ 2 900 m de l'exurgence de la Diau, coté - 663 m depuis l'entrée. TPST = 16 h.

1er et 2 septembre 1979 Bernard Faure - Eric Boyer. Visite jusqu'au siphon Chevalier (-559) et amélioration de l'équipement.

2 septembre 1979 Guy Masson - Baudouin Lismonde. Quelques escalades dans le collecteur, entre le siphon Chevalier et la piscine olympique (200 m en amont de l'affluent). Topo de - 548 à - 405 (770 m). Escalade de l'arrivée d'eau à - 423, vite impénétrable (léger courant d'air). TPST = 13 h.

Frédéric Leclercq et Isabelle Obstancia visitent jusqu'au collecteur.

9 septembre 1979 Pascale Lavigne - Jacques Vey - Michel Masson - Guy Masson. Topo de - 226 à - 368, ennuis de topofil. Exploration de la galerie fossile qui s'ouvre dans le prolongement de la faille suivie par l'affluent à - 540, au-delà de la voûte basse. Un parcours coupé de ressauts, ascendants puis descendants, mène à un puits donnant dans le collecteur au niveau de la sortie amont du siphon Chevalier. La galerie se poursuit au-delà, et remonte (en escalade) jusqu'à + 40 par rapport au siphon. Une autre escalade au-dessus du puits mène à un gros puits remontant. Nous n'avons pas réussi à shunter le siphon Chevalier, malgré la présence d'un fort courant d'air. Celui-ci semble se perdre dans un puits remontant arrosé, dès le début de la galerie. TPST = 14 h 30 et 12 h.

16 septembre 1979 Pascale Lavigne - Gilles Kirkor - Frédéric Leclerc. Escalade en direction d'une galerie, 80 m en amont du siphon Chevalier. Une pente de glaise empêche de sortir.

23 septembre 1979 Guy Masson. Topo de - 278 à - 405. TPST = 7 h.

30 septembre 1979 Frédéric Leclerc et Philippe Morverand. Topo du collecteur entre la piscine olympique et le siphon Chevalier (365 m). TPST = 13 h.

Gilles Kirkor et Daniel Lepage. Daniel franchit la piscine olympique en canot.

6 et 7 octobre 1979 Pascale Lavigne - Emmanuel Fouard - Jacques Vey. Jacques passe la piscine olympique en canot et s'arrête à la voûte rasante suivante. Exploration d'un affluent en rive droite, suivi d'un complexe de boyaux remontants, sur 150 m.

8 et 9 décembre 1979 Alain Marbach - Guy Masson. Accès au trou en raquettes. Nous revoyons l'affluent de Jacques en amont de la piscine olympique (topo schématique : - 170 m). Retour précipité devant l'amorce d'une crue du collecteur et des affluents provenant de la vallée du Pertuis (il pleut jusqu'à 1 500 m, il neige au-dessus). La surprise vint des cordes englaçées (1 h chacun pour remonter le P 21). Bivouac rapide à - 110. Retour par le plateau en traversant quelques ponts de neige trop fragiles. TPST = 22 h.

Géologie - hydrologie

La Tanne des Météores s'ouvre dans la masse inférieure de l'Urgonien, à la faveur d'une diaclase orientée à 145 grades, qu'elle suit jusqu'à - 110. On rencontre alors des failles perpendiculaires, dues à la rupture de pente entre le plateau et le pertuis, 300 m en contrebas. A la faveur de celles-ci, la descente est quasi-verticale jusqu'à - 360, le corollaire en étant les trémies rencontrées, que la chance permet de franchir. On rejoint alors l'affluent enfoui dans l'Hauterivien à la faveur de failles parallèles à l'axe du synclinal. A - 440, on débouche dans la grande faille déjà rencontrée à l'affluent des Grenoblois, au niveau de la cascade de 30 m. L'eau en rattrape les 45 m de rejet avant d'emprunter une fail-

le perpendiculaire qui l'amène à proximité du collecteur. Les accidents géologiques ont ici un rôle prépondérant, permettant entre autre, comme à l'affluent des Grenoblois, l'enfouissement de l'eau dans les couches théoriquement imperméables de l'Hauterivien.

L'actif rencontré à - 380 provient sans doute de la faille du Roc Troué, toute proche, et doit drainer la zone du plateau comprise entre celle-ci et la faille située 400 m au Sud-Sud-Ouest, soit environ 0,4 km² (cela correspond au débit observé). Le petit affluent de - 365 proviendrait du petit lapiaz entre la faille voisine du C.A.F. 308 (dite de la Tanne & Lapin), celle du Roc Troué, et la combe de niveau 1 650 m (au-delà les eaux doivent rejoindre l'affluent des Grenoblois). L'actif affluent à - 420 et toutes les arrivées d'eau au-delà proviennent du Pertuis (elles étaient en crue les 8 et 9 décembre 1979).

Le courant d'air, aspirant en été, est très fort dès les étroitures de - 70 et - 110. A - 360, son débit doit atteindre plusieurs m³/s. le C.A.F. 308 est donc un des principaux points hauts de ce réseau. Mais où va le courant d'air ? Nous pensions à un shunt du siphon Chevallier, mais le courant d'air de la Diau en aval semble trop faible. Il doit donc exister une sortie sur le Pétuis, peut-être à la faveur de la faille suivie par l'affluent à partir de - 540. Nos recherches ne sont donc pas terminées !

Topographie

Les galeries explorées, s'ajoutant à celles déjà connues, donnent au 1er janvier 1980 au réseau de la Diau, un développement total de 14 758 m, sur lesquels 11 797 m sont topographiés, 10 624 m l'ayant été depuis moins de 5 ans.

Développement exploré de la Diau :

- au 01.01.75	5,5 km	- au 01.01.77	11,5 km	- au 01.01.79	13,07 km
- au 01.01.76	7,3 km	- au 01.01.78	12 km	- au 01.01.80	14,76 km

En aval du siphon Chevallier : 10 267 m. Siphon et en amont : 4 491 m.

Conclusion

L'exploration de la Tanne du Météore n'est qu'une étape de la reconnaissance du réseau de la Diau, dont le développement potentiel doit dépasser 30 km. Elle a permis d'élucider en partie les questions soulevées par la présence de courants d'air puissants en amont du siphon Chevallier, tout en donnant l'espoir de rejoindre, à partir du plateau du Parmelan, le collecteur encore plus en amont : c'est dans cette direction que vont porter nos efforts l'année prochaine.

PARMELAN

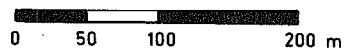
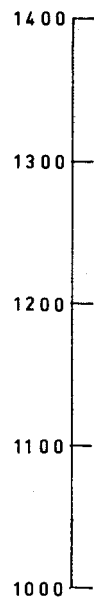
COUPE PROJETEE

dans le plan NG-140gr.

TANNE Ô LAPIN

TANNE DES METEORES

PERTUIS



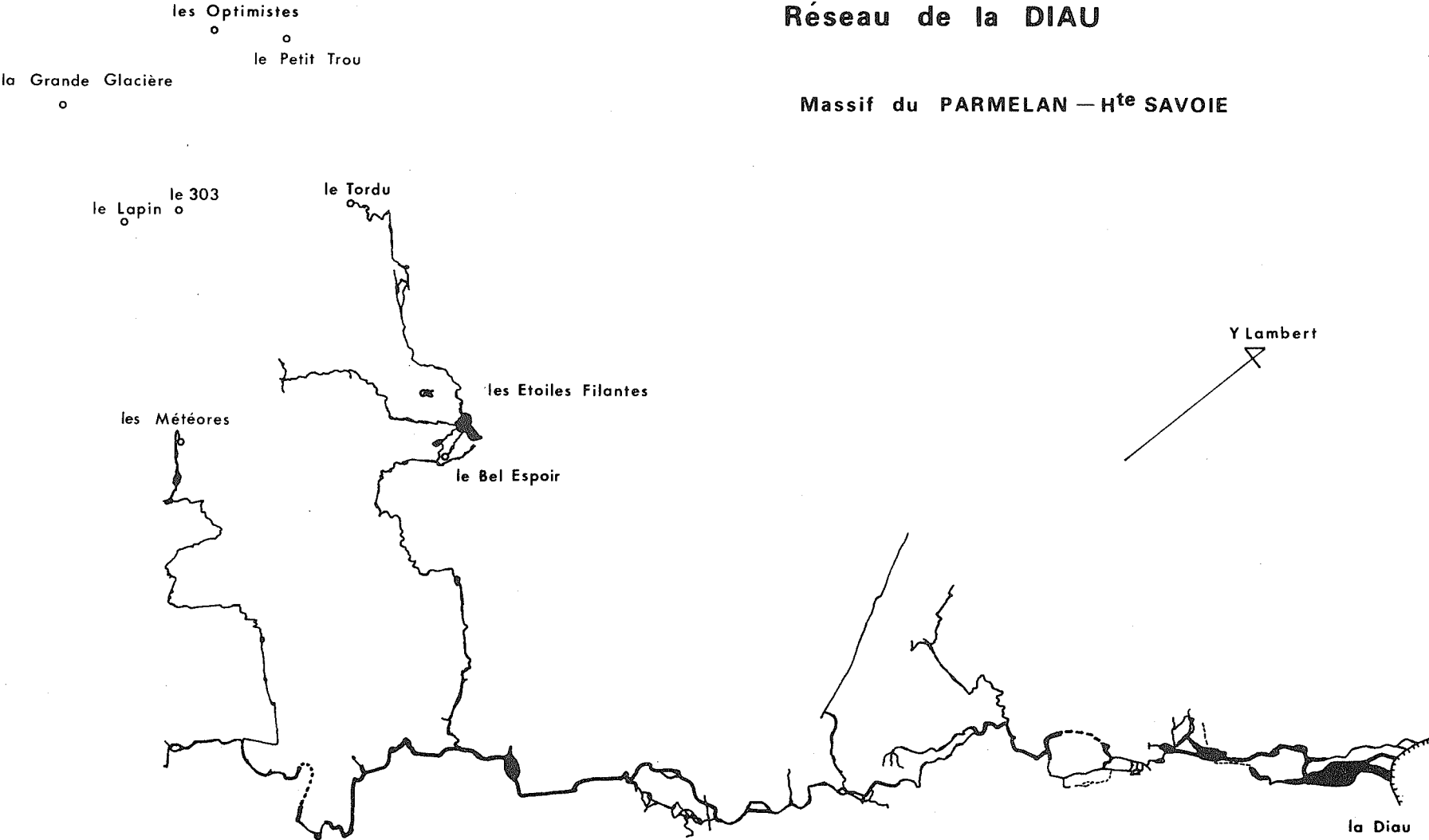
Urgonien

DIAU

Hauterivien

Réseau de la DIAU

Massif du PARMELAN — H^{te} SAVOIE



g. Nasson

— TANNE DES METEORES —

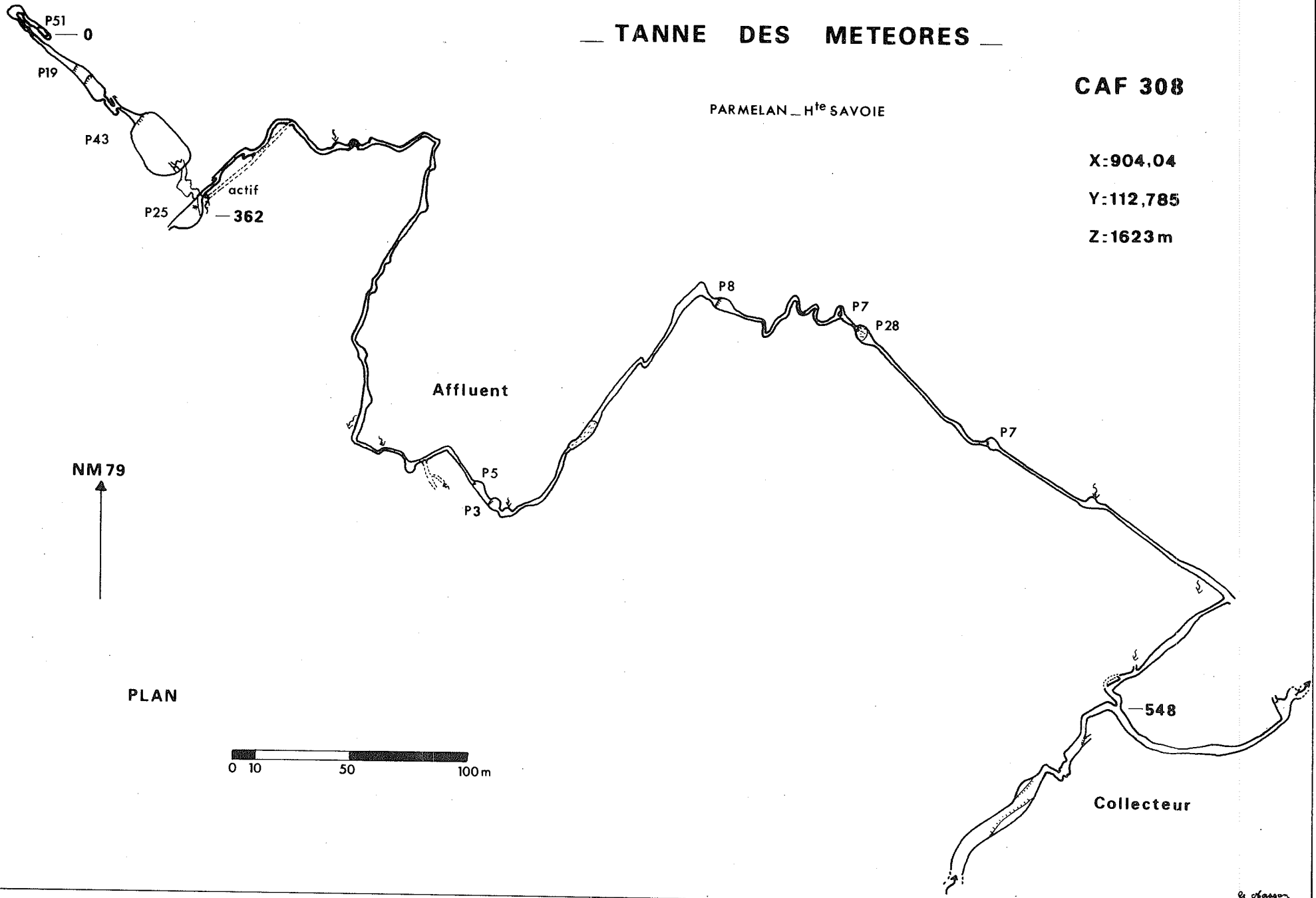
CAF 308

PARMELAN _ H^{te} SAVOIE

X:904,04

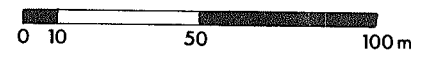
Y:112,785

Z:1623m



NM 79
↑

PLAN



G. Ohlsson

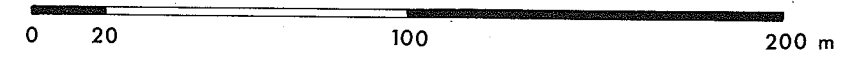
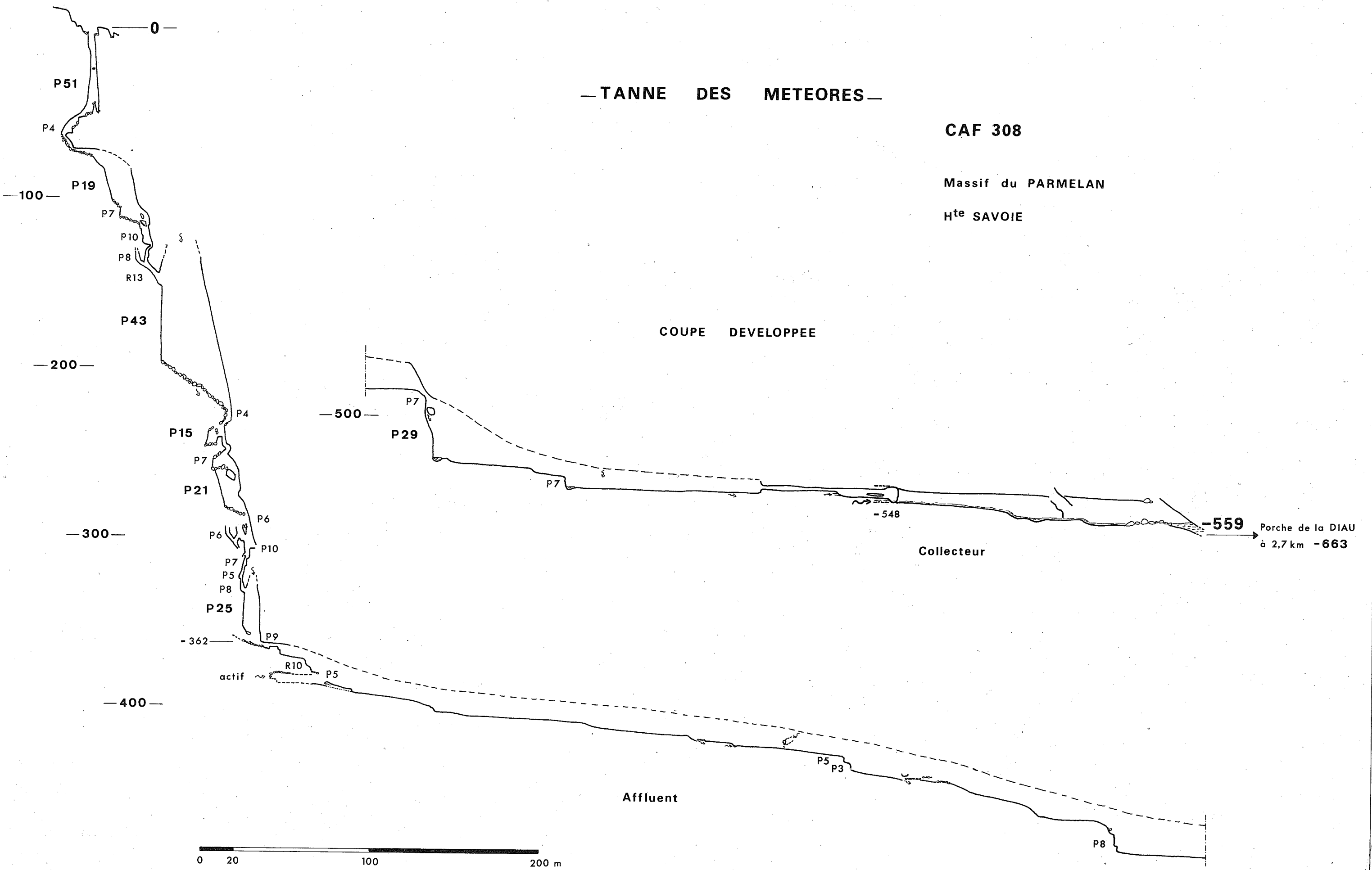
— TANNE DES METEORES —

CAF 308

Massif du PARMELAN

H^{te} SAVOIE

COUPE DEVELOPPEE



LE TO 12

G. MASSON - L. DEHARVENG
Spéléo-Club de la Tournette

Haute-Savoie - Massif de la Tournette - Commune : les Clefs.

Coordonnées : x = 906,80 y = 99,70 z = 2 270 m.

La Tournette, avec ses 2351 m, est le point culminant du massif des Bornes (à l'exclusion des massifs des Aravis et du Reposoir). Très fréquenté l'été, surtout par son versant Ouest dominant le lac d'Annecy, il s'agit d'un incomparable belvédère : en automne, l'air plus limpide permet d'admirer la chaîne alpine des "4 000" Suisses aux Ecrins, et le Jura, tandis que le spéléo détaillera les ondulations de la carapace urgonienne des Bornes et des Bauges. Quant à la Tournette elle-même, elle présente d'intéressantes possibilités spéléologiques (Cf. Spélunca n° 1 - 1976 - p. 17). Les principales cavités, explorées ou en cours d'exploration par le Spéléo-Club de la Tournette, totalisent déjà plus de 8 km de galeries. Le TO 12 est la troisième cavité du massif, et le plus élevé des gouffres dépassant 100 m de profondeur.

Accès - description

En été, le plus rapide est de monter par le chalet de l'Aup, versant Ouest (1 h ½ environ), bien que le sentier du chalet du Rosairy, face Est (2 h) ne manque pas de charme. En hiver, ce dernier est impératif (3 à 4 h de ski).

L'entrée est un porche bas au bord du sentier, au-delà on peut se relever. Un méandre propre et rugueux de 30 m, un P 17, un méandre plus petit et concrétionné de 50 m, coupé d'un P 10, mènent à une bifurcation. A gauche une large conduite forcée de 60 m bute sur un puits remontant. En face, une conduite forcée plus petite devient impénétrable. Il faut descendre le P 31 qui s'ouvre sous nos pieds. Au-delà on avance en opposition descendante pour rejoindre la corde d'un P 17 qui nous dépose sur un palier.

A l'amont, on peut descendre de 25 m dans un puits arrosé bouché à - 111, ancien terminus du gouffre.

A l'aval, un P 10 nous dépose dans une grande galerie ébouleuse, remontant sur 15 m, puis descendant d'autant pour déboucher par un ressaut sur un petit méandre grattonneux de 40 m, s'achevant par un P 4. Quelques mètres plus loin, à - 112, s'ouvre le P 52, le plus joli du gouffre, qui continue sur 15 m de dénivelé par une descente dans un éboulis. Un P 8 est bouché au fond, il faut traverser à 2 m du sommet, sur des blocs, et rejoindre une lucarne remontante débouchant au milieu d'un puits arrosé de 10 m de diamètre. Le fond est 31 m plus bas, l'eau se perd dans les blocs (- 212). Une courte montée, et un petit puits marque le début d'une galerie très ébouleuse où alternent montées, descentes et traversées (en descendant de 10 m sous la base du 2e ressaut, on atteint un actif coulant dans un méandre très étroit). Après une salle et une diaclase, on arrive à un carrefour.

A gauche, une diaclase de 20 m, un P 12 et une large galerie échouent sur un siphon laisse à - 239. Quelques boyaux latéraux ne donnent rien.

A droite en montant un peu on atteint un P 11 et un autre siphon à - 235. On peut escalader et rejoindre une galerie affluente, d'abord conduite forcée et qui après quelques ressauts prend la forme d'un méandre parfois glaiseux. Après une étroiture dans une trémie barrant le passage, on finit par rejoindre l'actif que l'on remonte jusque vers - 210 au pied d'une petite cascade. La galerie devient trop étroite. Quelques autres départs dans la zone terminale ne donnent rien.

Développement total : 1 110 m dont 920 m topographiés.

Historique

Le début de la cavité semble avoir été reconnu par des spéléos locaux dès le début des années 60. En 1973, le S.C.T. atteint la cote - 111 et remarque la continuation logique du gouffre. En 1979, Louis Deharveng, président du S.C.T., me propose de revoir la cavité.

19.08.79 L. Deharveng - G. Masson. Equipement et première jusqu'au P 52 (- 113). TPST : 6 h.

22.08.79 L. Deharveng - G. Masson. Topo de - 65 à - 113 et première jusqu'à - 212. TPST : 7 h.

26.08.79 G. Masson - M. Bianco - B. Lismonde. Montée sous la pluie puis la neige, le trou est en crue. Trempés, nous renonçons.

29.08.79 G. Masson. Louis n'est hélas plus libre. Première jusqu'au siphon de - 235. TPST : 6 h.

27.09.79 G. Masson - M. Masson. Topo de - 113 à - 235. Exploration de l'affluent, tandis que Myriam, en surface, tient compagnie aux bouquetins. TPST : 7 h.

03.12.79 G. Masson. Montée en raquettes, le courant d'air a creusé un entonnoir de 2 m dans la neige. Première jusqu'à - 239, topo de - 113 à - 239 et de l'affluent. Descente au clair de lune, sous l'oeil d'un lièvre blanc. Un merveilleux souvenir ! TPST : 8 h ½.

Géologie - hydrologie

S'ouvrant 80 m seulement sous le sommet de la Tournette, le gouffre présente un grand intérêt pour la compréhension du drainage de la zone sommitale du grand mondmilch formant le versant Est du massif. La coupe projetée (Cf. topographie) montre que le gouffre, qui s'ouvre juste au sommet de l'Urgonien, dans une couche très fossilifère, se développe sur les 100 premiers mètres, à contre pendage (celui-ci étant d'ailleurs faible). Ensuite, l'influence de fractures, dues à l'appel au vide des falaises de la face Ouest, est prépondérante, et se traduit par une zone de puits.

A - 100 on traverse, au niveau du méandre précédent le P 52, la principale couche à orbitoline (faciès très caractéristique au sommet du P 52). L'Hauterivien est atteint au bas du P 31 à - 210, d'où l'aspect chaotique des conduits au-delà. Le changement de faciès est d'ailleurs progressif. On retrouve l'Urgonien au fond, à la faveur d'une faille qui sert sans doute de drain pour les actifs rencontrés. Un petit collecteur non accessible, dont les deux siphons seraient la trace, doit se développer du Nord vers le Sud. Il doit soit rapidement reprendre le pendage (30 grade Est), soit rejoindre une grande faille 400 m au Sud, et dans tous les cas resurger à l'exurgence du Tours, en face Nord-Ouest, vers 1 850 m d'altitude. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable, une coloration serait utile.

Le courant d'air du gouffre, aspirant en été, disparaît d'une part dans l'affluent, d'autre part dans les plafonds avant le siphon de - 239 m. Une sortie en face Ouest, par l'intermédiaire de l'affluent, est envisageable, bien que sans doute trop étroite.

Conclusion

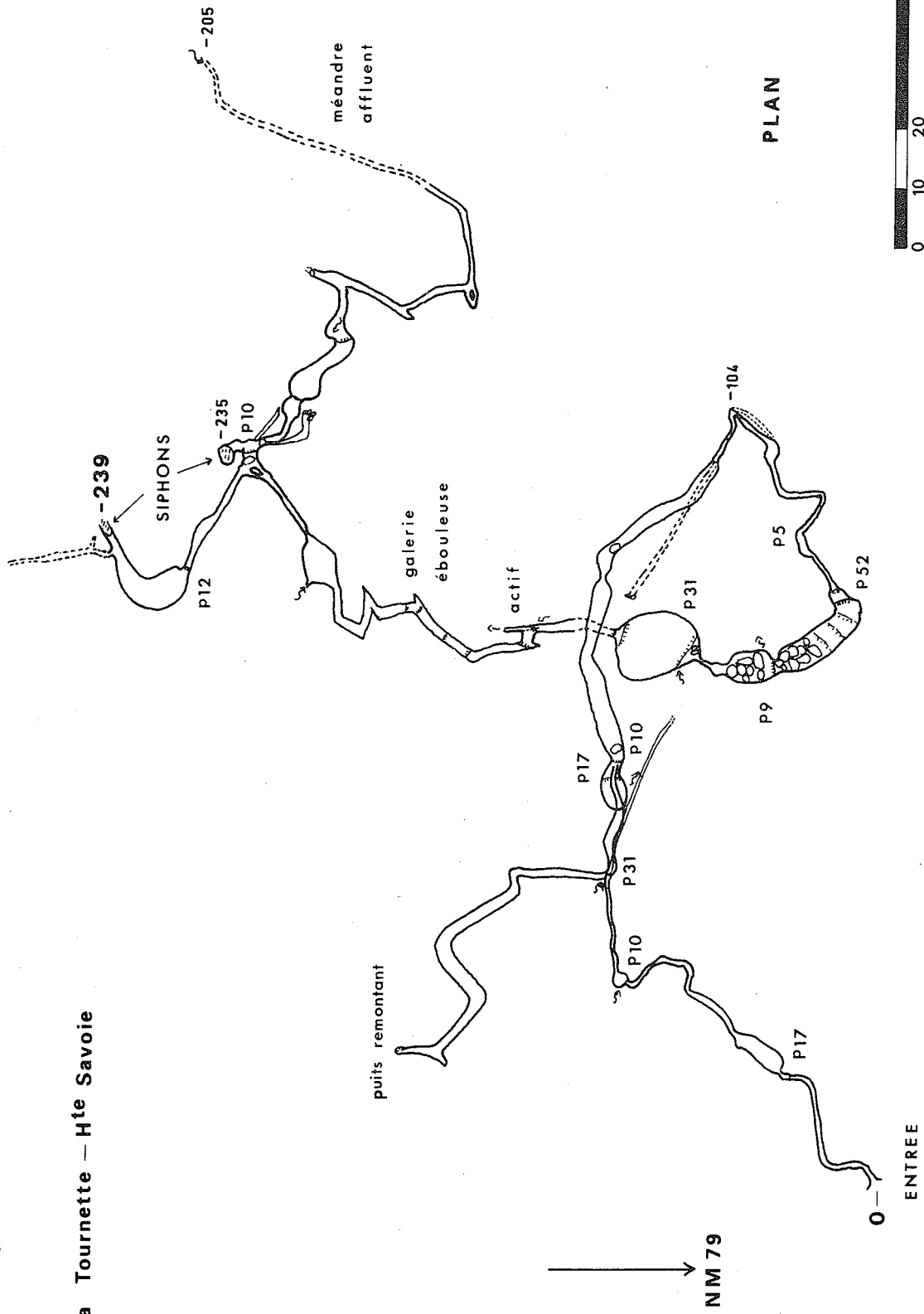
Le TO 12 ne présente pas des galeries et des salles de taille de celles rencontrées dans les autres grands gouffres de la Tournette, et ses possibilités en profondeur sont vraisemblablement modestes, de l'ordre de - 400 m. Mais, étant le seul regard sur le réseau profond drainé par l'exurgence des Tours, son exploration méritait d'être approfondie et n'est pas complètement terminée.

Bibliographie

- Spelunca n° 1 - 1976 Principales cavités du massif de la Tournette - L. Deharveng.
- Spéléalpes n° 1 - 1977 Massif de la Tournette.

TO 12

La Tournette — Hte Savoie



PLAN



g. Obasson

TO 12

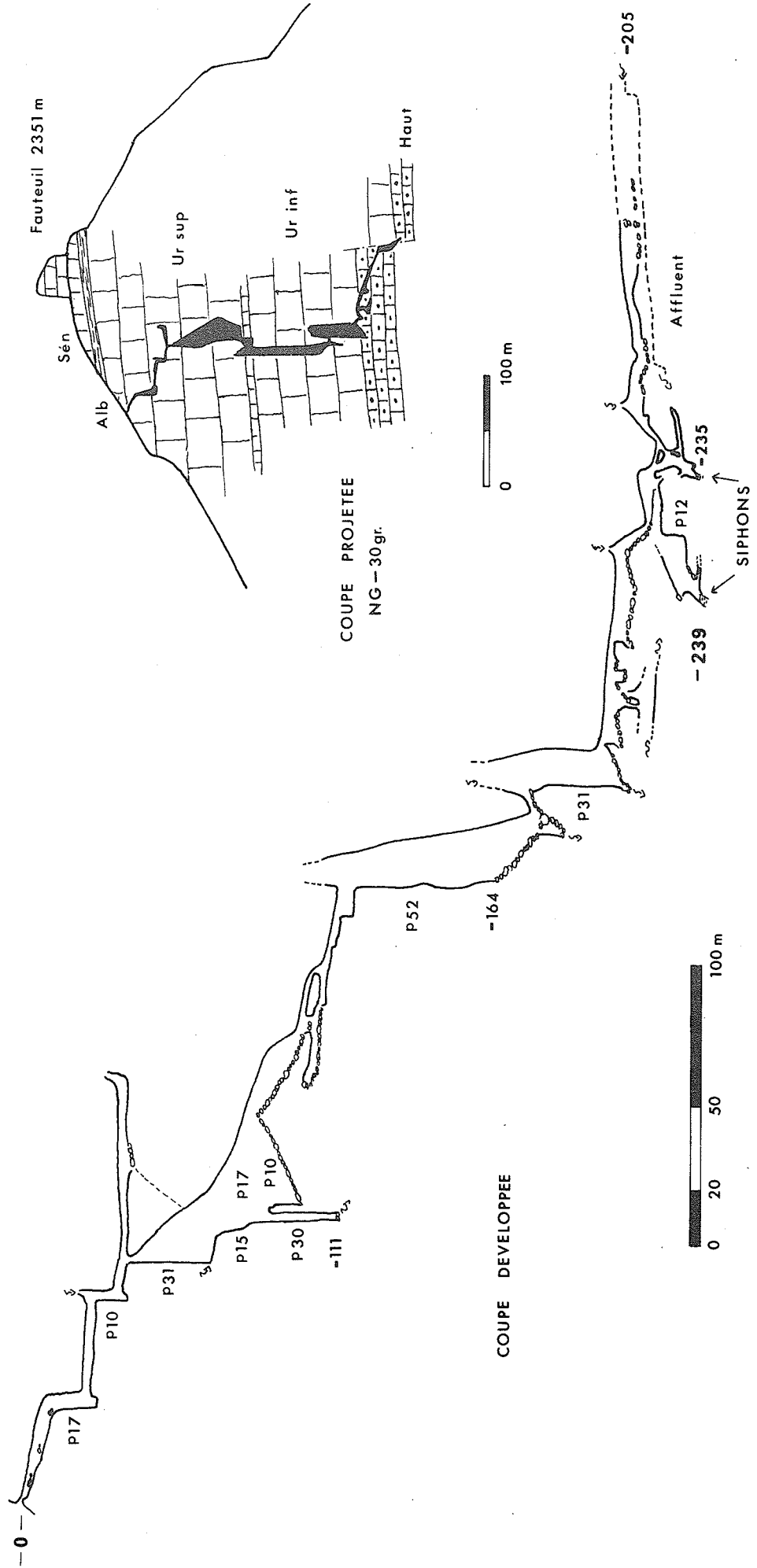
massif de la Tournette

les Clefs - H^{te} Savoie

X: 906,8

Y: 99,7

Z: 2270m



LA DENT DU CRUET : APERCU SPELEOLOGIQUE

Guy MASSON - S.G.C.A.F.

Située à 15 km au Sud-Est d'Annecy, l'unité hydrologique de la Dent du Cruet s'étire de la vallée du Fier (Pont de Morette, altitude 580 m) au Nord-Nord-Est, jusqu'aux Grandes Lanches, qui culminent à 1 850 m. Il s'agit d'un synclinal très pincé, dissymétrique, long de 5 km pour une largeur d'à peine 1 km, se présentant superficiellement comme un agréable vallon au charme indiscutable, tant en hiver qu'en été. Son prolongement au Sud est le synclinal du Lanfonnet, au Nord celui de Morette, dont l'exurgence est, par son débit, la plus importante du massif des Bornes.

Seul le flanc Ouest présente un intérêt spéléologique, le flanc Est, faillé, ne présente ni lapiaz ni cavité notable.

Stratigraphie

On retrouve les couches communes aux préalpes du Nord, en notant toutefois l'importance des couches du Crétacé Supérieur et même du Tertiaire (Cf. carte géologique d'Annecy).

En allant vers l'Est, à partir de la Dent du Cruet (1 832 m) on rencontre, dominant les pentes herbeuses de l'Hauterivien sous-jacent, la masse compacte de l'Urgonien inférieur, calcaire blanc d'une puissance de 150 m, puis une couche à orbitolines, calcaire jaune plus friable, épais de 5 à 10 m. La masse urgonienne supérieure (50 m) est recouverte, vers le fond du vallon, après les quelques mètres de l'Albien noirâtre, par le Sénonien, peu karstifié, lui-même surmonté du Nummulitique tout-à-fait à l'amont. Toute la masse urgonienne présente, sur le flanc Ouest, un pendage très relevé, souvent voisin de 70°.

Hydrologie

La superficie plane totale de 4 km² et les 2 m de précipitations annuelles moyennes laissent prévoir un débit moyen écoulé de l'ordre de 150 l/s, compte tenu de l'importance relative des falaises et zones pentues favorisant l'évaporation. Le Nant du Cruet, qui s'écoule superficiellement sur le Sénonien dès 1 600 m d'altitude, doit drainer la majeure partie des eaux recueillies par cette couche, soit aux environs de 50 l/s en moyenne, ce qui correspond à son débit moyen estimé corrigé de la seule importante exurgence connue, qu'il collecte. Celle-ci, située à 1 050 m sur le flanc Ouest, à proximité du sentier, s'ouvre aux dépens d'une diaclase inclinée à 20° vers le Sud, qui semble avoir joué le rôle d'écran. En fait, il s'agit seulement d'un trop plein, s'assèchant à l'étiage, mais débitant en crue 200 l/s au moins. Un sous-écoulement permanent mais faible, sort au niveau du sentier. Cette exurgence ne peut drainer, de part sa position, que le flanc Ouest, et la faiblesse de son débit d'étiage conduit à penser qu'elle ne collecte que les eaux reçues par l'Urgonien inférieur. Tout le reste doit rejoindre directement la nappe phréatique du Fier, du fait de l'enfouissement partiel du synclinal sous la vallée. Les petites grottes dites de la Belle Inconnue, à l'extrémité aval, simples boyaux boueux, pourraient être des exutoires fossiles.

Ces hypothèses seraient à vérifier par quelques colorations, notamment à la grotte des Maquis et à la Tanne des Marmottes. Des mesures précises de débit seraient également utiles.

Les cavités

- La grotte du Maquis $x = 904,82$ $y = 104,44$ $z = 1\ 550$ m

Accès par Morette et le sentier de Chavonnay-Gallet jusqu'à 1 450 m, puis en pleine pente sur 100 m jusqu'au porche d'entrée (1 h 30).

Celui-ci se prolonge par un boyau étroit, puis une petite galerie sympathique coupée de ressauts, qui traverse à contre-strates l'Urgonien supérieur dans lequel s'ouvre la grotte. On débouche brusquement dans une salle de 20 m de diamètre, d'où partent deux galeries.

Vers le Nord le conduit reste large, de grosses marmites sont franchies en opposition, quelques prolongements sont explorables en rive droite par escalade. Suit un méandre plus étroit, vite coupé d'un petit puits qui se descend en escalade scabreuse (12 m) : on a rejoint un petit actif débouchant en rive gauche d'un étroit conduit. Le méandre se poursuit d'abord en opposition, puis au fond, quelques blocs obligent à remonter sous une douche. Un passage plus étroit et bourbeux, un affluent de rive gauche, mènent à la perte du ruisseau par un minuscule boyau sur la droite : nous en avons désobstrué l'accès, mais c'est vraiment très petit. Le méandre fossile se poursuit jusqu'à une salle, terminus de cette galerie aval : il s'agit d'un vaste siphon d'argile, noyé en hautes eaux par un petit lac. Cote - 55. Il est possible d'escalader la salle, sans déboucher sur une quelconque galerie. Nous avons effectué diverses escalades tout au long du parcours, en vain, la galerie atteint jusqu'à 40 m de hauteur. Elle se développe intégralement dans le litage au niveau de la couche à orbitoline, ce qui explique les dimensions du conduit.

Vers le Sud on rejoint un bassin profond où il faut nager, un rétrécissement arrosé précède un second bassin. On avance ensuite dans un méandre rectiligne en shuntant plusieurs bassins par des escalades. En hauteur, la galerie est large et très concrétionnée. Après une coulée à escalader, on débouche dans une grande salle où l'on peut descendre assez bas jusqu'à un colmatage. En montant sur la gauche on gagne une galerie haute, large de 1 m, coupée de plans d'eau profonds, pour arriver sur un colmatage ébouleux. Nous avons escaladé celui-ci en vain. Une escalade de 15 m, en aval, nous a fait retrouver le courant d'air soufflant à l'entrée, dans une étroiture entre blocs. Quelques petits boyaux sont vite impénétrables, on accède au-dessus du méandre inférieur à la base d'un puits remontant de 10 à 15 m, à escalader en artificielle, débouché du DC 110 (voir ci-dessous).

Cette galerie amont, comme celle de l'aval, utilise principalement le litage des couches à orbitolines, le pendage étant voisin de 70°.

Remarques : La grotte se présente comme un collecteur fossile, les eaux utilisant actuellement des conduits inférieurs, sauf dans la seconde partie de l'aval. Les quelques arrivées d'eau proviennent soit du plafond, soit de la rive gauche, ce qui est en accord avec le pendage. Les eaux sortent sans doute à l'exurgence connue, 1,4 km plus loin et 450 m plus bas que le terminus actuel.

La topographie est tirée de celle de la S.S.S. Genève, inventeur de la cavité, qui ne donnait pas les dénivelés. J'ai mesuré à l'altimètre les - 55 de l'aval, à l'amont la base du puits non escaladé est environ à + 10. En développement, la S.S.S. donnait 1 350 m, auxquels il faut ajouter une centaine de mètres à l'amont (non topographiés).

- La Tanne des Marmottes - DC 3 600 m ; - 205. Voir Scialet 6 (1977).

Se développe dans l'Urgonien supérieur, le petit actif rencontré n'a pas de relation avec celui de la grotte du Maquis, étant déjà presque trop bas au terminus connu. Il doit rejoindre directement la nappe phréatique, à 4,7 km et 1 170 m plus bas que l'entrée.

- DC 2 240 m ; - 95. Voir SpéléAlpes n° 1 (1977).

S'ouvre dans le Sénonien à proximité de l'Albien. Le petit actif doit aussi rejoindre la nappe phréatique.

- DC 110 x = 904,6 y = 104,22 z = 1 620 m. Développement 120 m. Profondeur - 45 m.

Accès par la grotte du Maquis, puis 250 m en traversée vers le Sud, jusqu'au raide couloir ébouleux à escalader en direction d'un porche, le DC 110 s'ouvre juste à côté par une étroiture entre blocs (2 H au total). Une courte galerie mène à un P 8 (désobstrué), un élargissement conduit à un ressaut (longue désobstruction au marteau et à l'explosif pour dégager un bloc). Un petit méandre débouche sur une trémie où nous avons creusé un moment en vain : sans doute correspond-elle à celle de l'amont de la grotte du Maquis. Au-delà, on débouche à - 45 sur un puits impénétrable concrétionné, sans doute le sommet du puits remontant amont de la grotte du Maquis. La lacune en dénivelé est de l'ordre de 15 m, en plan de quelques mètres. Quelques conduits latéraux sont vite impénétrables. Ce trou est parcouru par un courant d'air aspirant identique en débit à celui de la grotte du Maquis, et la jonction, hélas non effectuée, est évidente.

- DC 108 x = 904,4 y = 103,92 z = 1 710 m. Développement 80 m. Profondeur - 30 m.

Il s'ouvre sur le lappiaz des Grandes Lanches, accès soit par Morette (2 h), soit par le col de Bluffy et le col des Frêtes (2 h), soit par le chalet de l'Aup et le Lanfonnet (1 h 30).

Au fond d'une doline s'ouvre un puits en méandre de 25 m, colmaté à sa base. En face à - 10 et - 20 des départs de méandres sont vite trop étroits. En traversant à - 5 on suit un méandre étroit, impraticable au bout de 40 m. Peu avant un petit départ laisse entendre un écho intéressant, mais la désobstruction est ardue. Vers l'entrée, un méandre ébouleux rejoint la surface plus haut que l'entrée principale, mais le passage est impénétrable. Présence d'un courant d'air aspirant l'été.

- Grotte x = 904,3 y = 103,91 z = 1 600 m.

Située en pieds de falaise versant Nord, accès délicat par le col de Bluffy. Exploré par le Spéléo-Club de la Tournette, elle ne présenterait pas de continuation importante malgré l'énormité de son porche. Elle pourrait communiquer avec le DC 108.

- DC 109 x = 904,44 y = 103,48 z = 1 755 m.

Profond d'une dizaine de mètres, son intérêt réside dans sa morphologie : au puits d'entrée succède une salle ébouleuse due à l'effondrement d'une strate de la couche à orbitolines. Les blocs empêchent toute continuation.

- Trou de la Chapelle x = 905,02 y = 105,08 z = 1 460 m.

Amusante cavité se réduisant à une galerie traversant la crête urgonnaise. Longueur 90 m pour 10 m de dénivelé.

Exurgence $x = 905,58$ $y = 106,01$ $z = 1\ 050$ m.

A l'étiage, on peut descendre dans une diaclase inclinée haute de 1 m et large de 2 m. Celle-ci se divise en deux boyaux parallèles, polis par l'eau, qui échouent sur des siphons étroits vers - 8. A revoir éventuellement en période de sécheresse.

- Autres cavités Une vingtaine, aucune ne dépasse 10 m de profondeur. Quelques désobstructions ont été tentées, sans résultat.

Historique succinct

La S.S.S. Genève explore en 1962 la grotte du Maquis, le Spéléo-Club d'Annecy explore en 1973 le DC 2 et quelques autres cavités. Le G.S.T. d'Annecy, ainsi que le Spéléo-Club de la Tournette, y font également quelques incursions. Entre 1975 et 1978, en compagnie de Myriam Bianco, Alain Marbach et mon frère Michel, mais aussi souvent seul, exploration de la Tanne des Marmottes, des DC 108, 109, 110, de l'exurgence et diverses escalades à la grotte du Maquis, ainsi que quelques prospections.

Bibliographie

Spéléalpes n° 1 1977

Scialet n° 6 1977 p. 77.

Conclusion

S'il ne saurait rivaliser avec ses voisins, les massifs du Parmelan et de la Tournette, celui de la Dent du Cruet ne manque pas d'originalité, et la présence d'une grotte de l'importance de la grotte du Maquis, dans ce petit chicot de calcaire qu'est la dent vue du sentier de Morette, a de quoi surprendre, tout comme l'abondance relative du concrétionnement. L'exploration est bien avancée, mais quelques points peuvent réserver des surprises. Et, à défaut de grands gouffres, le spéléo de passage saura apprécier le charme et la beauté de ce massif hanté par les marmottes, lièvres, bouquetins et chamois et dont la flore exubérante au mois de juin incite plus à la contemplation qu'à la spéléo.

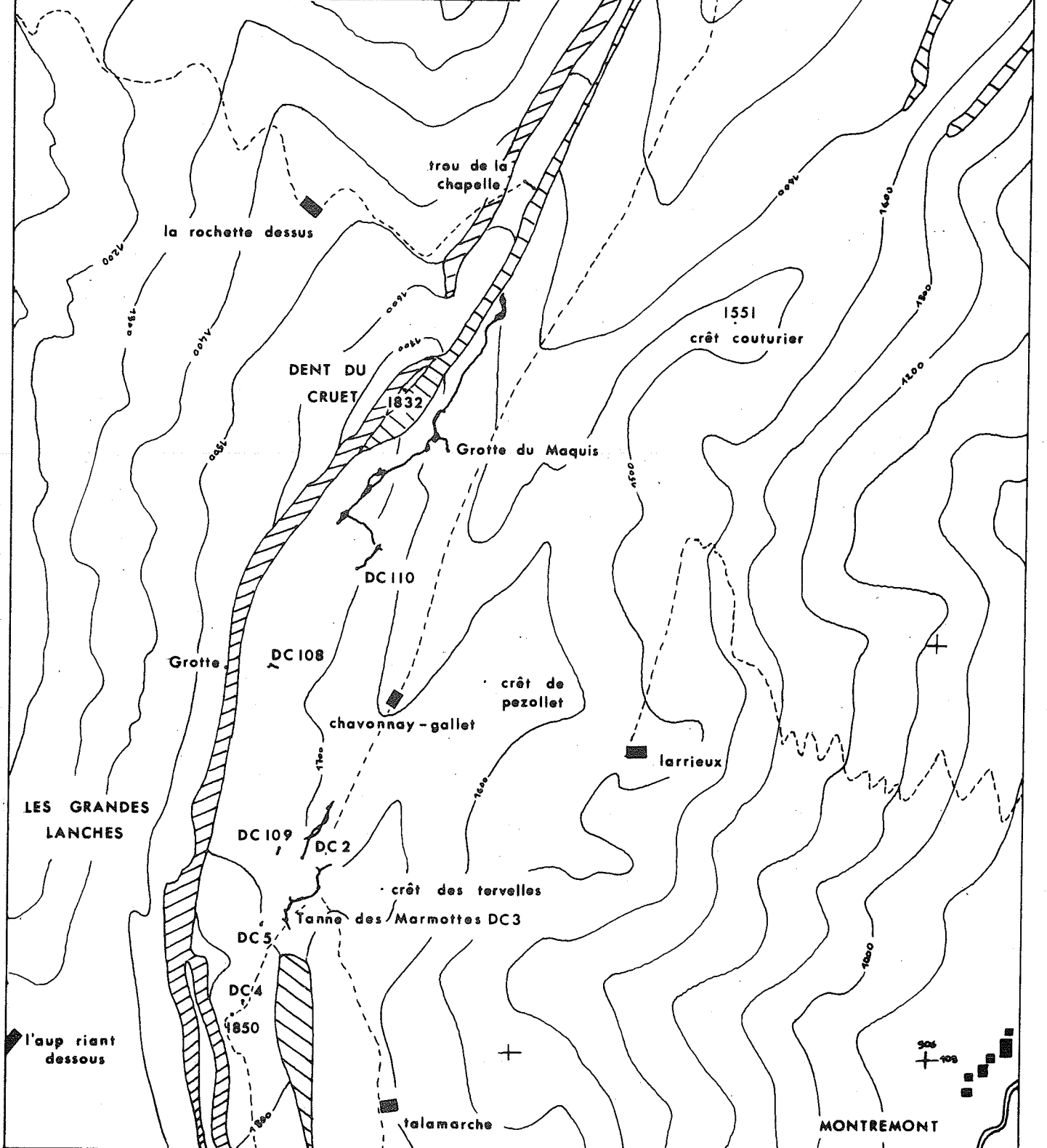
DENT DU CRUET

MASSIF DES BORNES
HAUTE-SAVOIE



PLAN 1/12500

g. Vigneron



906
+
108

MONTREMENT

GROTTE du MAQUIS

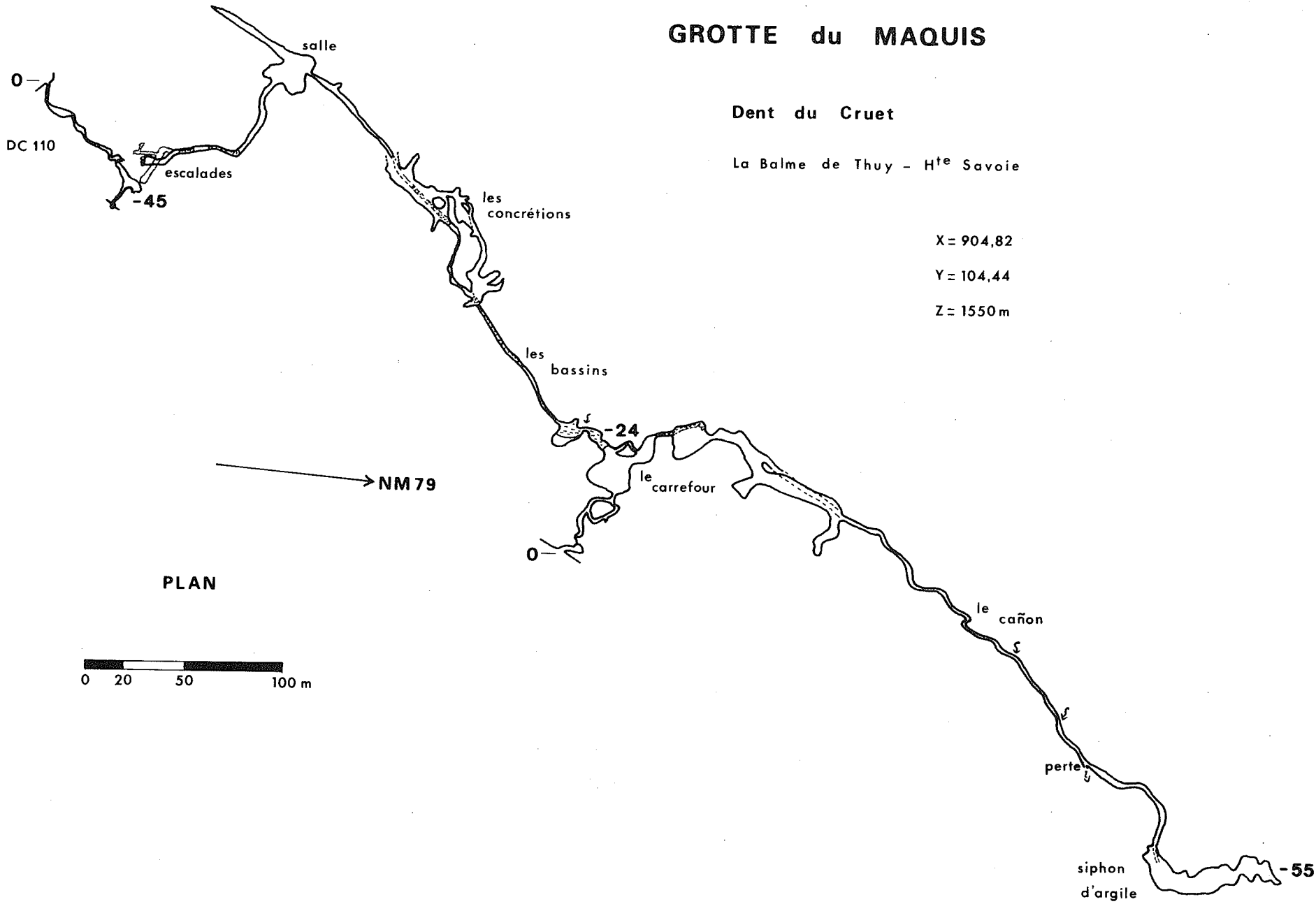
Dent du Cruet

La Balme de Thuy - H^{te} Savoie

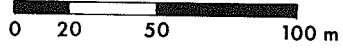
X = 904,82

Y = 104,44

Z = 1550 m



PLAN



Chassin.

pyrénées



LE NIAGARA - P 120

Pascale LAVIGNE - S.G.C.A.F.

En contrebas du chemin quittant le Cambou du Liet, s'ouvre le gouffre du Niagara sur une dalle inclinée à 55 Gr au milieu de la prairie de cette partie supérieure du lapiaz.

Coordonnées : 367,607 x 75,137 x 2 060 (I.G.N. Laruns 3-4) - Commune : Accous - Pyrénées Atlantiques.

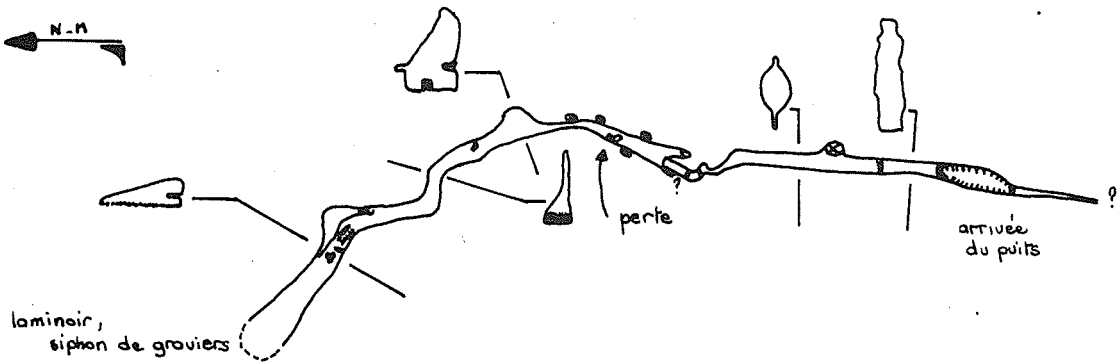
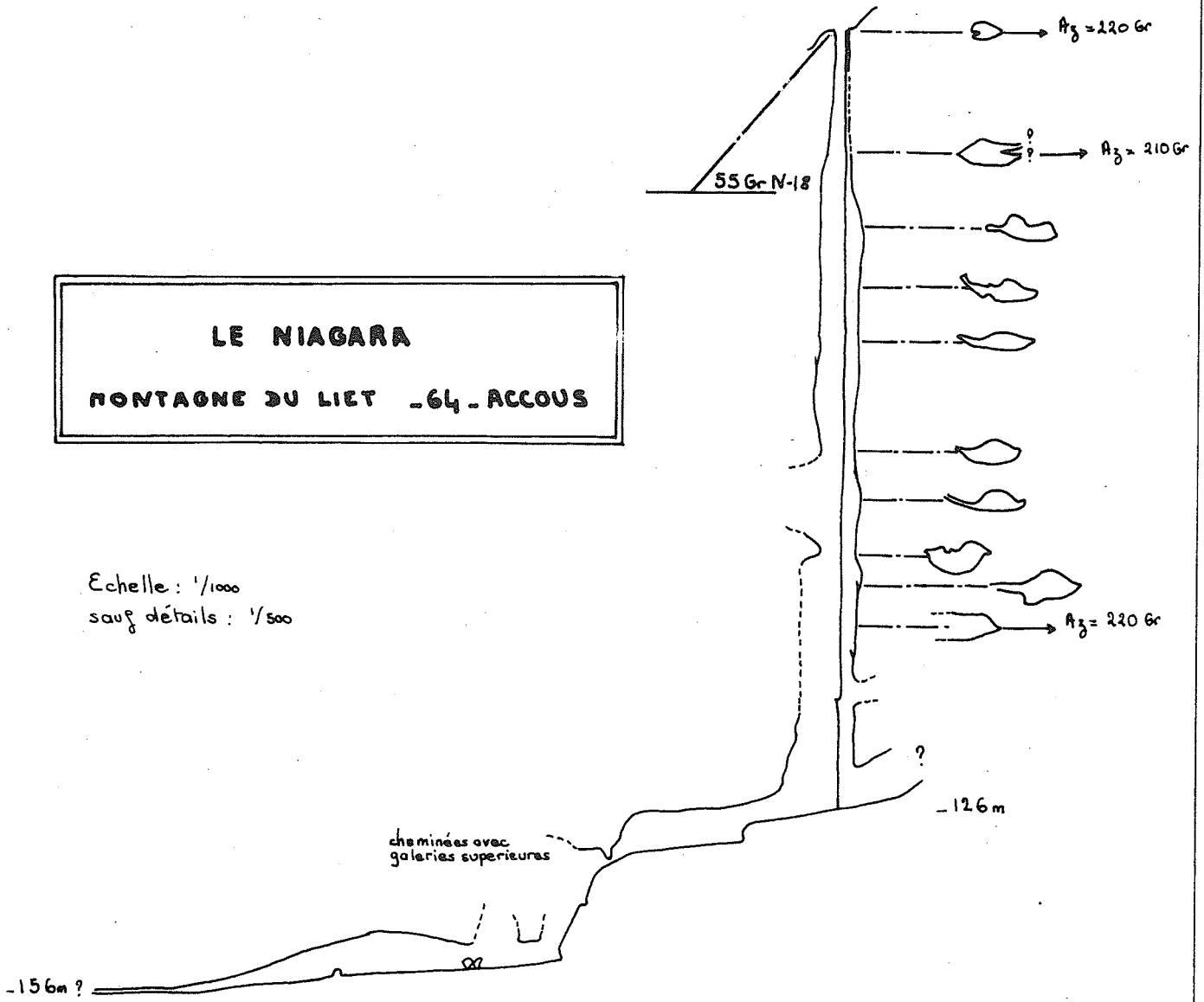
C'est le courant d'air et le premier puits de 126 m qui nous attirent et nous poussent à y jeter un oeil, bien qu'il ait été descendu par la S.S.P.P.O. en 1973 et revisité par le G.S.H.P. et les polonais de Krakov.

Au P 126, suivent un court méandre, deux ressauts et une galerie de belles dimensions (2 à 3 m de large) au sol plat avec des remplissages latéraux, mais donnant cependant l'impression d'une activité récente. La galerie s'achève sur un siphon de graviers tandis que le filet d'eau se perd quelques 60 m en amont. Le courant d'air ? Il se perd au niveau des deux ressauts et de l'arrivée dans la grande galerie dans des cheminées et des galeries supérieures. Après plusieurs pendules et escalades, le courant d'air diffus était perdu.

Gouffre appelé P 120 dans Spelunca : "Activités des clubs" - p. 56 - 1974 - n° 2 par J.P. Besson.

LE NIAGARA
MONTAGNE DU LIET - 64 - ACCOUS

Echelle : 1/1000
 sauf détails : 1/500



GOUFFRE DE CHARACOU

Philippe SECONDE - G.R.A.S.

(Groupe de Recherches et d'Activités Spéléologiques)

Situation

Massif du Liet, marqué "G.R.A.S." O1 1978 "gouffre de Characou".
Coordonnées Lambert n° 1 (367,93 x 75,57 x 1 740). Profondeur : 287 m.

Historique

Le gouffre a été découvert le 25 juillet 1978 par Pierre Robaye, Philippe Piot et moi-même. Nous revenions d'une prospection sur le pic Montaut. C'est en coupant à travers le massif de Liet, que nous nous sommes arrêtés quelques instants devant une doline. Un violent courant d'air sortait de celle-ci par un orifice de 10 à 15 cm de diamètre. Manifestement, derrière ce trou s'engageait une galerie comblée d'éboulis.

Nous décidons de revenir pour une désobstruction. Après 5 jours de travail acharné, un bouchon de caillasse s'affaisse à nos pieds. Nous débouchons 2 m plus bas au-dessus d'un puits de 55 m de profondeur.

Pierre et moi-même l'explorons et continuerons la progression jusqu'à la cote de + 200 m. Plus tard, nous serons arrêtés par un méandre étroit à + 230 m de profondeur. Fin de la première expédition.

En novembre, deuxième expédition, nous découvrons le réseau de la Main Cassée, arrêt à 275 m sur voûte mouillante. Le réseau du Véron sera également exploré lors de cette expédition.

Bibliographie

Ph. Seconde - Découverte du gouffre de Characou - 1978 - Le Clair Obscur.

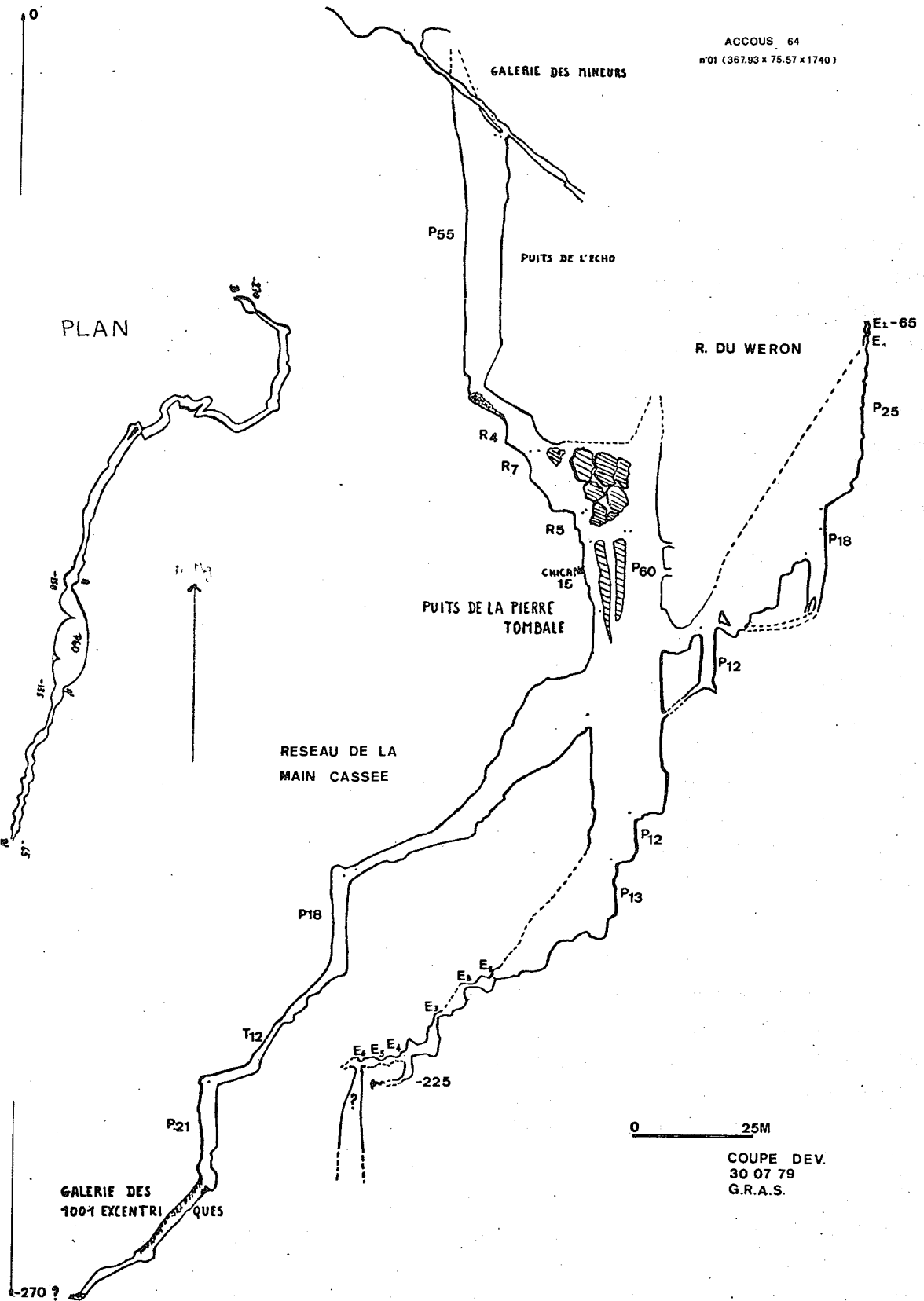
Fiche d'équipement (M. Pauwels)

	<u>Profondeur</u>	<u>Cordes</u>	<u>Amarrages</u>	<u>Remarques</u>
P 55	- 20 m	65 m	1 S(M) 1 S(A)	Main courante 3 m.
R 7	- 85 m	10 m	1 S(M) 1 S(A)	Main courante 3 m plantée en juillet 79
R 5	- 95 m	5 m	1 S(M) 1 S(A)	Planté en juillet 79.
R 10	- 105 m	10 m	1 S(A)	On peut équiper les 2 ressauts successifs avec une corde 20 m.
R 20	- 112 m	25 m	1 S(M) 1 S(A)	P 60 équipé avec 3 spits + main courante.
P 40	- 120 m	40 m	1 S(A)	Ressaut en spirale oblique, sauf les 4 derniers mètres. A remonter en varappe sinon <u>frottements</u> . Equiper R 20 et P 40 ensemble avec une corde 65 m. Frottement sous l'amarrage : placer une "bavette".
R 12	- 158 m	12 m	1 S(M) 1 S(A)	
R 13	- 178 m	13 m	1 S(M) 1 S(A)	
R 3	- 200 m	4 m	1 S(A)	La corde sert d'aide pour ressortir de l'étroiture (éventuellement pédale ?).
R 3	- 200 m	4 m	1 S(A)	La corde sert d'aide pour ressortir de l'étroiture (éventuellement pédale ?).
		184 m	15 plaq. 15 mousq.	4 S(M) à planter pour améliorer l'équipement.

S (M) = spit de miséricorde - S (A) = spit d'amarrage

GOUFFRE DE CHARACOU

ACCOUS 64
n°01 (367.93 x 75.57 x 1740)



PLAN

GALERIE DES
1001 EXCENTRIQUES

0 25M

COUPE DEV.
30 07 79
G.R.A.S.

GOUFFRE DE LA CONSOLATION

Les explorations

Maurice CHIRON

1977

10 août. Après le mauvais temps qui a sévi longuement, le grand beau est revenu à la veille de la fin du camp. Baudouin, Daniel et Emmanuel prospectent sur le Permoyou. Bruno et Pascale sont partis pour l'escalade aboutissant à un toboggan ouvert en pleine paroi. Avec ma femme, j'entreprends une longue ballade. En traversant les lapiaz, je me glisse dans quelques fissures, repère un orifice sur le flanc d'une dépression dans les blocs ; il donne sur un tunnel terminé par un puits que je ne peux atteindre, faute d'éclairage ! Quelques heures plus tard, au bout de l'unique échelle, Baudouin domine ici un vide d'une trentaine de mètres au moins ! Après les déboires des jours passés, Consolation sera le nom de ce gouffre... qui pourrait bien être comblé par un éboulis, digne pendant de celui régnant en surface.

11 août. Baudouin et moi descendons le puits, profond de 73 m. Au-delà d'un chaos rocheux, un puits de 15 m épuise notre maigre provision de cordes. Le gouffre continue. Sans matériel, nous tentons la poursuite de l'exploration dans une vaste galerie plongeant à 40° vers l'inconnu. Rusant avec les obstacles, nous découvrons la galerie Carrée, la Trifurcation, la galerie de la Frénésie dans laquelle un petit puits nous arrête à - 340.

12 août. La fin du camp est repoussée. L'enthousiasme de la découverte a repris : Bruno, Daniel et Emmanuel ont entassé 400 m de cordes dans leurs sacs et sont partis à l'assaut de la Consolation. Baudouin et moi, nous suivons en levant la topo. Nous rejoignons l'équipe de pointe dans la salle de l'Arche. Le gouffre qui s'est offert d'un coup hier, se ferme ici à - 405 m ! La cavité est aussitôt déséquipée. Le camp s'achève alors sans tarder.

1978

22 juillet. Partis à la veille du 14 juillet de Grenoble, les spéléos du S.G.CA.F. sont à pied d'oeuvre depuis plusieurs jours pour reprendre l'exploration du gouffre de la Consolation dont l'entrée... est ensevelie sous 5 à 6 m de neige ! Lorsque j'arrive avec Roland, diverses tranchées ont été taillées sans aboutir à l'entrée de la cavité. Le creusement d'un nouveau trou est aussitôt entrepris et poursuivi tardivement sous le ciel étoilé.

23 juillet. La lucarne d'entrée du gouffre est enfin dégagée par ce forage. Baudouin, Pascale et Philippe ne tardent pas à descendre pour commencer l'équipement. La corde prévue pour le second puits étant trop courte, un à un, ils réapparaissent en surface après avoir, à nouveau, subi la douche glacée qui balaie le P 73.

24 juillet. Baudouin et Pascale terminent l'équipement et lèvent la topo de - 260 à - 405, fond de la salle de l'Arche fouillée une nouvelle fois dans l'espoir d'une suite. De retour à l'Etoile, vaste carrefour situé vers - 220, ils découvrent bientôt le grand Chaos. Arrêt à - 268, au sommet d'un escalier de blocs titanesques.

25 juillet. Bruno, Guy, Roland et moi, nous attaquons la descente de cet escalier, explorons successivement la galerie des Mousquetaires jusqu'à son terme à - 500, la galerie

des Toboggans qui se développe de - 321 à - 485. De là, Roland entame l'exploration de la galerie du Labyrinthe reconnue jusqu'à - 530.

27 juillet. Roland et moi, nous levons la topo de la galerie des Mousquetaires. Baudouin et Daniel s'adonnent à la même tâche dans la galerie des Toboggans. Philippe et Emmanuel forment l'équipe de pointe ; ils terminent l'exploration de la galerie du Labyrinthe fermée vers - 580 par l'éboulis et, au retour, découvrent la salle de la Cascade. Dans le méandre du Vent, Philippe descendra un P 17 censé communiquer avec la galerie du Labyrinthe, mais un nouveau cran de descente se présente. Le gouffre continue...

29 juillet. Baudouin et Philippe lèvent la topo jusqu'au terminus exploré l'avant-veille dans le méandre du Vent. Au retour, ils déséquipent jusqu'à - 130.

30 juillet. Fin du déséquipement par Emmanuel et Pascale.

1979

17 juillet. 13 h, Pascale, Jean-Baptiste et Jacques rééquipent le gouffre jusqu'à - 450. 20 h, Philippe, Daniel et Baudouin quittent la surface avec 300 m de cordes.

18 juillet. Crottés et fourbus par leur expédition de nuit, les spéléos de l'équipe de pointe sont de retour vers 10 h, après l'exploration d'une série de puits dans le méandre du Vent prolongé par une salle chaotique qui se ferme à - 711. Le courant d'air s'échappe dans une suite étroite ! 13 h, Emmanuel, Bruno et moi pénétrons dans le gouffre. A partir de - 511, nous levons la topo jusqu'au terminus de l'équipe de nuit. Au contact de la paroi et de l'éboulis, le vent se glisse mais, pour nous, aucun espoir de passer !

19 juillet. Baudouin et moi, nous descendons à - 510 où Emmanuel a signalé un petit départ que je force. Au bas d'un P 24, je file vers - 615 dans la galerie de la Théorie. Après avoir levé la topo avec Baudouin, puis procédé à la même opération dans la galerie du Labyrinthe et la salle de la Cascade, nous abandonnons vers - 330, une grande partie du matériel déséquipé dans l'aval.

21 juillet. Baudouin, Jean-Baptiste, Pascale et François descendent vers - 230 et explorent un départ dans l'Etoile. Découverte d'un P 31 et d'un toboggan actif. Bruno et Emmanuel descendent à - 500, terminus de la galerie des Mousquetaires, mais tentent en vain de suivre le ruisseau qui se glisse au contact de la paroi et de l'éboulis.

22 juillet. Roland et Philippe terminent l'exploration du méandre de l'Ecume, pendant que j'en lève la topo.

23 juillet. Fin du déséquipement par Baudouin et Pascale. Le lendemain, le camp est transplanté sur le Cambou de Liet.

CONSOLATION 79

Sur la place se Laruns se répand la musique abondamment prodiguée par la puissante sono de l'orchestre qui anime le bal du 14 juillet et, parmi les danseurs qui se pressent sous les arcades, Baudouin, Monique, François, Jacques et Pascale s'en donnent à coeur joie, interrompus quelques instants seulement par le feu d'artifice qui tournoie, fuse, éclate en fugitives étoiles multicolores.

Vers 10 h du matin, le lendemain, les sacs lourdement chargés nous sommes toute une troupe étirée dans la montée qui de la prise d'eau du Bitet doit nous mener au Cambou de Liard.

Là, un groupe belge a déjà disposé ses tentes et attaqué l'équipement du gouffre du même nom pour, tâche pénible s'il en est, sortir la dépouille de Frank Hardisty dont le cercueil est fixé depuis deux ans dans le méandre à la profondeur de - 500 environ.

A la suite du deuxième portage effectué le 16 juillet, nous disposons du matériel nécessaire à la reprise des explorations dans le gouffre de la Consolation à l'entrée encore ensevelie sous un bon mètre de neige. Entre les blocs de l'éboulis, une nouvelle entrée est ouverte : par là, il sera plus aisé d'accéder au fond du puits de 73 m.

Mardi 17 juillet. Il est 13 h, Pascale, Jean-Baptiste et Jacques s'enfoncent tout-à-tour dans le puits, emportant avec eux les cordes nécessaires à l'équipement des verticales jusqu'au bas de la galerie des Toboggans, soit vers - 450.

Vers 20 h, Philippe, Daniel et Baudouin, avec 300 m de corde quittent la surface. Après avoir croisé leur camarades qui remontent, mission accomplie, ils filent explorer le puits ayant marqué le terme des explorations 1978.

Mercredi 18 juillet. 10 h, Philippe, Daniel et Baudouin sont de retour au camp, crottés et fourbus après leur expédition de nuit qui les a menée vers de nouvelles salles. La seconde se ferme vers - 700 où le courant d'air se glisse dans un passage étroit ! Dès 12 h 30, Bruno, Emmanuel et moi, nous filons à notre tour dans le gouffre avec pour but le lever de la topographie et bien sûr, la poursuite de l'exploration qui, à la réflexion, s'annonce peu évidente si l'on tient compte des réponses quelque peu évasives fournies par Baudouin au sujet du terme de leur avancée... A - 518, sommet du P 30, je commence à glisser lentement le long de la corde. Le fil blanc accroché au spit se déroule sans problème de la bobine enfermée dans la boîte Topovolcain suspendue à l'intérieur de ma combinaison. Je me pose doucement au bas du puits, me libère de la corde et casse le fil au ras du sol. Bruno ouvre la voie pour nous guider dans cette progression déjà suffisamment lente sans qu'il soit utile de se tromper d'itinéraire. Comme Emmanuel, il doit laisser cheminer ses pensées vers des galeries inexplorées où il compte bien pouvoir se réchauffer un peu. Le crayon entre les lèvres, les doigts déjà couverts de glaise, je vais 30, 40, 50 fois faire les mêmes séries de mesures dans ce méandre entrecoupé de puits et balayé par un courant d'air glacial. Trop préoccupé par cette tâche, je n'ai guère le temps de penser à la description énigmatique faite avant notre départ par Baudouin, le seul qui se soit glissé jusqu'au fond de la longue salle où nous prenons pied ; les visées sont ici plus longues, la progression bien plus rapide. Nous approchons du terminus de l'équipe précédente ! Quelle suite allons-nous découvrir ? L'interrogation se fait de plus en plus pressante en même temps que le doute naît, s'amplifie démesurément. Baudouin n'a-t-il pas parlé du courant d'air qui se faufile au contact de l'éboulis et de la voûte ? N'a-t-il pas ajouté qu'Emmanuel, le spécialiste des étroitures "pourrait passer" ? Mais n'est-ce là un euphémisme ?

Voici d'ailleurs le bas de la salle avec le sac abandonné par nos devanciers. Bruno en extrait la corde pour descendre un petit puits, profond de 3 m, lorsque j'arrive en déroulant le fil pour la topo. Au bas du puits se présente un réduit au plafond venant rejoindre l'éboulis grossièrement horizontal. Trois heures de topo dans le froid et l'humidité, trois heures supportées dans l'espoir de la "première" et soudain c'est la brutale confirmation d'un doute : ce sera ici la fin du gouffre ! Emmanuel ne pourra pas de faufileur pour

essayer de suivre le courant d'air ! Du premier coup d'oeil, il est clair qu'il n'y a ici aucune possibilité de passage pour un humain... à moins de disposer d'une excavatrice ou du dernier "jumbo", la taupe des mines modernes.

Nous furetons pourtant, poussons des blocs, tirons des cailloux. La tête première pour voir ce que recèle un interstice, j'en déplace encore quelques uns. Bref, j'insiste dans mes recherches. A côté, Bruno creuse, Emmanuel dégage quelque minuscule fissure. Mais c'est peine perdue. Fâchés de cette mésaventure, nous battons en retraite. Nous ferons bien encore quelques tentatives d'exploration de dépôts dans cette salle terminale, mais le moral est brisé et nous rebroussons chemin en laissant en place l'équipement... pour ceux qui voudraient venir visiter les galeries nouvelles et s'attaquer à l'exploration de la suite !

Jeudi 19 juillet. Pascale et Jacques s'en sont allés visiter ces galeries et commencer le déséquipement interrompu quelques temps pour explorer le petit actif qui coule au fond du méandre du Vent et se précipite finalement dans une étroite fissure certainement en relation avec le sommet de la cascade repérée vers - 650. Pendant ce temps, dans le brouillard qui enveloppe toute la contrée, nous montons : Baudouin, François, Emmanuel et moi, vers la Grande Glacière du Permayou dans l'espoir de dénicher là un passage entre la glace et la paroi, passage recherché depuis longtemps par les diverses équipes qui se sont succédées sur ce lapiaz, passage recherché maintenant pour établir une liaison avec le gouffre de la Consolation dont l'entrée s'ouvre quelques dizaines de mètres en contrebas.

Vendredi 20 juillet. Accompagné de Baudouin, je descends jusqu'à - 511, point où Emmanuel a signalé une petite ouverture qui me semble être un ancien passage des eaux. Là, j'attache la corde sur un rocher, je me glisse dans la fissure verticale, passe une étroiture, sous mes bottes le puits s'élargit brusquement. Un petit pont rocheux permet d'éviter le frottement de la corde contre la paroi. Baudouin renseigné sur la suite qui s'offre, je fais glisser la corde dans mon descendeur et quelques dizaines de secondes plus tard, je touche un éboulis large de 5 à 6 m. Un ressaut se présente immédiatement et je laisse filer la corde pour atterrir à l'orée d'un gigantesque chaos, départ d'une galerie qui plonge dans le noir. Les habituels GO-GO-GO montent vers Baudouin. Toujours fâché de l'aventure d'il y a deux jours, je file sans l'attendre parmi le dédale de rochers enchâssés dans la pente raide ou simplement posés les uns sur les autres. La pente devient vertigineuse et encombrée de cailloux et de dalles de roche sombre recouverte d'une pellicule plus claire. A coups de bottes, je pousse cette rocaille qui telle une avalanche se précipite dans les ténèbres à grands renforts de grondements sinistres emplissant cette galerie abandonnée par les eaux. Lentement je commence à désescalader ce passage large de deux mètres à peine, mais profond de 8 à 10 m. En opposition entre les parois, je cherche à tailler des marches dans ce talus redressé à 70°. Je viens de descendre d'au moins 70 m depuis que j'ai quitté Baudouin et cette galerie de la Théorie continue à s'enfoncer vers le nord. En rive gauche, débouche un plan incliné où rigole un filet d'eau. Je n'accorde guère de temps à ce toboggan et poursuis ma descente dans la galerie à la déclivité maintenant plus faible. Prenant toujours garde aux blocs instables et aux lames pourries qui se brisent et s'émiettent sous les pieds, j'invente le cheminement le plus simple et le plus rapide pour aller toujours plus loin, toujours plus bas. Une petite salle barrée par un large cône d'éboulis stoppe mon élan. Vers l'aval ne subsiste qu'un mince

espace parcouru par un très faible courant d'air. L'indice n'est pas favorable, pourtant, à plat ventre sur l'éboullis je retire quelques cailloux, mais il est hors de question de soulever les blocs. Une protubérance de la paroi semble pouvoir être éliminée et je frappe, frappe encore jusqu'à ce que le caillou qui me sert de masse éclate dans ma main. La sueur au front je reprends ce martelage et, finalement, mon acharnement aboutit à la création d'un passage que je vais pouvoir franchir après m'être séparé de mon baudrier et de tous le matériel qui y est accroché.

Deux, trois mètres de descente en raclant du dos et du sternum et je touche le fond de la fissure. Au-delà, impossible de continuer. Dix minutes d'efforts n'ont abouti qu'à gagner à peine 4 m de profondeur. La galerie de la Théorie s'achève à - 615 m de profondeur.

Baudouin ne m'a pas encore rejoint. Il doit m'attendre. Sans matériel pour lever la topographie, je dois monter le chercher. A mi-parcours, la lumière de Baudouin, lointaine, apparaît entre des blocs. Je le hèle et, assis dans la pente, je laisse s'échapper de ma combinaison largement ouverte un panache de sueur. Baudouin a pris connaissance de mes découvertes et nous descendons jusqu'au terminus de la galerie afin de lever la topo au retour. Il est tard maintenant. Nous avons déséquipé le gouffre jusqu'au départ de la galerie du Labyrinthe. Nous avons gagné le fond de cette dernière et levé sa topographie comme d'ailleurs celle de la salle de la Cascade. Un sac bondé et lourd pendant à la ceinture, je me hisse par à-coups à l'aide de mes bloqueurs et ainsi, 60 cm par 60 cm, j'approche du sommet du Toboggan. Quelques minutes plus tard, Baudouin arrive à son tour, également chargé. Nous avons prévu de laisser les sacs ici, mais encore un sursaut d'énergie nous les fait charrier jusque vers - 330 où nous les abandonnons. Demain une autre équipe, plus nombreuse, viendra les prendre.

21 juillet. A - 500, Bruno et Emmanuel tentent en vain de suivre le ruisselet qui se glisse entre la paroi et les blocs ennoyant la petite salle terminale de la galerie des Mousquetaires. Pendant ce temps, Baudouin, Jean-Baptiste, Pascale et François descendent vers - 230 et explorent un départ masqué par une dalle tombée de la voûte de l'Etoile. Un puits de 31 m leur livrera accès à un toboggan parcouru par un torrent abondant, achevant sa course dans un siphon. Depuis le début du camp, c'est la première descente dans le gouffre pour François, solide garçon de vingt ans, enjoué et rieur. Lors du portage pour monter le matériel depuis la vallée jusqu'au Cambou de Liard, lui qui d'ordinaire enlevait une bonne charge sur une longue distance sans paraître éprouvé, avait ici beaucoup peiné, sans doute à cause de l'énigmatique éruption de boutons qui l'avait contraint à se badigeonner d'un médicament rouge. Au fil des jours passés au camp il avait récupéré lentement et participait aujourd'hui à cette courte exploration. Pour François ce fut l'une des dernières. Quelques semaines plus tard, il était emporté par la maladie qui le minait.

22 juillet. Dans le gouffre de la Consolation, il reste à terminer l'exploration du méandre de l'Ecume qui débute vers - 340 et reçoit les eaux abondantes provenant de la perte du court ruisseau né, à quelques dizaines de mètres de là, sous la dernière marche de l'escalier titanique achevant le Grand Chaos.

Philippe et Roland progressent dans ce méandre sombre qui cède un moment la place à un large plan incliné où les flots bondissent, s'éparpillent sous une voûte basse avant de

reprandre leur course entre des parois dentelées par l'érosion. Ralenti par les différentes mesures nécessaires au lever topographique, je descends sur les traces de Philippe et Roland qui équipent les puits où, non sans mal, je me préserve des embruns tiraillant le fil qui se déroule de mon topovulcain enfoui dans l'échancrure de ma combinaison. Lorsque je les rejoins, les doigts ensanglantés par une profonde entaille occasionnée par une lame rocheuse, ils se protègent tant bien que mal de la douche du dernier puits. Entre leurs jambes, les flots filent sur un sol plat incliné à 40°. Derrière eux, la voûte plonge presque à la verticale et les eaux s'engouffrent dans une fissure étroite. Au-delà, résonne un grondement sourd correspondant vraisemblablement à leur chute dans la salle de la Cascade que personne ne songe à essayer de rejoindre par ce goulet dangereux. Pendant que Philippe remonte, je range mon matériel topo et rince à maintes reprises ma main rougie par l'hémorragie qui cesse lentement. Je ne tarde pas à remonter à mon tour le puits, laissant à Roland le soin de déséquiper.

Au sortir de ce méandre de l'Ecume, nous chargeons nos sacs de cordes entreposées à proximité et prenons rapidement le chemin de la sortie afin de nous réchauffer après les longs moments passés à patauger dans une eau glacée.

23 juillet. Pendant que Roland, Jean-Baptiste et moi descendons à Laruns pour les indispensables provisions, Baudouin et Pascale achèvent de retirer du gouffre les divers matériels qui ont été nécessaires à son exploration.

Conclusion

L'exploration du gouffre de la Consolation est considérée comme terminée mais il aura fallu trois étés pour en arriver là !

En 77, le gouffre est découvert et rapidement parcouru alors que nous étions prêts à lever le camp sans exploration marquante.

En 78, à pied d'oeuvre trop tôt, sans tenir compte des abondantes et tardives chutes de neige, la moitié du camp fut consacrée à dégager l'entrée. Quelques équipes se ruèrent ensuite dans les nouveaux réseaux et le camp s'acheva sans que soit terminée l'exploration du méandre du Vent.

En 79, les équipes se sont succédées rapidement pour achever l'exploration et la topographie de ce gouffre au demeurant sans difficulté majeure, mais se caractérisant par de vastes galeries chaotiques plongeant avec le pendage.

Bibliographie

Scialet n° 6 - p. 143 à 147

Scialet n° 7 - p. 82 à 90

GOUFFRE DE LA CONSOLATION - SPELEOMETRIE

Entrée	galerie Carrée	salle de l'Arche	927 m
Grand Chaos + annexes			451 m
Galerie des Mousquetaires			387 m
Galerie des Toboggans			248 m
Méandre de l'Ecume			177 m
Galerie du Labyrinthe + salle de la Cascade			238 m
Méandre du Vent			417 m
Galerie de la Théorie			152 m
Affluent du Permayou			236 m
Trifurcation (150 m) + galerie à - 100 (65 m)			215 m
			3 448 m (1)

(1) longueur du développement topographique.

COORDONNEES DES GOUFFRES VOISINS

Gouffre du Cambou de Liard	(- 908)	366,56	75,41	1960
Petit Coin (entrée sup. du Liard)	(- 926)	366,448	75,396	1978
Consolation	(- 711)	366,92	75,15	2125
Gouffre du Premier Jour	(- 231)	366,97	75,58	2000
Rampe du Lancement	(- 155)	366,43	75,89	1740
Grande Fissure	(- 149)	366,75	75,88	1830
Gouffre Touya	(- 921)	367,52	75,17	2045
Krakoukas	(- 657)	367,96	75,40	1820
Gendarmes		367,97	75,34	1840
Sans Nom		368,00	75,33	1840
Jumeaux	(- 432)	368,15	75,31	1820
Ambroise	(- 479)	367,45	75,59	1825
Porte Etroite (jonctionne avec le Touya)		367,73	75,42	1880

AU COEUR DU PERMAYOU

Morphologie

Respectivement au levant et au couchant, le Cambou de Liet et le Cambou de Liard se nichent sur les flancs du pic Permayou qui, avec ses 2 344 m sépare le pic de la Ténèbre et le Ronglet.

La face Nord de celui-là et la face Est de celui-ci sont de véritables coupes géologiques révélant pour ce secteur une structure isoclinale où le pendage avoisine 40° vers les sommets et s'accroît avec la diminution de l'altitude.

La série sédimentaire qui repose en discordance sur le paléozoïque est profondément marquée par des failles, telles celles orientées au Sud-Ouest-Nord-Est, découpant les lapiaz du Liet en lanières nettement visibles à partir de la bergerie de Laiterine, telle encore celle qui prend en écharpe le cirque de Liard et sépare le Ronglet et le Permayou par un large broyage.

Autre trait caractéristique de la série sédimentaire : la dolomie se singularise par sa résistance à l'érosion et son imperméabilité qui sont des obstacles à l'enfouissement des réseaux karstiques franchissant néanmoins ce niveau à l'occasion des accidents tectoniques.

Sur ce secteur karstique qui n'a guère que 5 km², se développe une exceptionnelle densité de gouffres s'enfonçant profondément au coeur des couches sédimentaires (Cf. coordonnées des gouffres voisins, page précédente). Facilité par la fissuration liée à la mise en place du massif, le creusement des cavités a, ensuite, certainement connu des phases capitales avec l'engloutissement d'abondants torrents sous-glaciaires. Les divers essais de coloration effectués jusqu'à présent, montrent que le pic Permayou est un château d'eau d'où le drainage s'est organisé d'une part vers le Gave d'Ossau, via le Bitet et d'autre part vers la grosse exurgence des Fées qui apparaît au niveau de la vallée d'Aspe.

Sur le versant Ouest du Permayou, les gouffres connus sont nettement moins nombreux et de surcroît moins profonds si l'on excepte le Cambou de Liard, gouffre de type classique, jeune en comparaison de celui découvert au cours de l'été 1977 : le gouffre de la Consolation.

Ce dernier s'ouvre à 2 125 m d'altitude au fond d'une dépression sise à la lisière de l'éboulis qui frange la barre rocheuse issue du Permayou. Cette dépression parmi les blocs et les dalles forme le toit d'un puits en cloche, profond de 73 m et traversant les calcaires turoniens à la faveur d'une fissure grossièrement méridienne, excavée par les eaux.

Au-delà d'un chaos rocheux et d'un puits de 15 m, la cavité se développe dans les bancs schisteux du Cénomaniens, lesquels reposent en discordance sur le Paléozoïque. La galerie Carrée, haute de 12 à 15 m, s'enfonce pratiquement parallèlement au pendage valant ici 45° vers le Nord, et la première descente dans l'éboulis omniprésent y déclencha de petites avalanches terminant leur course bruyante au débouché de l'affluent du Permayou balayé par un fort courant d'air et parcouru par un ruisseau donnant 1 l/s en étiage. Cet affluent ouvert parallèlement à la faille de décollement où se loge la Grande Glacière du Permayou, est alimenté par de petites névières du plateau sommital.

En aval de cet affluent, la galerie s'évase rapidement, dévie une énorme caverne au seuil de laquelle se révèle un large plan incliné : le grand Toboggan, au pendage estimé à 45° vers le Nord.

Au pied de ce Toboggan évité par un passage en vire débouchant à la Trifurcation, l'Etoile est le véritable carrefour du gouffre dont les galeries aval semblent dépendre étroitement d'accidents tectoniques à l'origine du plan de la cavité en forme de fourche à trois branches. Le premier de ces accidents est orienté Sud-Est/Nord-Ouest et détermine l'affluent du Permayou et la galerie de la Frénésie. La galerie des Mousquetaires et la galerie des Toboggans étant établies sur des cassures parallèles. Le second accident tectonique remarquable est la grande faille Sud-Ouest/Nord-Est qui sépare le Ronglet et le Permayou et a occasionné un large broyage nettement visible en surface et retrouvé dans la salle de l'Arche fermée par l'éboulis. Les autres branches du gouffre butent également sur des éboulis dans l'axe de ce broyage qui est l'un des accidents majeurs du secteur.

Si les grandes failles orthogonales fournissent l'architecture du gouffre, la structure isoclinale joue un rôle également important pour l'enfouissement des réseaux au contact du paléozoïque qui représente le niveau de base recouvert ici par des bancs schisteux largement affouillés. Ces derniers, laminés et fissurés lors de la surrection du massif accompagnée du glissement des couches supérieures, fournissent un épais manteau d'éboulis, imputoyable sangsue pour les eaux qui ne peuvent se maintenir longtemps en surface hors des quelques plans inclinés de roche vive : les Toboggans.

Bien que des mesures n'aient pas été conduites, il semble que les galeries ne se développent pas suivant le pendage, mis à part quelques courts passages tels la galerie Carrée ou les toboggans de la galerie portant ce nom. Les galeries plongent vers le Nord-Ouest alors que le pendage est pratiquement vers le Nord.

Les eaux responsables du creusement n'ont donc pas emprunté cette actuelle ligne de plus grande pente. A cela, on peut répondre par deux hypothèses d'ailleurs complémentaires :

- les eaux ont été canalisées par les grandes fracturations liées à l'orogénie du secteur pour tisser leur réseau qui se développe ainsi du Sud-Est au Nord-Ouest et vient buter sur le grand broyage Sud-Ouest/Nord-Est.
- A l'origine, la direction du pendage a pu correspondre à celle de la fracturation Sud-Est/Nord-Ouest et passer au Nord après un basculement du horst que constitue le pic Permayou. Les réseaux souterrains se seraient alors réorganisés et des bretelles mises en service d'une branche à l'autre du gouffre, telle par exemple le méandre de l'Ecume.

Si la plupart des galeries ont depuis longtemps atteint leur profil d'équilibre, si elles sont déclives et pavées de blocs ou de dalles entre lesquelles jacent, grondent, circulent des ruisseaux, le méandre de l'Ecume et le méandre du Vent contrastent largement dans cette cavité au parcours chaotique. Ce dernier méandre semble, en outre, vraiment original dans ce gouffre car il n'est pas creusé dans les calcaires schisteux Cénomaniens au contact du Paléozoïque, mais dans des roches plus compactes, plus récentes. Par ailleurs, il est en grande partie fossile et lorsqu'il est parcouru par les eaux, il les tient de forts ruissellements issus du sommet de puits perdus dans le noir. Ainsi, ce méandre du Vent semble plus un affluent ayant subi diverses captures que le prolongement de la galerie des Toboggans

qui est à rechercher en réalité dans la galerie du Labyrinthe débouchant finalement dans une salle aujourd'hui séparée par l'amoncellement de blocs et de rochers, de sa suite logique : la longue salle ouverte au terme du méandre du Vent.

Parmi les gouffres explorés dans ce secteur, il en est un seul qui présente des galeries aussi vastes, aussi chaotiques : le trou Yogom. Consolation et trou Yogom semblent être des gouffres où l'ampleur du cavernement a pour origine d'une part leur ancienneté et d'autre part leur situation particulière au contact du Paléozoïque dur et imperméable et des couches sédimentaires dont les plus anciennes ont supporté les contrecoups de la surrection du massif et certainement facilité un glissement des strates sus-jacentes non sans subir de profonds laminages et décollement, naturellement exploités par les eaux karstiques.

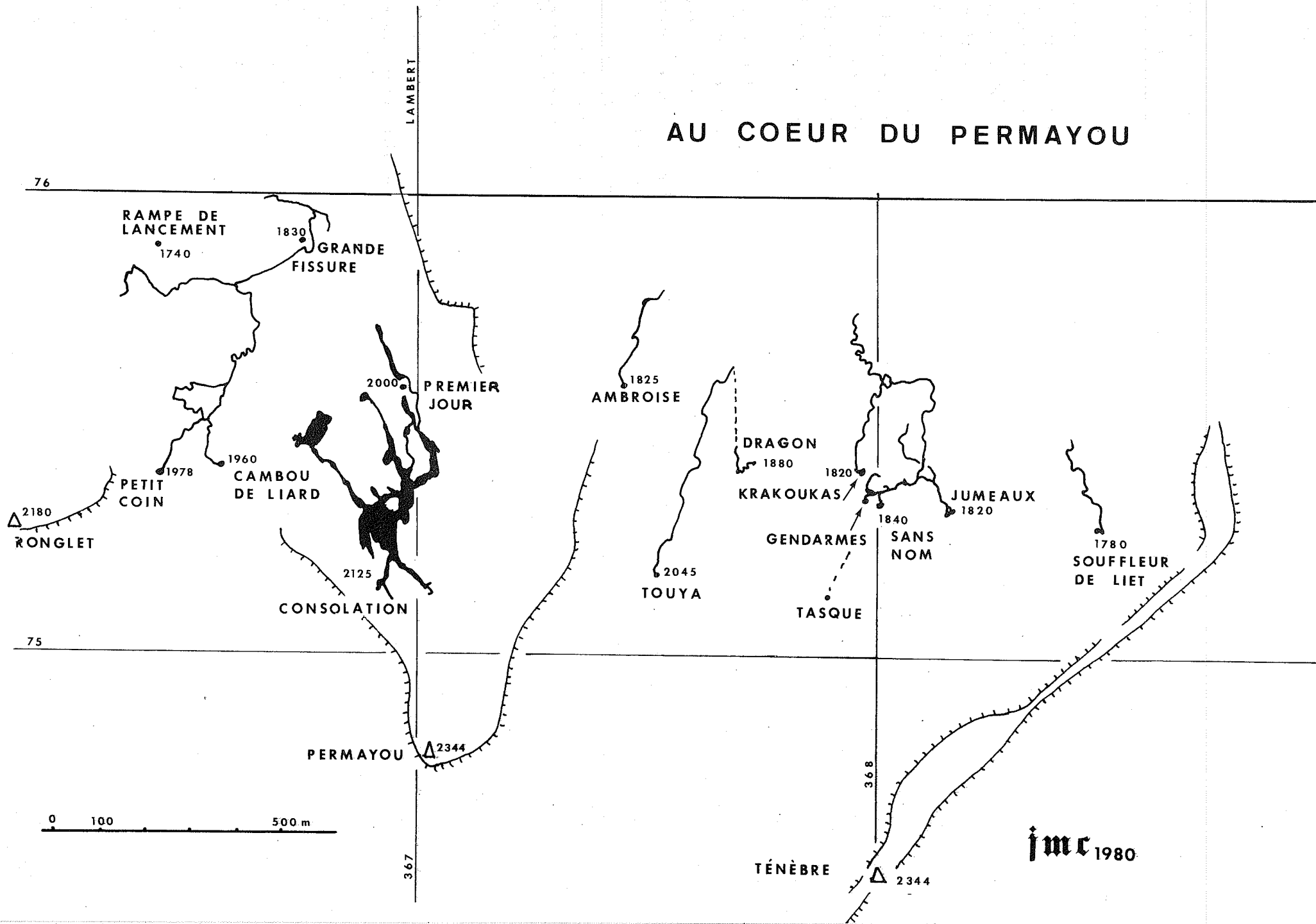
Où vont les eaux des ruisseaux parcourant les galeries et s'enfonçant avec elles vers le Nord-Ouest ? Très vraisemblablement, elles butent sur le broyage signalé ci-dessus, le suivent jusqu'à pouvoir passer dans un autre plan de fracturation ou plus simplement dans un joint de stratification largement ouvert où coule le collecteur aboutissant, à 7 km de là, à l'exurgence des Fées.

Quant aux courants d'air descendant les galeries, ils finissent par se glisser au sein des trémies ou éboulis fermant les galeries, que ce soit dans la salle de l'Arche ou dans la salle allongée où se jette le méandre du Vent. Quels chemins suivent ensuite ces courants d'air ? Il est fort possible qu'une grande partie sorte tout au long du broyage maintes fois évoqué ; divers trous souffleurs sont d'ailleurs connus au niveau du Cambou de Liard. L'arrivée la plus spectaculaire et la plus importante est celle qui parcourt l'affluent du Permayou et qui peut être évaluée à 10 m³/s. L'origine de ce puissant courant s'enfonçant vers les profondeurs est à chercher sur le plateau sommital du Permayou perforé de nombreuses névières.

A - 711, le courant d'air s'infiltré au contact de la paroi et de l'éboulis. Comme au fond de la salle de l'Arche, nous n'avons pas pu le suivre ! Nous butons sur le même obstacle : la faille responsable du broyage.

D'autres, après nous, trouveront peut-être le bon chemin dans ce gouffre ou dans une des innombrables fissures du lapiaz que d'aucuns, avant nous, avaient parcouru ou prospecté, sans découvrir le modeste orifice du gouffre de la Consolation.

AU COEUR DU PERMAYOU



104

CONSOLATION

X: 366,92

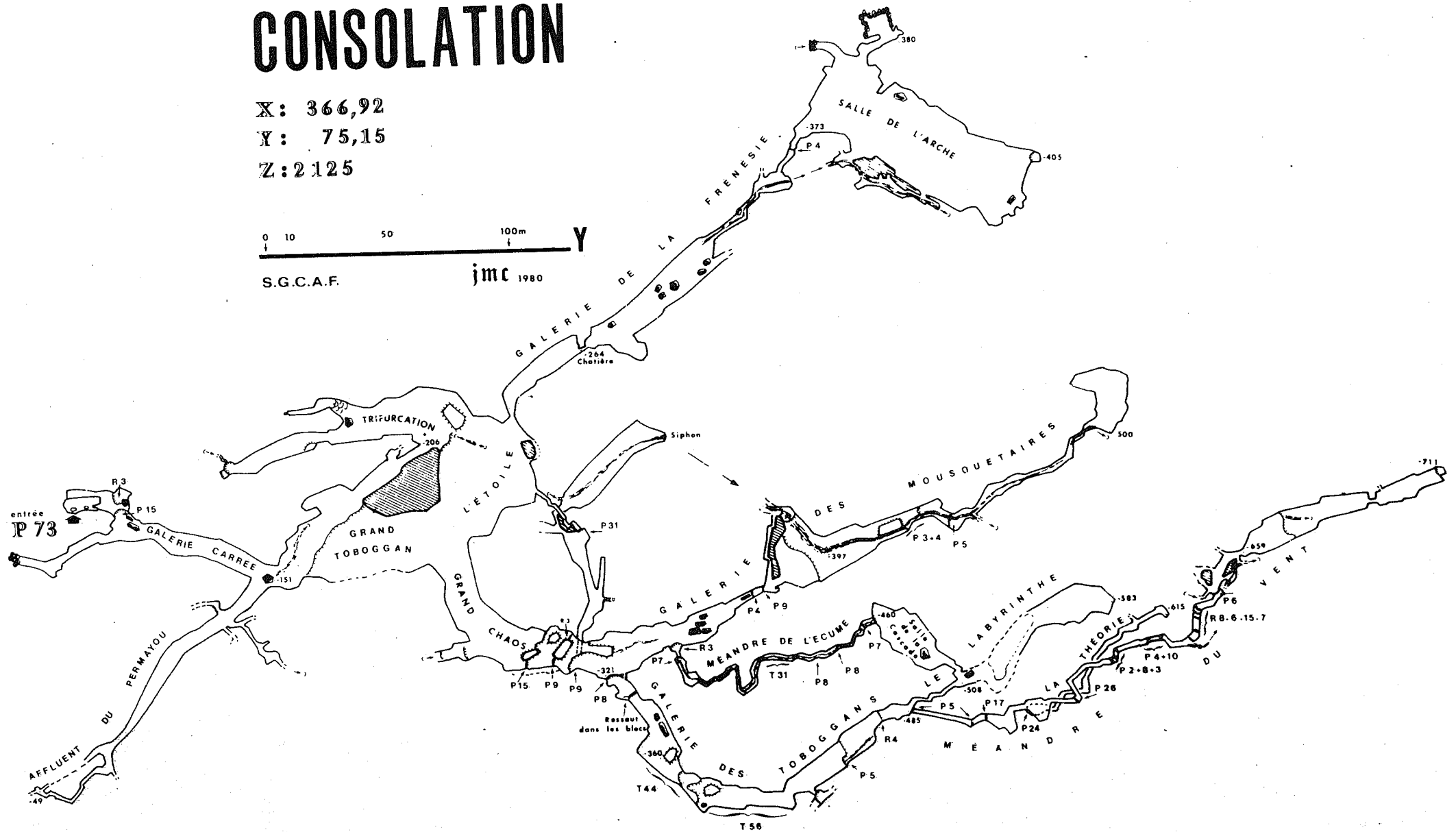
Y: 75,15

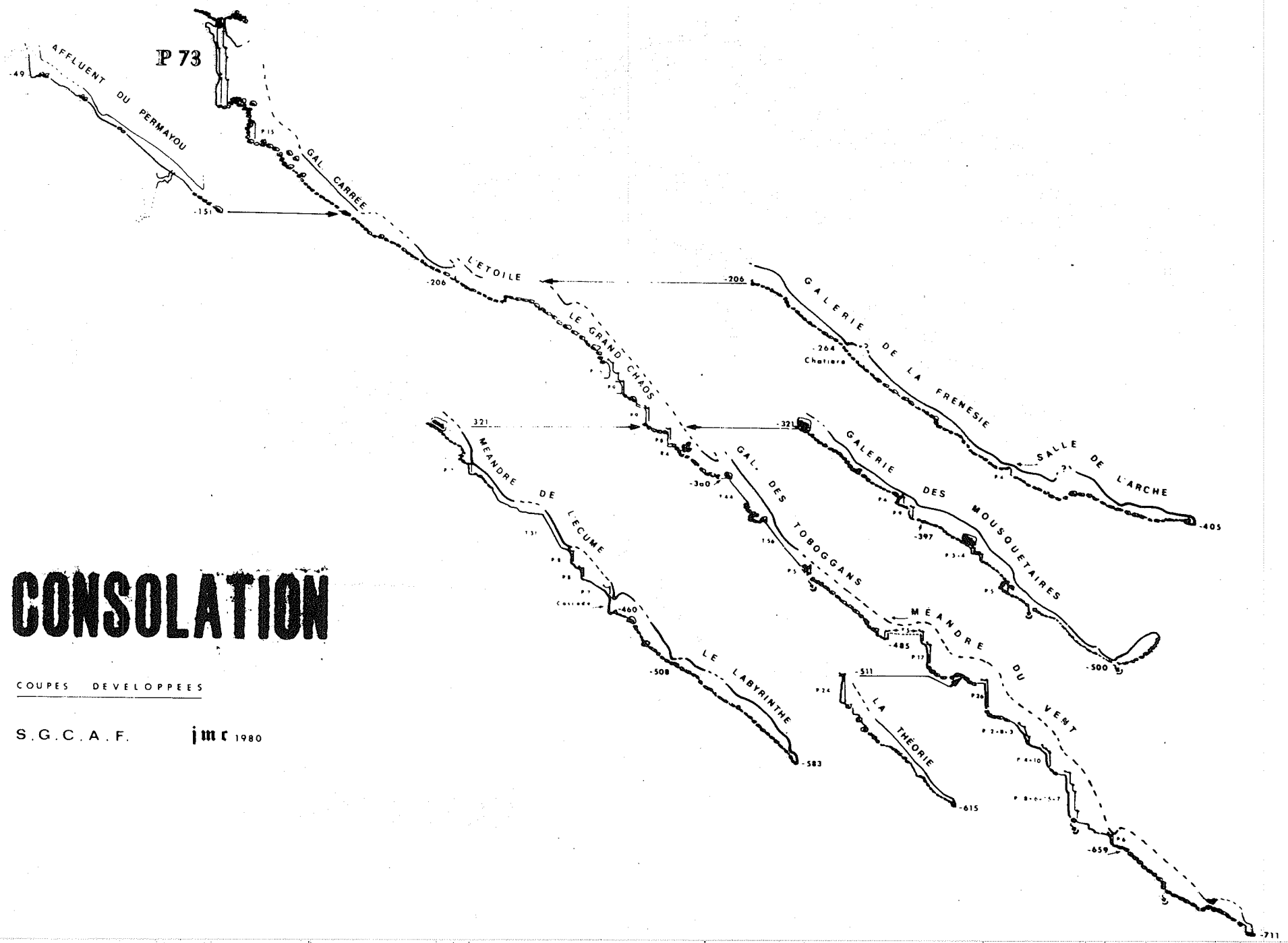
Z: 2125



S.G.C.A.F.

jmc 1980





CONSOLATION

COUPES DEVELOPPEES

S.G.C.A.F. jmc 1980



GOUFFRE DE LA TASQUE

Baudouin LISMONDE - S.G.C.A.F.

Le gouffre de la Tasque est le premier grand gouffre qu'a exploré la S.S.P.P.O. (Société de Spéléologie et de Préhistoire des Pyrénées Occidentales) sur le Liet dans les années 1968-1969. Ils se sont arrêtés dans un secteur complexe vers - 250. Plus tard, vers 1975-1976, le G.S.H.P. (Groupe Sépélo des Hautes Pyrénées) a repris le gouffre, en a fait la topo (non publiée) mais n'a pu dépasser le terminus S.S.P.P.O.

En 1979, après l'exploration de la Consolation, le S.G.C.A.F. s'est transporté du Liard au Liet. La Tasque était le premier gouffre au programme car sa position et le courant d'air aspirant de l'entrée semblaient indiquer une communication avec le système des gouffres Souffleurs du bas du lapiaz (Krakoukas, Characou,...).

Le 25 juillet, Emmanuel Fouard et moi descendons dans le gouffre pour l'équiper et reconnaître le fond. L'entrée se présente comme un petit effondrement 50 m sous le cirque de Liet, sur une bande d'herbe en pente au lieu-dit Las Tasque d'après J.P. Besson. Cette herbe correspond d'ailleurs à la couche de dolomie, la même qui sert de niveau étanche au Touya à 500 m de là.

Une fissure domine un puits de 20 m et un tronçon de méandre étroit et déchiqueté donne accès au premier d'une longue série de toboggans jusqu'à la cote - 230 m. Ces toboggans ont une section tubiforme moins régulière qu'au Touya ; ils sont inclinés à 50° ; leur plancher est constitué d'un banc plus dur de dolomie gréseuse sur lequel l'écoulement a laissé son empreinte de petits gours en forme de marche bien pratique. Par endroit, le plancher a été emporté par l'érosion et le tube est surcreusé par un méandre dans une roche qui se désagrège en sable et n'offre aucune sûreté pour l'escalade.

Au plafond de la plupart des tuves, court un méandre peut souvent accessible. Une courte escalade au milieu des tubes dans un de ces méandres m'a montré qu'il existe, décalés en hauteur, d'autres tubes parallèles à ceux que l'on suit. C'est par un de ces méandres qu'à eu lieu la jonction entre le gouffre de la Dalle avec la Tasque vers 1974 (S.S.P.P.O. - Ardèche - G.S.H.P. plus tard).

Le passage d'un tube au suivant se fait par des baïonnettes tantôt spacieuses, tantôt réduites à une lucarne. Finalement, la descente est rapide et nous nous retrouvons bientôt dans une salle qui marque la fin des tubes à - 230 m. Un méandre très déchiqueté et raide nous oblige à une assez longue recherche, nous rencontrons ensuite deux petits puits et nous arrivons au terminus des équipes précédentes. Le courant d'air est violent et nous stimule fortement.

A cet endroit le méandre se transforme en un laminoir qui se révèle vite impénétrable et dans lequel part le ruisselet.

Mais le laminoir qui est un joint de strate décollé, se prolonge en amont, et nous entreprenons de le longer. Emmanuel qui a déjà montré en d'autres circonstances qu'il est un expert en passage étroit, s'engage sans hésiter dans le laminoir incliné à 50°, glaiseux et très rébarbatif. En effet, bien que la largeur atteigne plusieurs mètres, la distance entre

les parois n'excède pas 30 cm. Une glissade dedans pourrait être dangereuse d'autant plus qu'il faut progresser latéralement car le fond se referme en sifflet. Au bout d'un petit moment la voix d'Emmanuel m'annonce qu'il est sorti. Je m'engage à mon tour, avec quelques appréhensions dans le laminoir de 20 m de long et j'ai du mal à franchir deux passages extrêmes en bas (22 cm). La corde me paraît plus symbolique qu'autre chose. La suite s'offre à nous mais nous n'avons plus de corde et remontons (TPST = 6 h 30). Nous rencontrons Pascale qui est descendue jusqu'au méandre faire un peu de topo et sortons.

Le lendemain 26, Roland Astier et Daniel Lepage descendent avec 200 m de corde, mais se perdent dans le méandre à - 230. François Charpentier, qui est malade mais se sent mieux, et moi faisons la topo et nous les retrouvons à - 230 un peu plus tard, et tous ensemble nous partons à l'assaut de la première qui se révèle très excitante. La galerie est parcourue par un actif qui a parfaitement nettoyé le plancher, les tubes sont inclinés à 50° mais on peut les descendre sans corde. Nous ne descendons plus, nous dévalons. Deux petits ressauts nous ralentissent quelques minutes. Déjà nous supputons nos chances de jonctionner aujourd'hui avec Krakoukas ; il reste 300 m et nous avons 200 m de cordes... mais à - 385 changement de décors. Un accident géologique comme le témoigne les microplis de la roche, a coupé l'élan du gouffre, la suite est un méandre étroit. François, malade, est content d'être venu jusque là, mais il appréhende un peu de continuer et il préfère remonter avec Roland Astier (TPST = 8 h 30). Avec Daniel Lepage, nous explorons le méandre et finissons par trouver un cheminement juste sous le plafond mais les étroitures finissent par nous arrêter (TPST = 9 h).

Le 28, Pascale Lavigne et Emmanuel Fouard descendent à la Tasque, mais Emmanuel glisse dans le méandre à - 230 et tombe de 4 à 5 m. Il reste assommé quelques instants et revient à lui avec les idées assez embrouillées. Il remonte néanmoins par ses propres moyens sous l'oeil vigilant de Pascale et finalement s'en tirera avec quelques bleus et un repos forcé de plusieurs jours. Il se rattrapera au Souffleur de Liet (TPST = 4 h).

Le 29 juillet, Jacques Vey et moi descendons faire la topo de la nouvelle galerie, pendant que Daniel Lepage et Pascale vont fouiller de nouveau le méandre terminal. Daniel est bientôt semé par une Pascale déchaînée qui revient au bout d'une heure en déclarant qu'elle a franchi le méandre, arrêt sur puits. Daniel peu convaincu remonte avec Jacques pendant que je suis Pascale.

L'aller est un vrai cauchemar : 60 m de méandres affreux, où l'on est obligé de progresser couché en opposition. A deux endroits, je dois désobstruer longuement des concrétions qui m'interdisent le passage. Nous arrivons enfin au puits défendu par une étroiture rigoureusement infranchissable pour moi. Pascale arrive à la franchir et descend le puits qui se révèle bien arrosé. En bas, cela ne passe pas. Elle remonte et aperçoit un élargissement possible à mi-puits mais qu'elle ne peut atteindre. Le passage de l'étroiture au retour est assez épique car il faut enlever tout le matériel et le casque. Au retour je découvre un passage qui rejoint celui que Daniel et moi avons trouvé le 26, qui est beaucoup plus aisé que celui de Pascale. Nous déséquipons en remontant et c'est Pascale, décidément en forme, qui se paye le luxe de passer les cordes dans le laminoir de - 250 (TPST = 13 h).

Le lendemain 30 juillet avec Jean-Baptiste Krum, elle déséquipe depuis - 230 m à la surface (TPST = 4 h).

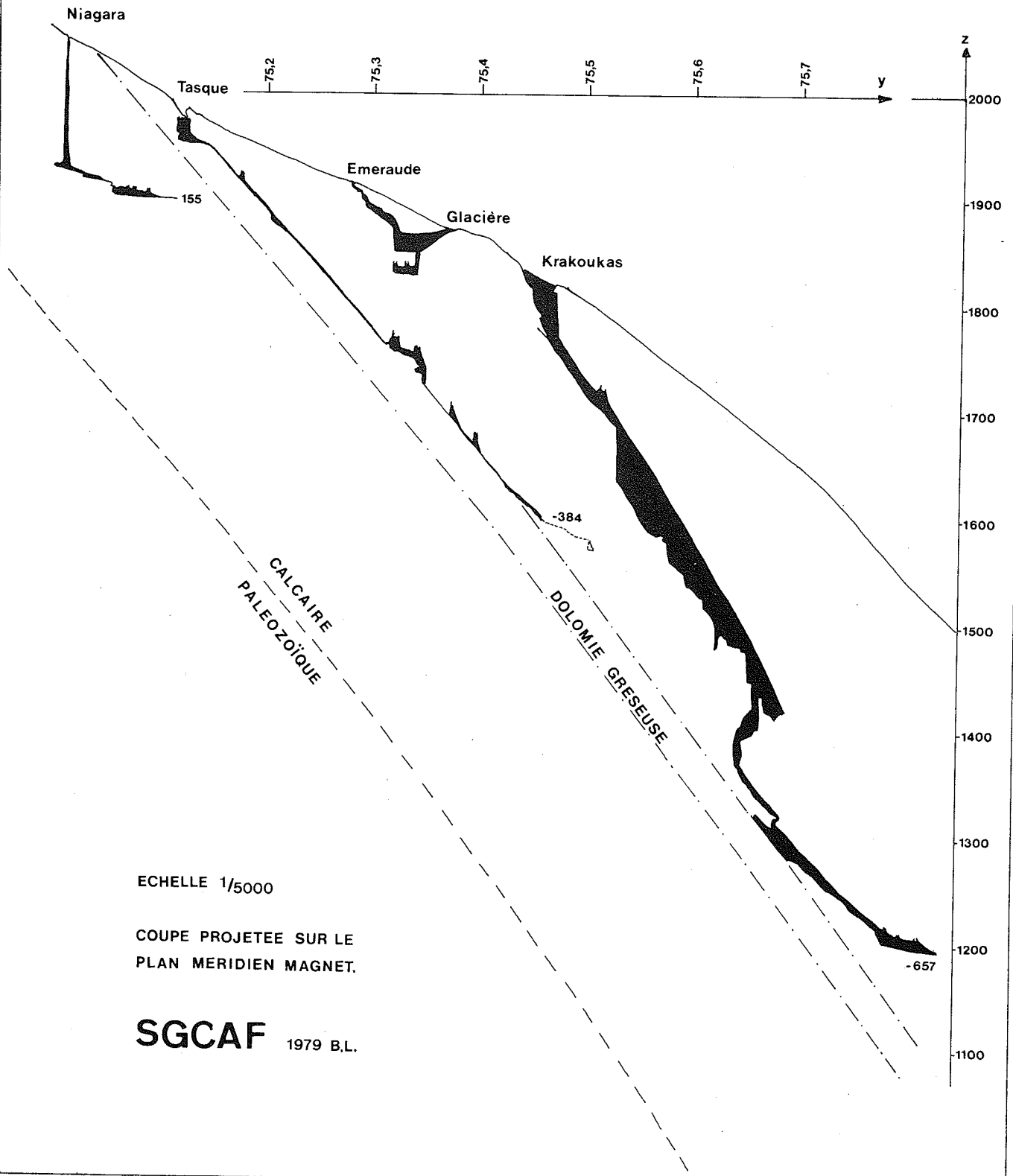
Aspects techniques

Coordonnées : 367,88 x 75,12 x 1 980 Accous - Pyrénées Atlantiques.
Développement du cheminement principal : 640 m (+ 100 m non topographié). Dénivellation : 384 m topographié (408 m atteint).

La communication avec Krakoukas est quasi certaine mais la jonction reste à faire. Les débits de courant d'air (2 à 3 m³/s) et d'eau ($\frac{1}{2}$ l/s) concordent.

Coordonnées du Krakoukas : 367,95 x 75,40 x 1 820 (profondeur : 632 m).

L'AXE CENTRAL DU LIET



ECHELLE 1/5000

COUPE PROJETEE SUR LE
PLAN MERIDIEN MAGNET.

SGCAF 1979 B.L.

SOUFFLEUR DU LIET

Emmanuel FOUARD - S.G.C.A.F.

Au cours du camp d'été 79 du S.G.C.A.F., l'exploration de la Consolation sur le Liard vient de passer pour être achevée... Un déménagement en règle s'en suit et nous nous retrouvons dans le cirque du Liet. Plusieurs reprises de classiques s'ouvrent à nous, et pendant un moment, notre abondant matériel nous permet l'équipement des cavités de Tasque, du Niagara et Souffleur de Liet.

Nous sommes persuadés d'une suite dans ce dernier trou exploré en 73 par le S.G.C.A.F., les Ardéchois et la S.S.P.P.O. (voir article dans Scialet 2). Nous la trouverons en suivant un important courant d'air par une branche due à Michel Douat, à partir du bas du Toboggan de neige à - 100.

Cette galerie est reconnue alors que nous déséquiperons la classique, réexaminée vainement par Bruno Talour. Jacques Vey et moi-même, cherchons à poursuivre ce courant d'air et en deux épisodes nous nous heurtons au bas du P 30., Terminus Douat, à un méandre fortement diminué en proportion.

Le vendredi 3 août, je me glisse tête la première dans l'étroiture et j'avise un solide becquet à faire sauter. Le marteau est sorti du sac, et un tambourinement commence, écaille par écaille. La position étant malcommode, c'est au tour de Jacques de dégober. Posément, il continue le travail, pendant que je me redresse et m'installe plus haut dans le méandre. Je découvre alors une sorte de cheminée intéressante. Incrédule d'abord, Jacques consent tout de même à me faciliter l'accès de la curiosité. Un pied sur son épaule, je me propulse dans la gangue rocheuse.

C'est la suite immédiate, shuntant le bas du méandre. Cela s'élargit et débouche horizontalement sur une nouvelle sorte d'étroiture, en forme de couple d'ellipses verticales, bordées de calcite, d'une ouverture large d'une main à peine. Dans mon élan, et à ma plus grande joie, me sentant toujours maître de la situation, j'attaque le passage du "double diaphragme" dans toutes les règles de l'art. Peut de temps suffit pour franchir l'obstacle et rendre compte de la situation à mon compagnon à peine étonné de mes exploits présents. Un étranglement vertical, quelques mètres de corde et un coinqueur me laissent cependant gagner 3 ou 4 m de descente. Où en suis-je maintenant ? Méandre à banquette, puis étroiture verticale que je commence à attaquer à coups de masse... Nous laisserons là la première pour aujourd'hui, et c'est avec de la corde que nous reviendrons descendre le puits entrevu. En remontant vers nos tentes, nous jubilons d'avoir doublé une fois de plus le terminus des Pyrénéens. Nous l'annonçons à Baudouin remonté de la vallée et débarassé d'un certain torticolis récalcitrant.

Jacques ayant à son tour terminé ses vacances dans le Cambou, c'est avec Baudouin que je me retrouve devant le dernier obstacle. Une longue désobstruction sera nécessaire afin que chacun soit à l'aise dans chaque passage... Pour la suite, un nouveau coinqueur nous donne le point d'amarage indispensable. Il sera doublé par un "plein vide", tapé d'une manière exemplaire. Ce puits, d'un total de 62 m en trois tronçons, nous amène dans une salle ébou-

leuse et arrosée, au contact de la dolomie. Baudouin ne cache pas l'espoir que nous mettons maintenant dans cette roche. Quelques blocs basculés, tirés et c'est la porte ouverte sur un toboggan typique. N'ayant plus de corde, nous nous arrêterons cependant plus par sécurité que faute de matériel, à la cote approximative de - 280.

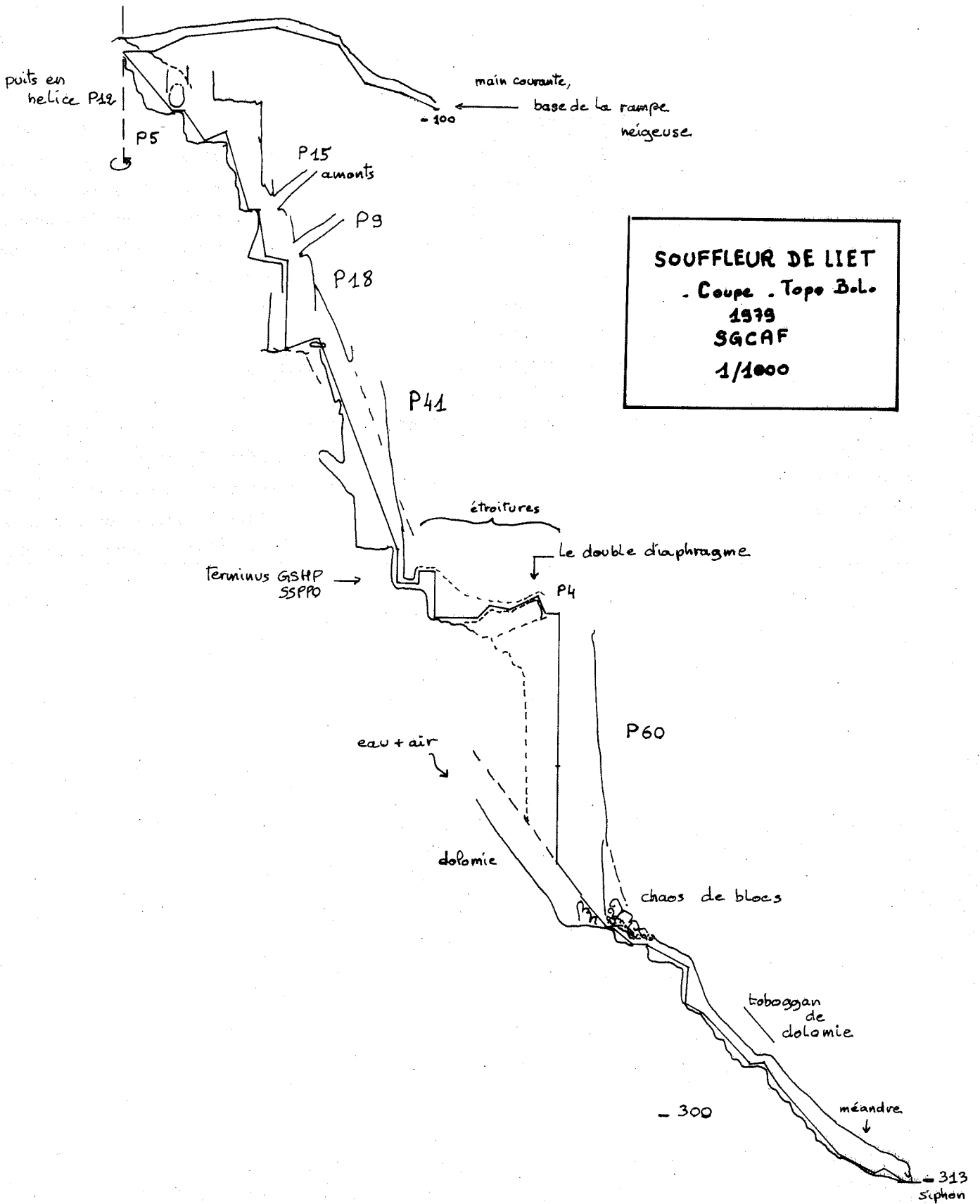
Dominique Jacquemin du C.A.F. Nancy, vient renforcer notre binôme. Venu dans les Pyrénées avec la ferme intention d'effectuer l'intégrale-cordelette-solo du Krakoukas, il préférera tout-de-même la modeste première que nous lui proposons.

Le mardi 7 août, ayant emporté 200 m de corde, Manu et Dominique équipent devant en plantant chacun un spit. C'est l'affaire de deux ressauts et j'invite Dominique à passer devant. Celui-ci fait environ 50 m et marque l'arrêt devant une sorte de baignoire... déception... On cherche, on essaye de remonter en opposition au-dessus, le temps que Baudouin arrive avec le topofil. Avec un soin particulier, le fil est abaissé jusqu'au plan d'eau, on se rend à l'évidence : de ce côté, le Souffleur du Liet siphonne à - 313.

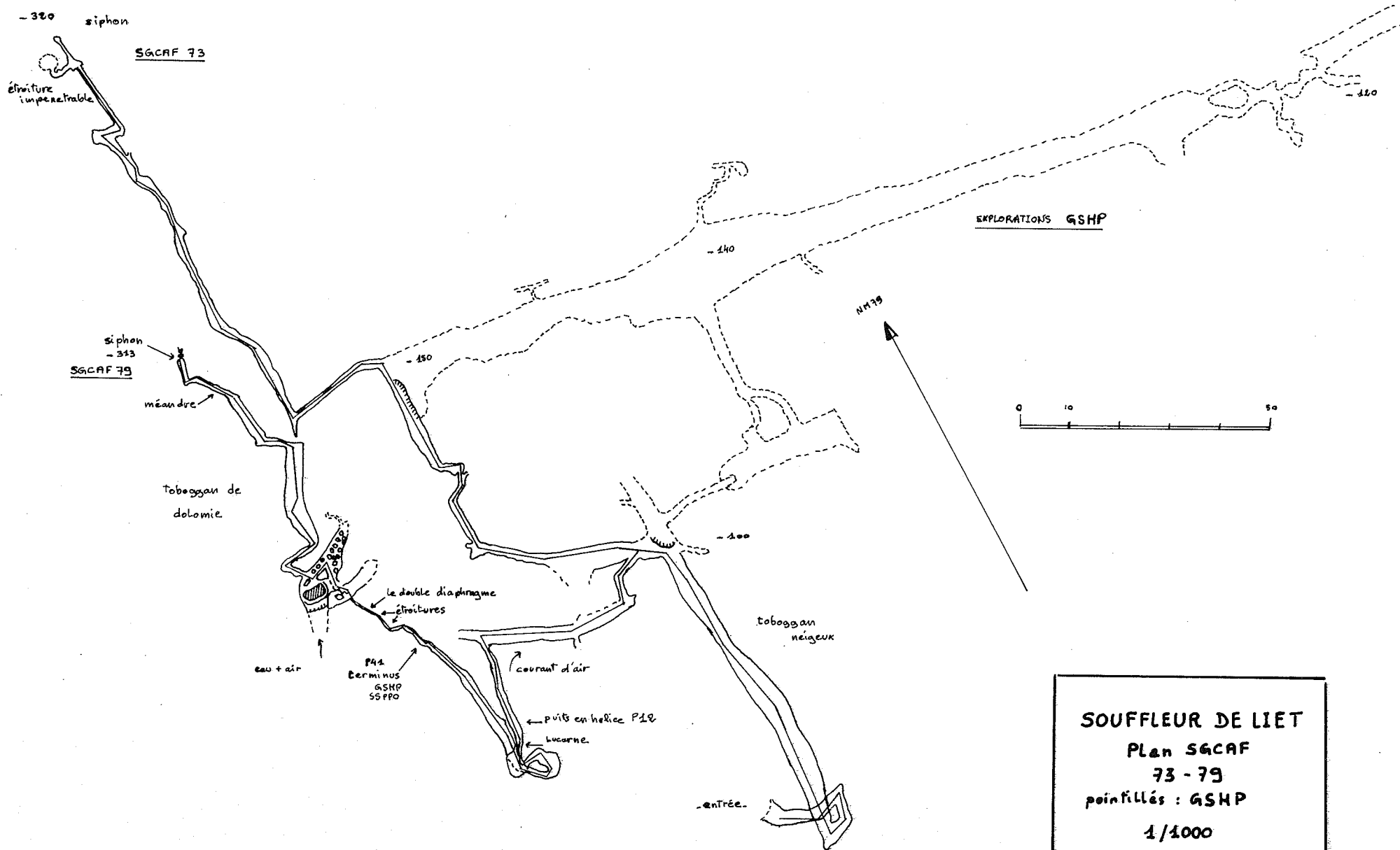
Première, équipement, topo, déséquipement jusqu'à - 200. Voilà une petite affaire de plus de réglée et qui n'a pas trop traînée.

L'explication géologique est que nous sommes repassés dans les calcaires supérieurs après avoir accompagné le pendage de la dolomie.

Le reste du matériel sera retiré par Baudouin et Manu deux jours plus tard en 3 h. Le camp sera levé le samedi suivant pour un retour dans nos contrées alpestres. De ce coin des Pyrénées, où les grenoblois auront traîné leurs bottes pendant une décennie et où il est convenu qu'il n'est désormais plus nécessaire de revenir, j'ai alors l'impression que nous pourrions difficilement n'y laisser que de simples bons souvenirs de club au cours d'un dernier été bien rempli.



SOUFFLEUR DE LIET
- Coupe - Topo Bol.
1979
SGCAF
1/1000



SOUFFLEUR DE LIET
Plan SGCAF
73 - 79
 pointillés : GSHP
 1/1000

LE SYSTEME CUETO-COVENTOSA
(Province de Santander - ESPAGNE)
Ph. MORVERAND (S.G.C.A.F.)

La Sima del Cueto s'ouvre dans le massif de la Peña Lavalles, qui domine le val d'Asón, dans la cordillère cantabrique espagnole.

Le gouffre avait été exploré de façon suivie de 66 à 69 par les dijonnais du S.C.D. (1) qui sont par ailleurs les artisans d'autres très belles découvertes dans le val d'Asón. Fin 75, un vaste réseau fossile (5 700 m) avait été exploré à partir des puits du Juhué. Mais de très nombreux points d'interrogation subsistaient et, surtout, la jonction avec les grottes s'ouvrant au pied de la Peña restait à faire.

J'avais déjà eu l'occasion d'y réaliser quelques explorations en août 75. En août 78, je revenais avec des camarades dijonnais pour parcourir à nouveau les vastes galeries profondes du Cueto. Nous devions faire cet été là, une très belle première et ce sera le point de départ d'une campagne d'explorations menée ensuite principalement avec les grenoblois du C.A.F. En avril 79, nous réalisons avec ces derniers la jonction avec la cueva Coventosa, la grande rivière du val d'Asón.

Aujourd'hui, la Sima del Cueto est devenue une des plus grandes cavités espagnoles (23 730 m, - 815). Elle constitue, de l'avis de tous, un ensemble exceptionnel que l'on peut suivre sur plus de 800 m en dénivellation. Tout d'abord une succession de puits dont le puits Juhué de 302 m, des galeries fossiles étagées sur 300 m en altitude, la rivière de la Coventosa à la cote - 800 et enfin sa résurgence (la Cubera) dans le val d'Asón.

La traversée Cueto-Coventosa, qui constitue une remarquable course souterraine, a déjà été présentée dans ses grandes lignes dans Spelunca n° 4, 79. Le présent article fait le bilan de deux années d'expédition. Un récit anecdotique retrace nos péripéties espagnoles, une seconde partie plus technique pourra constituer des documents précieux pour faciliter une traversée tant pour nos collègues français qu'espagnoles.

1re PARTIE : LES EXPLORATIONS - ANNEES 78 ET 79

Début août 78, nous décidions avec mes camarades dijonnais d'équiper le puits Juhué de cordes fixes. Ce puits, qui n'avait jamais été remonté autrement qu'au treuil durant les expéditions précédentes, avait donné au gouffre une solide réputation. Bien que toutes les grandes verticales aient été récemment remontées au jumar, bon nombre de mes collègues bourguignons considéraient l'abandon du treuil comme pratiquement impossible. Car le "Juhué" reste encore le seul grand puits défendant l'accès à un grand réseau souterrain (2). Une suspicion avait survécu aux expéditions lourdes

(1) ont également participé à ces expéditions quelques parisiens du S.C.P. dont B. Dressler.

(2) à partir de 1960, le puits Lépineux (Pyrénées Atl.) ne fut plus utilisé pour l'exploration du réseau de la Pierre Saint Martin.

des années 68-69 et le grand gouffre de la Pena restait donc à démythifier.

C'était peut-être avec une légère appréhension que nous entamions la descente. Trois spits étaient plantés sur la paroi à - 36, - 86, - 130 et nous permettaient d'atteindre rapidement le redan de - 193.

Le puits s'amorce de façon inattendue (cote - 4) au bout d'une courte galerie de 15 m de long. La descente s'effectue d'abord dans une diaclase étroite large de guère plus d'un mètre, longue de 4 à 5 m. La paroi est presque uniformément recouverte d'une couche de mond-milch sur les 30 premiers mètres. A - 36, un léger redan a permis la pose d'un spit et à ce niveau le puits prend de plus belles dimensions qui iront croissant au cours de la descente. Un second puits à partir de - 30 vient se greffer à celui d'où l'on vient, s'englobe progressivement pour ne former qu'un seul et même puits circulaire bien régulier qui atteint 8 à 10 m de diamètre vers - 150.

Au niveau d'un rétrécissement le palier de - 193, large d'à peine quelques m², fait transition. Le puits change profondément de morphologie. Jusqu'alors totalement fossile, il se creuse ensuite dans une profonde diaclase d'orientation E.-O. Un léger ruissellement sur la paroi révèle la couleur caractéristique gris foncé de l'Urgonien de la Pena. On débouche progressivement dans un puits plus vaste aux parois fuyantes.

Cette seconde partie n'a pas la rectitude quasi-parfaite des 193 premiers mètres. L'arrivée a lieu dans une diaclase, entre deux parois distantes de guère plus d'un mètre qui descend encore quelques 12 m plus bas au pied d'un éboulis mal stabilisé. La verticale a été mesurée par B. Dressler (1966) à l'aide d'un ballon sonde qui lui a donné 302 m. J'ai personnellement trouvé 316 m (août 78) en utilisant un topofil étalonné. Pour la topographie jointe au présent article j'ai néanmoins retenu les cotes de B. Dressler.

Ce puits n'a donc pas l'ampleur de grands puits comme celui de la Provatina (Grèce) ou des puits mexicains, ni la verticalité de l'Aphanicé (France). Pourtant quelle façon de commencer une traversée !

Pour nos expéditions, nous adopterons toujours la formule des bivouacs. Et bien que nos descentes dans le grand puits furent ensuite nombreuses, elles resteront dans mon esprit toujours périlleuses. Car si le spectacle des lumignons qui s'échelonnent dans le grand puits reste impressionnant, il est l'appanage de toutes les grandes verticales. En revanche, la descente, lourdement plombée par deux sacs bourrés à bloc (trois parfois) contenant outre le matériel servant à l'équipement des puits suivants, celui de bivouac pour plusieurs jours et de pointe pour le fond, reste riche en émotions fortes.

Par contre, cette grande verticale constituera pour nous un immense avantage à l'équipement et au déséquipement. En février 79, où les méthodes devenaient parfaitement rodées, nous ne descendîmes qu'une fois dans le gouffre.

L'équipement du puits ne pose pas de problème car la descente s'effectue toujours aux mêmes endroits et la recherche des plaquettes en place en est grandement facilitée. Quant au déséquipement, il a souvent été réalisé en tirant les quelques 600 m de cordes attachées bout à bout d'abord sur le palier de - 193 puis à partir du sommet du puits.

- Le bivouac d'août 78

Ainsi donc le 9 août nous descendions avec C. Poète et E. Leglaye du S.C. Dijon pour fouiller la galerie du Chicarron en vue de trouver une galerie ou un puits qui nous conduirait à la Cueva Coventosa.

Les dix puits consécutifs au puits Juhué sont pour le moins rebutants. Bon nombre de puits sont creusés en diaclases étroites et inclinées. Des étroitures au sommet de certains puits gênent considérablement au passage des sacs. Heureusement le puits du plafond (20 m) débouche de façon presque inattendue au toit de la galerie du Juhué (- 580), large en cet endroit d'environ 25 m.

A l'époque, je ne connaissais pas encore les galeries du Sud du gouffre. Nous nous dirigeons vers la salle des "Onze Heures" avec chacun deux kits de matériel. Chargés comme des baudets, nous nous livrions à une gymnastique à travers les blocs. A 200 m de la base du puits la galerie semble se refermer. Là, il faut monter dans un éboulis haut de 40 m pour atteindre la salle des "Onze Heures". Dans le désert que sont ces grandes galeries fossiles du Cueto, ces montées sont de belles suées. Décidément il est difficile de crapahuter ici autrement qu'en rovy1 ou en survêtement.

La salle des "Onze Heures" constitue un vaste élargissement de près de 70 m de large, long de 240 m. Elle est ainsi dénommée car en 68, deux dijonnais ont tourné en rond pendant 11 h avant de trouver la sortie. Car on arrive par un passage bas ("la boîte aux lettres") sur le côté et en hauteur dans la salle.

A son extrémité Ouest, le grand pierrier plonge de 60 m. C'est peut-être l'un des endroits les plus périlleux du Cueto car fortement pentu on risque de dévaler jusqu'en bas. Ensuite c'est la galerie du Chicarrón : le boulevard.

Et ce jour-là, nous devons découvrir environ 25 m au-dessus du niveau de la galerie, dans un coude, cachée derrière un chaos, le départ d'une autre galerie : la galerie de la Chapelle. Mais quelle galerie ! environ 30 m de large !

Il est étonnant de constater que ce départ n'avait pas été mentionné lors des expéditions 68-69. Mais la galerie du Chicarrón est large d'environ 40 m. Son profil dissymétrique, relevé côté Sud, explique que tous nos prédécesseurs longeaient la paroi gauche utilisant ainsi la partie la plus praticable. Car en contrebas des blocs titanesques vous font vite renoncer.

Le lendemain, après une nuit passée en contrebas du "grand pierrier", nous franchissons le chaos du carrefour des brumes qui nous avait fait renoncer la veille et nous débouchons au terme d'un safari, dans les blocs, long de 550 m dans une salle gigantesque : la salle Gargantua, une énorme marmite au plafond indiscernable de dimensions moyennes : 110 x 90 m. Un moment, désorientés, nous nous demandions si ce n'était pas la Canuela que nous avions crû reconnaître ça et là. Pourtant il n'y avait pas de traces et nous suivîmes ensuite avec résignation la paroi gauche. La suite fut découverte après plus de 200 m à longer la paroi. A l'extrémité Ouest de la salle, un talus d'éboulis haut de plus de 40 m semblait constituer l'amorce d'une autre galerie. Enfin notre reconnaissance se poursuivit dans une fort belle galerie, que nous nous dépêchions de nommer la "galerie des baladins" car c'est l'un des rares endroit où l'on

se balade véritablement dans le Cueto, un des rares endroits où nos bottes foulent du sable comme au bord des grandes plages d'Espagne. A environ 650 m de la grande salle, nous nous arrêtons à la base d'un ressaut ascendant dans des roches pourries.

Un bon courant d'air se dirigeait vers l'extrémité de la galerie des baladins. De retour à Dijon, le report de la topo indiquait que nous fonctionions droit sur la Cueva Cañuela, un vaste réseau fossile qui rappelle fort le Cueto et qui s'ouvre sur le val de Bustablado.

- Le bivouac de Noël 78

A Dijon, mais plus encore à Grenoble, le récit de ces explorations devait motiver beaucoup de monde pour les futures expéditions du Cueto. Pourtant, la défection des uns et des autres fit que nous ne nous retrouvions que quatre le 27 décembre au petit village de Socueva, situé sur les flancs de la Peña : P. Degouve de Dijon, et 3 du SGCAF

Au fond, nous installions notre bivouac près d'une sorte de source providentielle qui percole le long de la paroi, dans la galerie de la Chapelle, à environ 70 m de son porche d'accès. Cet endroit, moyennant quelques aménagements devient hospitalier et nous encouragea dans la voie des bivouacs prolongés.

Notre première pointe fut naturellement consacrée à l'extrémité de la "galerie des baladins". Mais la déception fut grande. Nous butions sur une première trémie qui fut ensuite franchie puis sur une seconde, qui restera imperméable malgré quelques reptations entre les blocs, seulement à 100 m du terminus d'août 78. Au retour, la salle du Monolithe fut découverte à l'extrémité Ouest de la salle Gargantua.

Pourtant ce bivouac fut décisif pour la suite. Car le lendemain, nous poursuivions la galerie du Chicarrón au-delà de "l'Oasis". Cet endroit est ainsi dénommé car c'est le seul point d'eau entre la base des puits du Juhué et la petite laisse d'eau de la "salle des Vents" Perdus dans le réseau du trou souffleur, sur l'itinéraire de la traversée. Nous espérions trouver en hauteur quelques galeries latérales ou des puits entre les interstices des blocs qui nous conduiraient peut-être à la Coventosa. La galerie du Chicarrón présente ensuite plusieurs coudes très marqués. On peut escalader des talus de remplissage sur les côtés qui forment ensuite des balcons suspendus plus de 25 m au-dessus du sol de la galerie. De ces observatoires privilégiés, on découvre le plafond de la galerie et on peut admirer des coupoles qui témoignent d'un creusement de la galerie en écoulement noyé. Et le spéléo reste coi en imaginant les masses d'eau considérables qui ont pu être canalisées par ce gigantesque collecteur quand il était encore actif.

Aucune galerie importante ne fut découverte, seul le court "colimaçon" (20 m non topographié) et l'amorce du petit réseau du demi-tour, exploré plus tard en février (80 m, non topographié) furent repérés. Pourtant, à l'extrémité de la galerie du Chicarrón, la première était au rendez-vous. Nous devions descendre le puits de Noël, premier puits de la galerie des Vires, accès au réseau de la jonction avec la Coventosa. B. Lismonde revint en disant : "qu'il existait sûrement plus de 20 km de conduits à explorer" tant les départs étaient nombreux, mais il exagérait. Nous avons progressé d'environ 650 m en ligne droite. Arrêt sur P 30 et ça continuait...

- Le bivouac de février

Ainsi, l'expédition de février s'ouvrait sous des auspices particulièrement favorables. Le bivouac prévu au même endroit qu'à Noël devait durer quatre jours et demi et fut préparé avec grand soin. Pourtant, il n'aboutit pas aux résultats espérés car la période n'était pas favorable à un bon courant d'air qui nous eût servi de guide (3).

Côté Coventosa nous butions sur un puits (P 15). La descente de ce puits n'apporta rien. En face, une galerie était visible. La traversée du puits fut donc tentée et réussie par François mais une paroi uniformément lisse nous séparait encore de la lu-carne. L'absence de courant d'air ne nous insista pas à persister, aussi notre seconde pointe fut consacrée à l'extrémité Ouest du Cueto.

A 1 502 m de la base des puits, la galerie du Chicarrón débouche sur le puits de Noël, premier puits de la galerie des vires. Cette dernière contraste profondément avec les autres galeries du Cueto. Large seulement de 2 à 3 m, elle suit une très grande faille rectiligne sur 570 m. La galerie présente en réalité un profil en trou de serrure qui s'élargit considérablement en son sommet. Cette configuration est nettement visible au niveau du premier coude de la galerie où l'on peut atteindre sa partie haute.

On progresse sur un sol assez uniforme encombré de quelques blocs. Des puits jalonnent le parcours. Le deuxième puits (puits du Kas, 95 m) est une faille allongée qui doit être contournée par une vire du reste facile. Plus loin, deux autres puits doivent être franchis (puits de la 2e et 3e vire). La galerie va ensuite, en se rétrécissant, prendre l'aspect d'un méandre. Elle débouche naturellement sur un puits qui fut descendu par B. Faure (42 m).

Peu avant, une escalade de 18 m dans la paroi Ouest de la galerie, permit directement d'accéder au cañon Ouest qui semble être la continuation logique de la galerie des vires en son sommet. Le réseau de la brèche est un réseau supérieur qui vient se greffer en deux endroits sur l'ensemble précédent (R 7 du Canon Ouest et R 6 sur la galerie des vires).

Le cañon Ouest stoppait sur un puits non descendu par les dijonnais en 1971 qui barrent la galerie sur presque toute sa largeur. Au-delà la galerie semblait continuer...

Ce puits fut traversé assez rapidement sur une étroite vire terreuse mais la galerie butait ensuite presque immédiatement sur une trémie. Le puits (45 m) descendu par F. Charpentier donnait sur un méandre trop étroit pour être poursuivi. Seul un boyau bas, s'ouvrant au niveau d'un remplissage formant une vire, donna accès à une petite galerie (galerie interdite) semblant se développer sous le grand cañon précédent. Au total, 387 m de première : une maigre peau de chagrin.

Le troisième jour fut consacré à l'exploration des puits de la galerie des vires qui avaient été vus la veille (220 m de première). Egalement la galerie de la Chapelle et la galerie ascendante ont été fouillées. Mais aucune découverte notable n'est à signaler.

(3) Ont participé à ce bivouac : F. Charpentier - B. Faure - F. Leclercq - D. Lepage - et Ph. Morverand.

Le bilan (1 290 m de première) restait tout de même positif. Au sortir, la neige nous attendait. Plus d'un mètre, ce qui n'est pas banal pour les cantabriques. La guardia civil d'Arredondo, inquiétée par notre absence prolongée, se préparait à monter au gouffre (qu'elle ne connaît pas !) à notre arrivée à Socueva.

- Le bivouac de Pâques

A notre retour à Grenoble, le report des topo sur la carte du massif montrait que la jonction était déjà faite. Nous échaffaudions des hypothèses. Peut-être étions nous déjà arrivés au fond du puits Eole, alors non descendu, dans le réseau du "trou souffleur" de la Coventosa. Aussi décidions-nous d'attaquer, cette fois, par la Coventosa.

A Asón, nous ne nous retrouvions que trois : Pascale Lavigne, François Charpentier et moi. De plus, j'avais invité quelques camarades dijonnais à participer à la belle première car je n'oubliais pas qu'ils avaient beaucoup fait à partir de la Coventosa en 76 et 77.

Pourtant cette expédition fut la pire de toutes. Nous devions constater que les dijonnais (P. Degouve et B. Lebihan) étaient partis une semaine avant nous pour tenter de nous ravir le fruit de nos expéditions à partir du Juhué alors qu'il était prévu que nous explorerions ensemble. Quelle erreur de leur avoir montré les plans du réseau. Heureusement pour nous, la jonction leur échappa et ils revinrent en France bien certains d'en avoir fait le maximum et que la jonction n'existait pas !

Pour nous, le niveau d'eau dans la Coventosa était au plus haut. Plus de 10 m d'eau en contrebas de la salle en S où habituellement on parcourt des éboulis.

Pourtant nous installions un bivouac dans la galerie inférieure du trou souffleur et nous devions réaliser la jonction après la traversée du puits qui nous avait arrêté en février. Un ensemble complexe de galeries fut également reconnu.

Au retour l'eau avait encore montée et la sortie fut limitée. Le spectacle était impressionnant. La Coventosa s'était transformée en un véritable fleuve. Le courant habituellement nul dans les lacs était devenu assez rapide. Nos frêles embarcations, surchargées, s'étaient transformées en de véritables coquilles de noix, charriées au grés du courant. Nous avons dû équiper de main-courante les passages au-dessus des marmites où l'eau s'engouffrait avec force.

- La première traversée : 25 et 26 mai 1979

De retour à Grenoble, l'enthousiasme était au plus fort. La traversée aurait lieu au cours d'un prochain week-end. Pourtant l'opération posait quelques problèmes techniques. Chacun testait les décrocheurs sur son balcon. Nous imaginions déjà le décrochement des cordes dans le P 302.

Mais la sagesse nous fit abandonner. A huit, nous repoussions le principe de la "grappe humaine" suspendue à un spit sur la paroi lisse en train de regarder son décrocheur filer dans le vide de la partie de 200 m. Nous avons finalement opter pour une solution moins excitante. Une première équipe installait les cordes dans les puits et visitait la partie Nord du gouffre. Puis une seconde rejoindrait les premiers le lendemain à la base des puits en rappelant les cordes au cours de sa descente.

A l'arrivée à la rivière nous n'étions pas mécontents de gonfler nos canots, des canots monoplaces de l'armée que nous avons descendus par les puits. Nous les enfourchions un peu maladroitement car la fatigue commençait à se faire sentir et les crevaisons à l'accostage furent nombreuses pour ceux qui tenaient à rester intégralement secs. Nous avons mis finalement 22 h pour gagner la sortie de la Coventosa à partir de la base des puits. Et certains n'étaient pas très frais pour reprendre la route le lendemain (4).

- Explorations ultérieures

En août 79 eut lieu une seconde traversée avec les dijonnais du S.C.D. qui font régulièrement un camp d'été dans le val d'Ason (5). Nous passons quatre nuits au fond pour fouiller les galeries Nord du réseau fossile. Et nous avons notamment découvert 755 m de petites galeries dans deux réseaux à partir de la galerie du "Juhué".

Trois expéditions à partir de la Coventosa nous ont permis de compléter l'exploration du "réseau intermédiaire".

Les deux premières ont été réalisées avec le S.C.D. Le 2 août, le fond du puits "Josianné" est atteint, le réseau remontant de - 711 réexploré et le 17 août, au cours d'une pointe de 24 h nous découvrons avec Y. Cognet, la galerie des Oubliettes (201 m) et la galerie des Artistes (partie Est : 315 m).

La dernière expédition en date, celle de Noël 79 avec les S.G.C.A.F., n'a pas apporté grand chose de nouveau. Le réseau de la salle Thélie a été topographié et nous avons réalisé avec F. Leclercq et E. Fouard la jonction entre la galerie des artistes et la galerie de Noël par un P 15. Pourtant cette expédition a failli mal tourner puisqu'au retour de notre bivouac de 3 jours, nous sommes restés coincés 69 h sur un bloc, situé sur les côtés de la rivière, à cause d'une crue.

2e PARTIE : DONNEES TECHNIQUES SUR LE RESEAU

1° - Situation et accès

Coordonnées : Sima del Cueto $x = 0^{\circ} 03' 47'' E$; $y = 43^{\circ} 15' 11'' N$; $z = 980 m$ (feuille 1/50 000 Villacariedo n° 59).

Cueva Coventosa $x = 0^{\circ} 04' 42'' E$; $y = 43^{\circ} 15' 08'' N$; $z = 285 m$.

Accès au Cueto : à partir de Socueva on emprunte un chemin empierré qui monte en lacets jusqu'au col qui domine le village. Le chemin contourne plusieurs dolines, atteint la zone des lapiaz (balisage jaune). L'orifice étroit (0,80 x 0,4 m) s'ouvre au lieu dit "El Cueto" dans une pente herbeuse peu après le sortir du bois (1 h 45 mn de marche).

Accès à la Coventosa : à partir du Puente Nuevo sur le rio Asón : la grotte s'ouvre par un porche bien visible de la route (20 mn de marche).

(4) ont participé à la traversée des S.G.C.A.F. : C.F Charpentier - E. Fouard - P. Lavigne - F. Leclercq - B. Lismonde - G. Masson - Ph. Morverand et J. Vey.

(5) ont participé à la traversée du S.C.D. : Y. Cognet - J. Lacas - A. Mischler - Ph. Morverand - C. Poëte du 9 au 14 août 79.

2° - Description générale et topographie

La Sima del Cueto débute par une succession de puits qui donne accès à un ensemble de galeries sub-horizontales pouvant être divisées en trois grands ensembles de morphologie bien différente.

a) Le réseau fossile du Cueto (9 778 m)

Il est constitué par un ensemble de galeries de vastes dimensions, creusées au voisinage de l'altitude de 400 m dans le massif. Deux grandes salles se situent au carrefour des galeries précédentes : la salle des Onze Heures (11 840 m²) et la salle Gargantua (8 990 m²).

La topographie que nous présentons reprend les éléments topographiques du S.C. Dijon antérieurs à 1975 qui ont déjà été publiés. La cote du ruisseau actif du Kas a été ramenée à - 727 car elle avait été exagérée.

b) Le réseau intermédiaire (4 860 m)

Il unit l'ensemble précédent aux galeries de la Coventosa. Il est constitué d'un ensemble de galeries fossiles assez complexes ayant fonctionnées en perte du réseau fossile et dont nous donnons une description précise de façon à faciliter une traversée (Cf. § f). Le report des topographies a été réalisé par B. Lismonde (525 m), P. Degouve (1 846 m) et Ph. Morverand (2 309 m).

c) Les galeries de la Coventosa (8 048 m)

La rivière que l'on peut suivre sur près de 2 km en est le principal morceau. Son canyon est peut-être unique en son genre. Sa hauteur a été mesurée par B. Dressler au niveau de la salle de 71 m (71 de haut). Il donne lieu à de belles parties de navigation au niveau des lacs. Seules les "marmites" présentent quelques difficultés de franchissement en période de hautes eaux.

Des réseaux fossiles annexes se greffent sur les côtés de la rivière. Les reliques d'un ancien canyon, aujourd'hui démantelé, suspendu au-dessus de la rivière témoignent de circulations anciennes (réseau supérieur des marmites, salle en S). Sur les côtés de la galerie argileuse débouchent de nombreux conduits suspendus dont quelques-uns sont encore incomplètement topographiés (C. Mugnier 72). Peu avant le siphon terminal, le "réseau des excentriques" conduit à une zone magnifiquement concrétionnée.

Le réseau d'entrée (3 067 m en aval des gours) peut paraître labyrinthique. Nous en publions la topographie détaillée (Fig. 2) réalisée en août 79 avec les membres du S.C.D. Comme l'a montré B. Humbel (1966), ce labyrinthe s'organise en trois niveaux de galeries fossiles : un niveau supérieur (salle d'entrée - réseau Sud), un niveau moyen (le métro - la salle des fantômes), un niveau inférieur (galerie du macaroni - la plage) qui s'étagent sur 110 m en altitude, communiquant par des puits et témoignant de l'évolution du réseau.

L'accès à la rivière nécessite l'équipement du P 10 débouchant sur le "métro", l'escalade du R 5 conduisant à la "salle décline". En contrebas de cette très belle

salle, la galerie du bivouac, magnifique galerie en canyon, débouche au Nord par un puits en regard sur la rivière. Il est conseillé de ne pas descendre immédiatement, d'équiper le P 6, puis les vires pour descendre seulement au-delà des gours dont le franchissement nécessiterait le canot.

Enfin le siphon (entre a et b sur la fig. 2) de la Cubera (résurgence) a été plongé sur 180 m et débouche dans la première laisse d'eau de la galerie du Macaroni (Speunca n° 3, 1979). Un point bas à - 10 donne le point bas du système à - 815.

La topographie générale reprend les documents topographiques du S.C.Dijon et du S.C.Chablis dont une synthèse partielle a été réalisée par P. Degouve en 77.

3° - Description des nouveaux réseaux

a) galeries débouchant sur la salle Gargantua

La galerie de la Chapelle s'ouvre environ 70 m avant l'Oasis. Son départ en haut est masqué par un éboulis de blocs qui rend son accès peu visible. Il s'agit d'une galerie très chaotique dont le toit s'élève rarement à plus de 10 m de haut alors que sa largeur atteint facilement 30 m. Elle se dirige tout d'abord vers le Nord. A 250 m de la galerie du Chicarrón, un chaos de blocs, formant un dôme, rejoignant presque le plafond, doit être franchi. A ce niveau un enduit noir analogue au mondmilch, particulièrement glissant, recouvre les blocs gigantesques détachés du plafond. Son existence paraît liée à la persistance fréquente de brouillard dans cette zone.

A l'Est, une courte galerie retombe dans la "galerie ascendante" par un trou peu visible. Côté Ouest, le chaos franchi, la progression dans les blocs emprunte un conduit moins homogène aux parois fuyantes. Plus loin, un élargissement local forme la "salle concrétionnée" qui se développe en contrebas. C'est l'un des rares endroits du Cueto (avec les mousses blanches) où le concrétionnement stalagmitique est abondant.

Un passage bas fait suite, encore quelques blocs à franchir et l'on débouche dans un vide très important. C'est la salle Gargantua (110 m x 90 m) au plafond indiscernable qui semble correspondre à la base d'un grand puits.

A l'Est de la salle s'amorce au haut d'une pente de glaise la galerie des Baladins. D'abord chaotique sur les cent premiers mètres, la progression devient aisée à partir de la salle de la Douche. La galerie suit quelques belles fissures rectilignes. De jolies banquettes d'agglomérat de sable et gravier sont observables dans les tournants. Plus loin des formes de méandres ont recreusé le remplissage, des marmites de plafond sont visibles au plafond de la galerie. Le sol est fréquemment défoncé par des entonnoirs de soutirage, interrompant net la galerie, dont l'un doit être contourné en vire.

A 650 m de la salle Gargantua, une première trémie arrête la progression. Elle peut-être franchie entre quelques blocs. Un ultime élargissement et c'est la trémie fatale : un front d'effondrement qu'aucun de nos efforts n'a réussi à percer.

Enfin la salle du Monolithe peut être atteinte à mi-hauteur sur le côté du cône d'éboulis occupant l'extrémité Ouest de la salle Gargantua. La progression s'arrête sur d'importants effondrements.

b) Le réseau de la diaclase pourrie (330 m)

Ce réseau s'amorce dans la galerie du Juhué (partie Nord) à une centaine de mètres du carrefour de la neige, juste avant le talus de remplissage formé par la réunion des deux banquettes latérales.

Une diaclase débute sur le côté Ouest de la galerie puis traverse celle-ci curieusement quelques mètres en-dessous. La branche Sud semble suivre la galerie Juhué quelques mètres sous le plancher de celle-ci et s'arrête sur coulée stalagmitique.

La branche Nord-Est après une descente d'environ 30 m donne accès à une galerie tourmentée utilisant un jeu de diaclases et conduit à un point bas, 45 m sous le niveau de la galerie Juhué.

c) Les méandres des mousses blanches (425 m)

Ces conduits s'amorcent par un court boyau s'ouvrant en contrebas des mousses blanches de la galerie Juhué. Larges en moyenne d'un mètre, totalement fossilisés, ils descendent régulièrement suivant le pendage. Deux conduits amont, estimés à 20 m et 40 m, n'ont pas été topographiés et peuvent correspondre à des captures de la galerie des Zhé s. Le point bas à l'aval est situé 30 m sous la galerie du Juhué.

d) Les puits de la galerie des Vires (262 m)

Trois puits (P 42 terminal, P 18 de la 3e vire, P 60) ont été descendus et rejoignent des méandres étroits qui n'ont pas été poursuivis et qui collectent quelques maigres cascadelles locales. De courtes galeries d'orientation analogue à celle de la galerie des vires ont été explorées à partir du P 18.

e) La galerie interdite (345 m)

f) Le réseau intermédiaire de la jonction (4 860 m)

- La galerie de Noël (994 m) Le puits de Noël (18 m) se poursuit par une galerie en diaclase, d'abord rigoureusement rectiligne, large d'à peine 2 m qui utilise le prolongement de la grande faille de la galerie des vires. Un passage en opposition doit être équipé au-dessous d'un puits encore inexploré. La galerie s'incurve ensuite vers le Sud et prend l'aspect d'un tube fortement incliné qui plonge jusqu'à la cote - 653.

A partir de là, un passage bas ou un shunt supérieur donne accès à la suite de la galerie qui devient chaotique et décrit un profil en dent de scie. Plus loin, une zone de boyaux bas conduit en contrebas d'une pente d'éboulis. Cette montée dans le talus abrupte permet d'accéder à un étage supérieur de galerie : la galerie des Artistes.

- La galerie des Artistes (515 m) Côté Ouest, une escalade permet d'atteindre l'amont qui se poursuit sur 180 m et prend de belles dimensions. Un effondrement qui barre toute la galerie oblige à descendre le puits de 10 m et à shunter par un boyau au bas de celui-ci.

A 105 m, une petite galerie d'où arrive un fort courant d'air conduit au sommet d'un puits (P 5) qui mène à une galerie débouchant dans les plafonds de la galerie de Noël (P 15).

Côté Est, après un passage athlétique suspendu entre les blocs, une courte portion de belle galerie, où tout le courant d'air est présent, bute sur l'apic de 16 m de la salle Blanche (25 x 20 m). Au niveau de celle-ci, la seule issue, un conduit surcreusé, large d'à peine 1 m, de la hauteur d'un homme, conduit au P 31 qui communique avec l'étage inférieur du spéléodrome. Mais le courant d'air semble perdu au sommet de la salle Blanche au niveau d'un balcon très difficile d'accès.

A noter, le petit réseau du jardin fleuri, où de magnifiques "barbes à papa" tapissent les parois.

- La galerie du spéléodrome (550 m) Au pied du P 31, se développe une belle galerie, presque sous les réseaux précédents. Côté Ouest, elle bute sur un colmatage stalagmitique à environ 130 m de la base du puits.

Côté Est, quelques ressauts entrecoupent la progression et on aboutit rapidement au puits de la jonction. A noter un dédoublement de la galerie qui forme un soutirage au pied d'un éboulis.

- Les galeries du puits de la jonction (673 m) Autour de ce puits, qui forme une haute cheminée d'où arrive une cascabelle et se prolonge vers le bas par un méandre étroit, se greffe un ensemble complexe de galerie fossile.

D'abord, le puits doit être traversé dans sa paroi Est pour atteindre une galerie 5 m plus haut (corde en place). On accède ainsi à un mini-labyrinthe qui permet de contourner le puits.

De l'autre côté, part en contrebas une courte galerie (R 2) qui enjambe un P 18 sans suite. Mais surtout dans le prolongement de la même diaclase, mais 15 m plus haut, s'ouvre le départ de la galerie des oubliettes (accès par une escalade délicate). Cette galerie qui donne lieu à de belles parties d'opposition conduit 160 m plus loin à la base d'un puits ascendant où s'enfuit nettement le courant d'air.

Enfin, le chemin de la Coventosa prend par une étroite galerie (R 3) débouchant par un P 7 au niveau de la galerie des petites anglaises. Au niveau du P 7 une galerie supérieure (non topographiée - estimée à 70 m) communique par un trou à l'aplomb du R 3 précédent, côté Ouest (P 13), et dans les plafonds de la galerie des petites anglaises, côté Est.

- La galerie des petites anglaises (435 m) La progression, dès lors facile, est accidentée par un ressaut de 5 m ascendant, puis quelques marmites fossiles faciles à franchir. Le P 15 fait communiquer avec la galerie inférieure des vacanciers et doit être recherché en contrebas d'un élargissement ébouleux de la galerie. Quelques mètres plus loin, la galerie des lampistes (241 m) conduit au bout de 185 m au puits Eole, descendu sur une vingtaine de mètres, tout proche de l'extrémité de la galerie des oubliettes avec laquelle une communication doit exister par les plafonds.

- La galerie des vacanciers (513 m) Au pied du P 15, la galerie aboutit rapidement à une salle percée de deux grands puits : le P 48 et le puits Josianne, très érodés, en fait une succession de puits (25 m - 15 m - 31 m - 5 m et 7 m), tous deux

sans suite. Ces puits ont été creusés par des circulations contemporaines, semblent se poursuivre par d'importantes cheminées en hauteur et peuvent constituer des accès par le plateau.

Au carrefour de - 711, au Nord-Ouest, un réseau a été remonté (incomplètement topographié - estimé à 50 m) jusqu'à une salle environ 40 m plus haut. Mais la suite doit être recherchée par une escalade de 8 m (facile) dans la paroi de la petite salle au Sud du point - 711. Un boyau fait ensuite communiquer avec la salle des vents perdus par le R 4. La galerie devient très accidentée et conduit au point - 709. Il faut enfin signaler qu'une galerie remontante peu après le P 15 conduit au système de galerie de la salle "Thélié" (359 m) où la cote, - 675 environ, a été atteinte au sommet de la salle. Le niveau des galeries fossiles du Cueto est encore loin, mais un léger courant d'air existe dans cette zone.

- Les boyaux et le trou souffleur (530 m) A partir de - 709, une succession de galeries pénibles permet de gagner le trou souffleur. La galerie d'abord montante passe au-dessous d'un P 15 puis se rétrécit à une unique et étroite diaclase qui conduit au bout de 90 m au P 6 donnant au toit de la petite salle chaotique connue depuis 1966. L'affluent de la turbine se termine sur un puits mais aucun courant d'air n'y est perceptible.

Au-delà quelques diaclases étroites où ronfle un vent exceptionnel qui arrive à soulever jusqu'au gravier du sol, débouche sur le trou souffleur. C'est peut-être l'un des passages les plus étonnants de la traversée. L'électrique y est de rigueur. Au terme d'une descente pénible, coincé entre deux parois distantes d'à peine 40 cm, on aboutit au toit de la galerie sous-jacente.

Là commence la Coventosa. La descente sur les coulées stalagmitiques efface peu-à-peu le souvenir de l'atmosphère desséché qui caractérise le réseau de la jonction, conduit à la vaste galerie du trou souffleur puis à la rivière (- 783).

4° - Conclusions et perspectives

- Relation entre Coventosa et Cueto

Nos récentes découvertes ont précisé la relation entre la Cueva Coventosa et les grandes galeries fossiles du Cueto. Le réseau intermédiaire de la jonction correspond à un système de galeries fossiles ayant fonctionné en pertes de la galerie des vires et dont le cheminement a recoupé les galeries de la Coventosa au niveau du "trou souffleur". Les deux ensembles sont donc anatosmosés.

L'enchevêtrement complexe des galeries et l'existence de plusieurs niveaux pour celles-ci indiquent un enfouissement progressif, par stade, des circulations. En effet, l'examen de la coupe montre l'existence d'au moins trois niveaux : celui de la galerie des Artistes (niveau supérieur), celui de la galerie de Noël (niveau moyen), celui du "Spéléodrome" (niveau inférieur). La communication entre ces galeries a lieu au niveau d'effondrements ou de puits-perte. Dans ces réseaux, les formes d'érosion en galerie noyée sont bien visibles. La stabilisation des galeries par éboulements, l'absence de remplissage semblent indiquer une évolution par stade rapide.

Pourtant, la communication établie entre le Cueto et la Coventosa n'est peut-être pas la seule. Et d'ailleurs, une bonne partie du courant d'air semble se perdre au sommet de la salle Blanche pour suivre d'autres galeries plus en hauteur que celles du réseau de la jonction.

Par contre, la partie Est de la salle des 11 h, longtemps supposée être la clef d'accès à la Coventosa, ne semble pas devoir être mise en relation avec le réseau de la salle Thélie, pourtant toute proche. Et dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons envisager de communication directe entre les étages supérieurs de la Coventosa et les galeries fossiles du Cueto.

Mais cette jonction entre le réseau du Cueto, sillonnant le coeur de la Pena Lavallo, et la Coventosa n'a pas résolu le problème de l'origine des eaux de la Coventosa. Cette rivière draine-t-elle le massif de la Pena Lavallo ou faut-il chercher ses alimentations dans les pertes du vallon de Rolacia et du rio Munio comme l'ont suggéré P. Rat (1960) puis C. Mugnier (1968). La question reste posée. Peut-être l'exploration plus poussée des regards sur les actifs à partir des galeries fossiles permettra de le dire.

- Relation avec la Cueva Cañuela

Le report des réseaux souterrains sur la carte topographique montre que la galerie des baladins se dirige droit sur la trémie de la galerie Tantale de la Cueva Cañuela (dév. 8 965 m). Malgré les incertitudes, 150 m au plus séparent les deux ensembles. Les altitudes comparables, une morphologie analogue des galeries donnent à penser qu'il s'agit d'une seule et même galerie.

Aussi, ces données nouvelles renforcent l'hypothèse d'un "réseau antique", de vaste ampleur, à cheval sur l'anticlinal de Socueva, dont les galeries, en partie noyées, auraient eu leur point de sortie pour les eaux, à la fois sur le val d'Asón et sur le val de Bustablado. Seul le niveau des vallées ou de la mer toute proche aurait conditionné la position des résurgences en altitude et la cueva Cañuela aurait constitué une des principales sorties d'eau sur le val de Bustablado.

On imagine ensuite la fossilisation du réseau par stades successifs à la suite de l'abaissement du niveau de base.

Et nous avons mis en évidence, en plus des pertes de la galerie des vires, d'autres pertes devenues aujourd'hui fossiles qui ont également contribué à l'enfouissement des eaux circulant au niveau des grandes galeries fossiles. Le "réseau de la diaclose pourrie", "les méandres des mousses blanches" sont des captures de la "galerie du Juhué" dont il ne nous est malheureusement pas possible d'en préciser les issues (peut-être les grottes de Socueva pour le premier).

Le réseau du demi-tour est peut-être une perte de la galerie du Chicarrón légèrement en amont de "l'Oasis". Enfin, la galerie interdite semble s'être substituée aux circulations initiales du Cañon Ouest.

Mais on remarquera tout de suite que le système galerie des vires → galerie du Chicarrón a fonctionné très longtemps postérieurement à l'assèchement des galeries dé-

bouchant sur la "salle Gargantua" et celui de la "galerie du Juhué". Ainsi, les plus importantes captures (celles de la "galerie des vires") ont principalement bénéficié à la cueva Coventosa. Enfin, à son stade d'évolution ultime qui est le nôtre, les circulations ont atteint le niveau de base, formé par l'anticlinal de Socueva et rejoignent donc presque totalement la résurgence de la Cubera sur le val d'Ason.

Et donc en partie le rétrécissement de la zone de drainage de la Cueva Cañuela, associé bien sûr à des fluctuations climatiques, peut expliquer la disproportion entre ses conduits fossiles énormes et ses maigres circulations actives contemporaines. Au contraire, la Coventosa apparaît comme la grande rivière du massif et son cañon haut de 80 m témoigne d'évolution plus continue.

Cet exposé global, très incomplet, montre l'intérêt quasi-exceptionnel des investigations spéléologiques dans le massif de la Pena Lavalle. Car il s'agit d'un karst particulièrement ancien. Les galeries actuellement reconnues s'étagent sur plus de 300 m en altitude.

De nombreuses autres cavités sont à mettre en relation avec le réseau du Cueto (fausse Escalon, Escalon), les grottes de la Peña sur le val d'Ason.

A l'intérieur du cadre général qui vient d'être décrit, la recherche de nouvelles entrées en prospectant les lapiaz peut réserver de belles surprises aussi et sera entreprise prochainement.

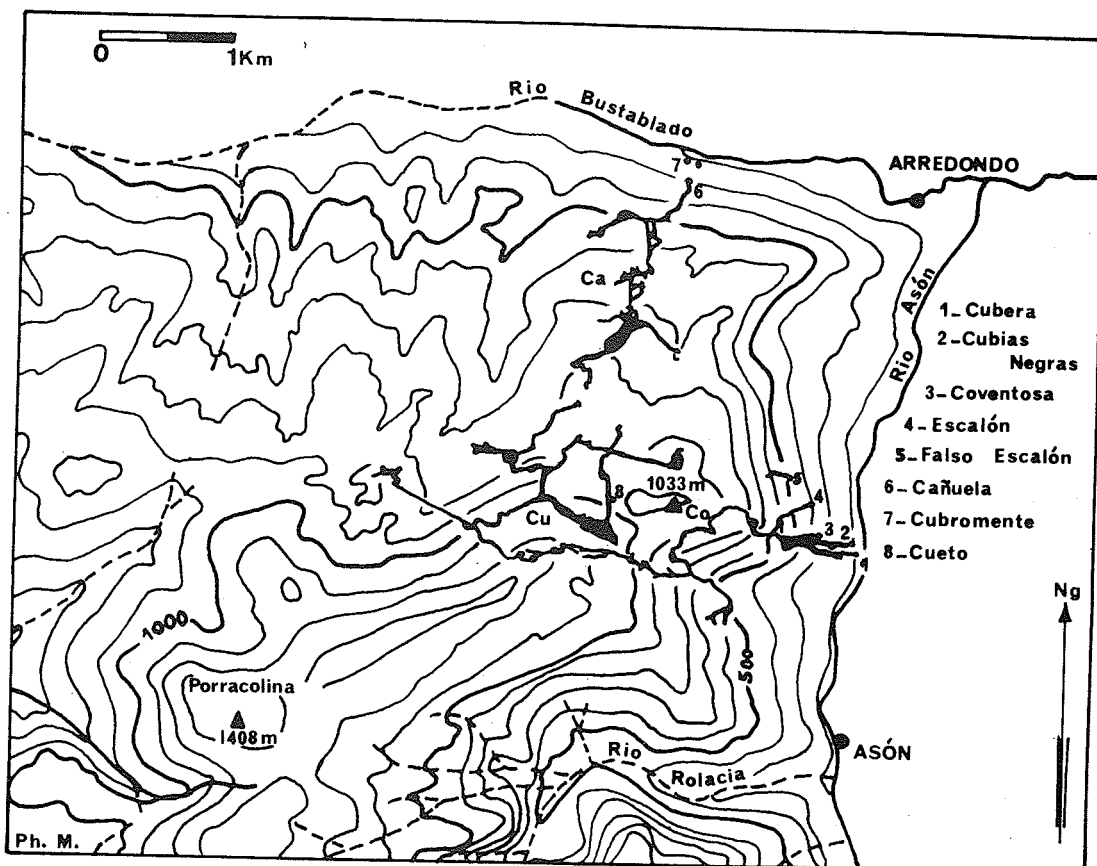
5° - BIBLIOGRAPHIE

- 1 - Ph. MORVERAND (1979) La traversée Sima del Cueto-Cueva Coventosa - Spelunca n°4 p. 146 à 150.
- 2 - Ph. MORVERAND (1979) Activités du S.C. Dijon de 75 à 78 - Cuadernos de Espeleologia - n° 9 - Santander.
- 3 - C. MUGNIER (1979) Le gouffre Juhué ou Sima del Cueto - Spelunca n° 1 - p. 17-22.
- 4 - C. MUGNIER et B. HUMBEL (1979) La Sima del Cueto ou gouffre Juhué et son environnement géo-spéléologique - Sous le Plancher - fasc. 1-2, 1977 - p. 7-25.
- 5 - P. CASTIN (1979) Le Juhué - La Sima del Cueto : la vie des équipes de surface et d'altitude - Sous le Plancher - fasc. 1-2, 1977 - p. 1-6.
- 6 - Anonyme (1978) Actividades en la Sima del Cueto - Jumar - Revue de la Seccion de Espeleologia Ingenieros Industriales - Madrid - p. 45 à 53.
- 7 - J.P. KIEFFER et P. CASTIN (1975) Travaux dans le val d'Ason - Spelunca n° 3 - p. 2 à 6.
- 8 - J.A. SAN MIGUEL RUIZ (1973) La Sima del Cueto - Cuadernos de Espeleologia n° 7 p. 149-190.
- 9 - B. DRESSLER (1973) Analyse technique d'un treuil à moteur - Grottes et Gouffres n° 49 - p. 29-38.
- 10 - C. MUGNIER (1968) Le karst de la région d'Ason et son évolution morphologique - Thèse de 3e cycle - Dijon.
Traduit en espagnol (1969) dans Cuadernos de Espeleologia n° 4 - Santander.
- 11 - B. HUMBEL (1966) Activités du spéléo-club de Dijon en Espagne 1965-1966.
- Sima de la Pena Blanca - Sous le Plancher t 4, fasc. 4 - p. 61-64.
- La Cueva Coventosa t 5, fasc. 1 - p. 1-6.

- 12 - T. PALACIOS DE GURTUBAY (1965) Exploracion del Speleo-Club de Paris en la Cueva de Coventosa y Pena Lavalle - Cuadernos de Espeleologia, 1, p. 41-42.
- 13 - J. MONTORIOL-POUS (1965) Espagne, explorations de l'été 1964 - Spelunca Bulletin V, 1 - p. 56-57.
- 14 - (1965) Spéléo Club de Dijon - 8e expédition d'été en Espagne - Spelunca Bulletin, V, 4 - p. 46.
- 15 - A. DELINGETTE (1963) Expédition du S.C.D. - Sous le Plancher II, 4 - p. 57-60.
- 16 - J. LACAS (1962) Prospection Spéléologique dans les monts Cantabriques - Sous le Plancher t 1, 3 - p. 57-58.
- 17 - B. de LORIOL (1959) Expédition dans les monts Cantabriques, août 59 - Sous le Plancher, t VII - n° 5-6 - p. 67-74.
- 18 - L. DEROUET, Ed. DRESKO, M. DURY et J. NEGRE (1955) - Recherches biospéléologiques dans les monts cantabriques (Espagne 1954) - Énumération des grottes visitées - Spéleon, t VI, 1-2 p 53-72.
- 19 - L. DEROUET et E. DRESKO (1955) Recherches Souterraines dans les monts cantabriques - Espagne 1954 - Compte rendu des températures relevées - Spéleon t VI, 3 p 159-178.

Pour la géologie

- 1 - I.G.M.E. 1978 "Hoja num 59" (Villacariedo) - Mapa geologico de Espagna 1/50 000 Madrid (112 réf.).
- 2 - P. RAT Les pays crétacés Basco-Cantabriques - Dijon - 1956.



Les principales cavités du massif de la Pena Lavalle .

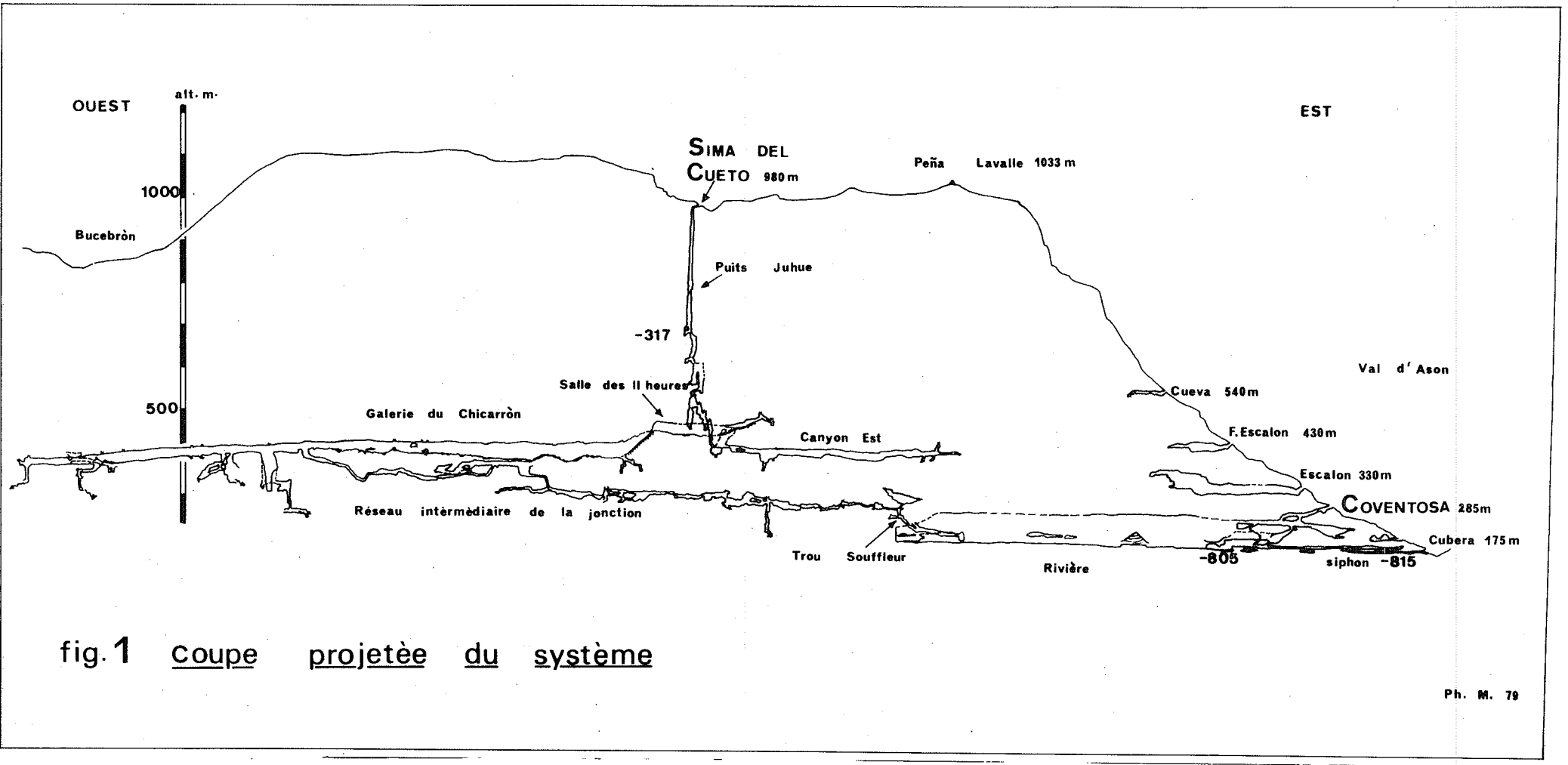
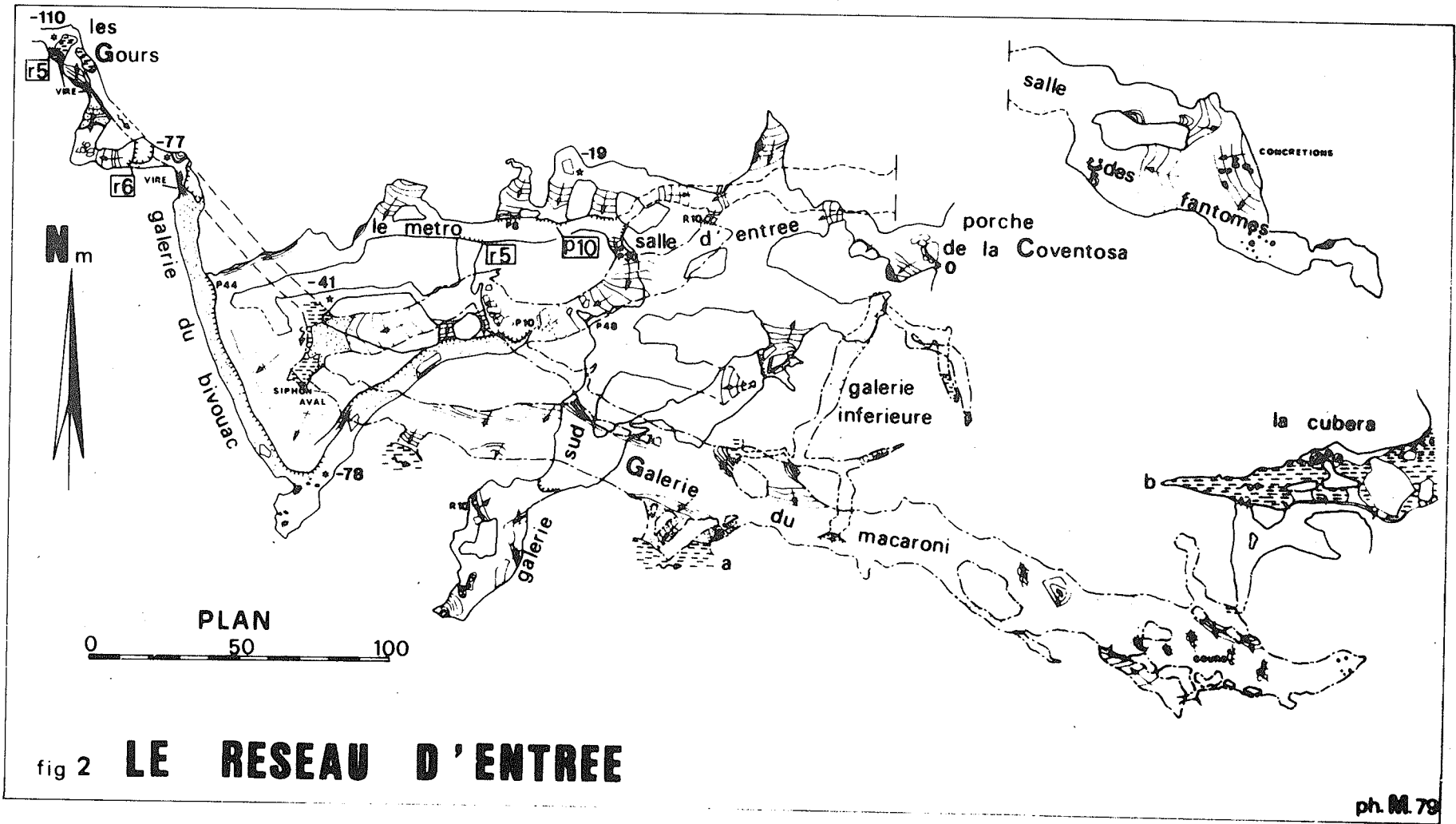
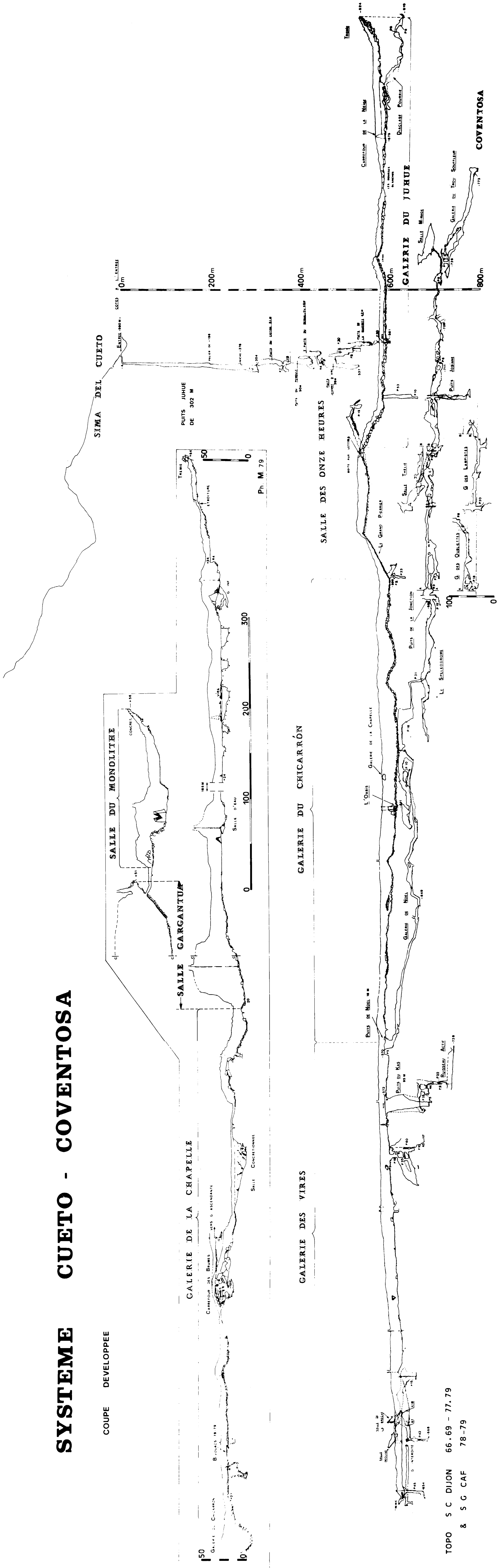


fig.1 coupe projetée du système



SYSTEME CUETO - COVENTOSA

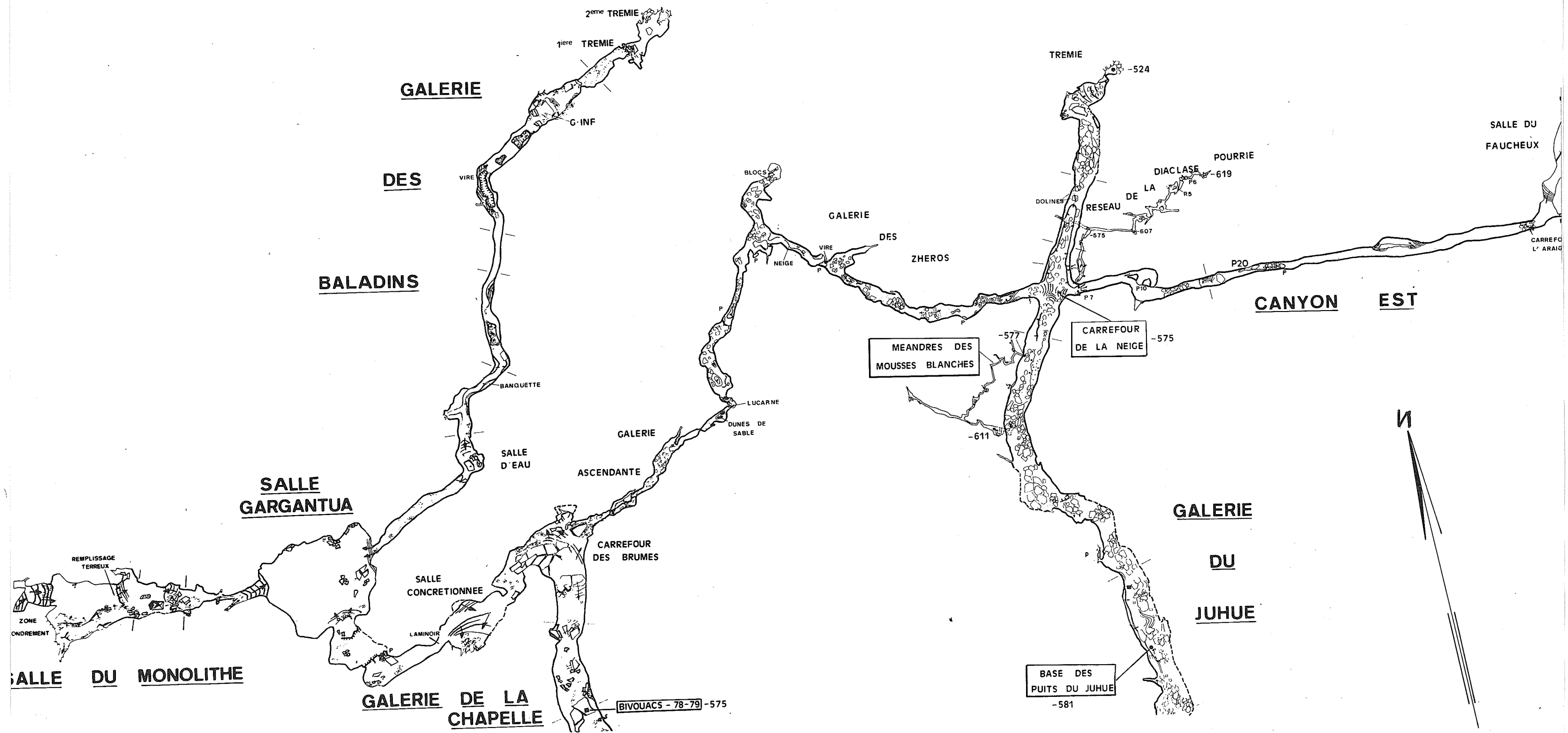
COUPE DEVELOPPEE



TOPO S C DIJON 66.69 - 77.79

& S G CAF 78-79

F1



SYSTEME CUETO-COVENTOSA PLAN



N M₆₈

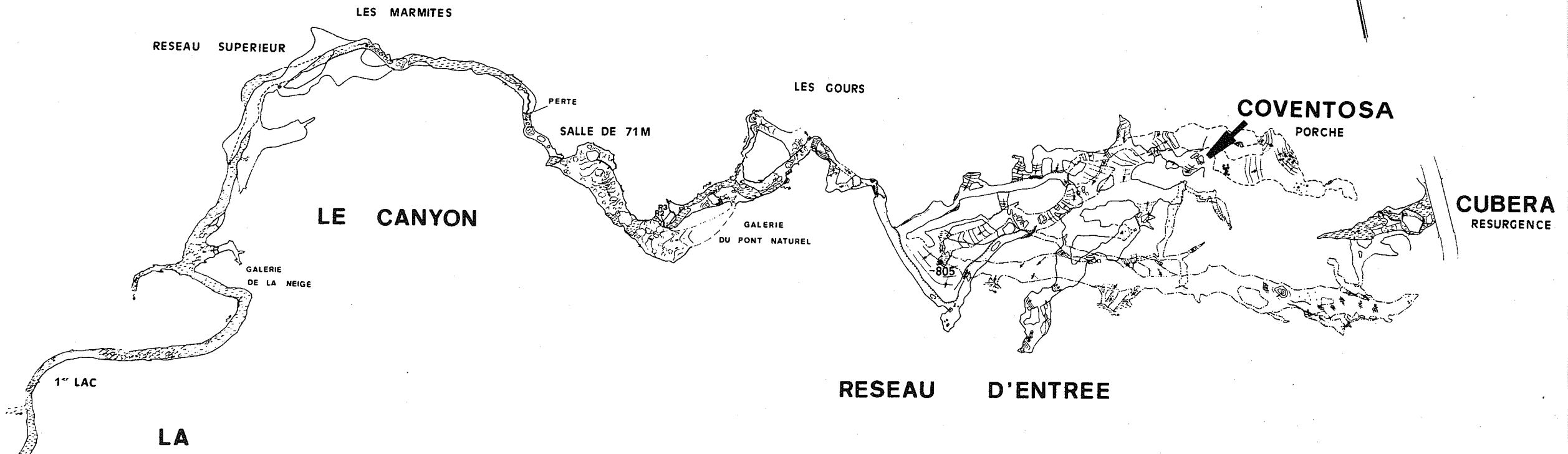


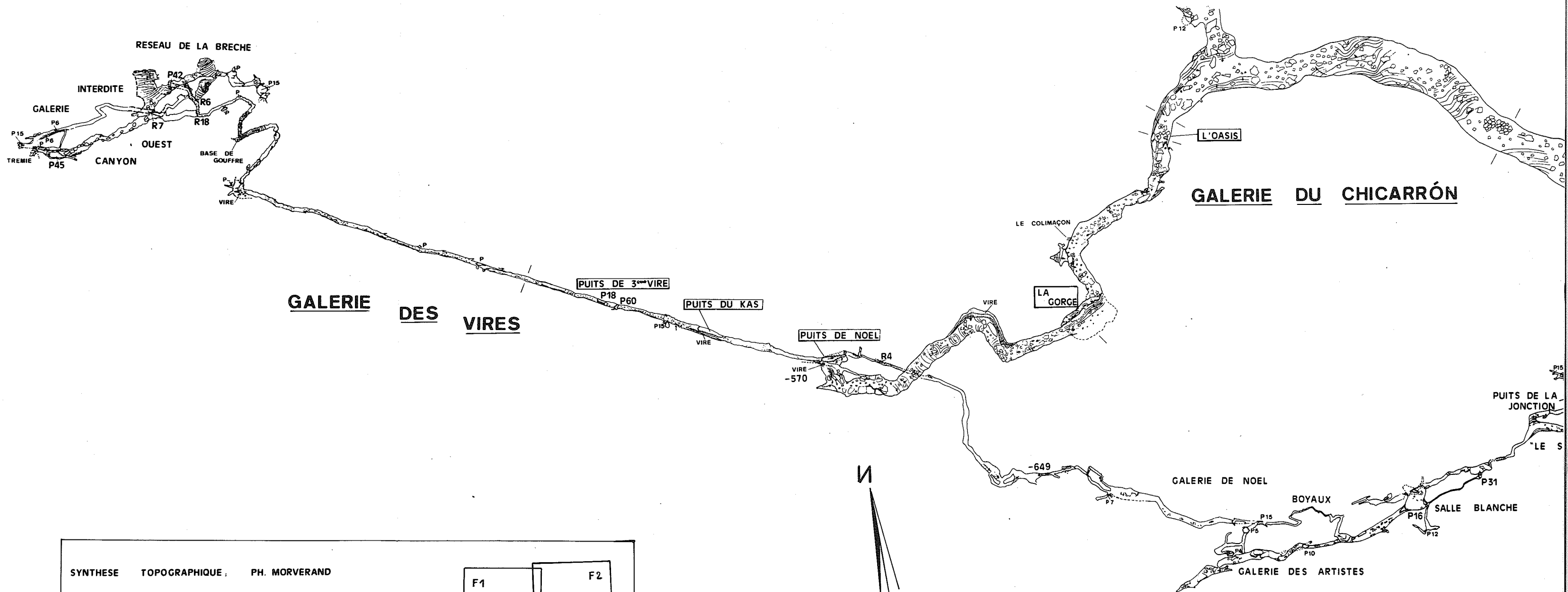
SALLE DU
FAUCHEUX



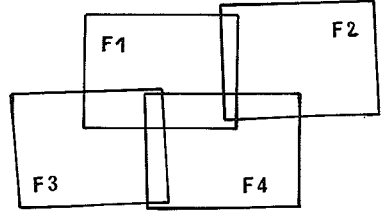
CARREFOUR DE
L'ARAIGNEE

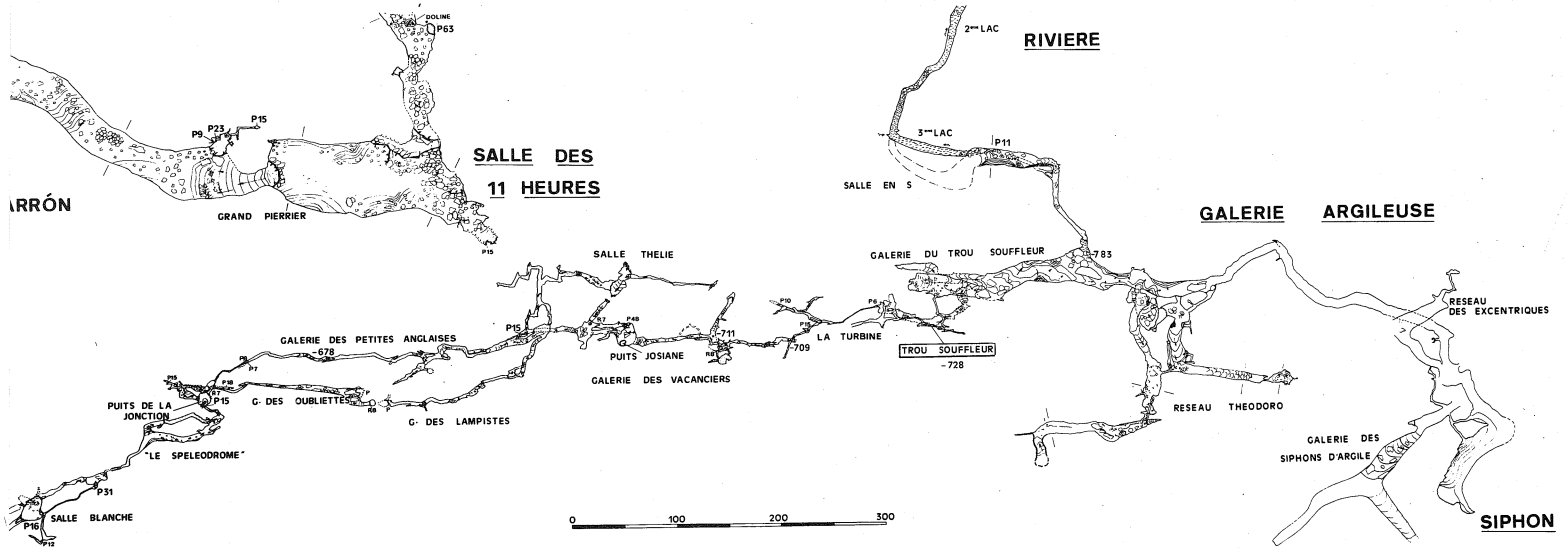
ST





SYNTHÈSE TOPOGRAPHIQUE : PH. MORVERAND
 RELEVÉS **S.C. DIJON** 68-69-71-75 à 79
 & **S.G.C.A.F.** 78-79





ARRÓN

**SALLE DES
11 HEURES**

RIVIERE

GALERIE ARGILEUSE

SALLE THELIE

GALERIE DU TROU SOUFFLEUR

RESEAU DES EXCENTRIQUES

GALERIE DES PETITES ANGLAISES

LA TURBINE

TROU SOUFFLEUR

RESEAU THEODORO

PUITS JOSIANE

-728

GALERIE DES VACANCIERS

G. DES OUBLIETTES

G. DES LAMPISTES

GALERIE DES
SIPHONS D'ARGILE

SIPHON

PUITS DE LA
JONCTION

"LE SPELEODROME"



JONCTION JUHUE-COVENTOSA

François CHARPENTIER - S.G.C.A.F.

Avertissement

Ce récit a été écrit par François Charpentier qui est mort en août 1979 d'un cancer. Vraisemblablement ce texte devait constituer le début d'un ouvrage que François avait projeté. Nous le publions en sa mémoire.

Ce récit raconte l'histoire d'une aventure : celle de la jonction entre le gouffre Juhué et le Coventosa.

Sans chercher à présenter celle-ci comme un exploit, ni à romancer au gré de son imagination, l'auteur désire seulement présenter l'histoire de cette jonction sous un aspect autre qu'un descriptif structuré, un peu à la façon d'un mode d'emploi, et surtout en s'attachant à un aspect particulier et souvent négligé de la spéléo : à savoir le pourquoi, le comment et la manière de cette découverte.

Le lecteur n'aura pas à absorber des chiffres de galeries, mais au cours de la lecture aura l'impression de les découvrir comme s'il faisait partie de l'expédition. C'est du moins dans cet esprit que l'auteur désire que soit ressentis les pages qui suivent.

Sans vouloir non plus tomber dans un romantisme exagéré, le lecteur aura je pense, autant de plaisir à connaître les motivations de l'explorateur que son résultat exprimé en chiffres et le déroulement de l'expédition.

Certaines aventures souterraines méritent en effet d'être partagées avec ceux qui n'ont pas eu le loisir d'y participer. Cet aspect de la spéléo ne présente-t-il aucun intérêt pour le lecteur, ou est-ce que la cavité découverte est insuffisamment importante pour mériter un quelconque récit des explorations ?

Seulement quelques grandes cavités telles Le Berger, la Dent de Grolle, ou la Pierre Saint-Martin ont fait l'objet de récits plus complets où l'on peut davantage analyser l'aspect et le contexte psychologique dans lequel s'est déroulée l'exploration.

Mais pourquoi est-ce seulement le résultat final qui compte : le nombre de kilomètres de première aurait-il plus d'importance que l'effort fourni pour les découvrir ?

Contrairement à l'alpiniste qui peut voir, observer, et même mesurer sa montagne avant de la gravir, le spéléologue au contraire se trouve face à un paysage inconnu qu'il découvre seulement au fur et à mesure de son exploration.

Toutes les possibilités s'offrent à son imagination, et par conséquent à son espérance de belles et grandes découvertes. Peut-être suffit-il d'agrandir quelques minces passages, ou bien de retirer quelques blocs, et voilà qu'il lui est possible de découvrir de splendides galeries, de traverser de magnifiques salles, le tout animé par le bruit et le mouvement de l'eau.

Pour la plupart des spéléos, la réussite la plus belle est celle de rejoindre la rivière principale d'un massif calcaire et de réussir à sortir avec elle au pied de ce massif par une résurgence. Ainsi les efforts s'orienteront-ils vers cette tâche, car le fil conducteur est le courant d'air qui se produit entre les différentes communications avec l'extérieur.

POURQUOI DESCENDRE SOUS TERRE ?

Voici une sorte de question bien connue pour mettre tout le monde dans l'embarras. En effet, pourquoi ceci, pourquoi cela, et surtout dans le cas présent, si bien que ne sachant trop ce qu'il faut répondre, en trois mots, on est tenté de s'efforcer vainement à fouiller pour sortir une réponse dans le style "la spéléo est utile à la science parce que...". En fait ce n'est pas dans cet esprit purement matériel qu'il faut chercher à trouver la réponse, car il faut se placer sur un autre plan pour répondre à ce genre de question sur un plan d'ordre psychologique, moral, passionnel ou quelque chose comme cela.

Enfin tout cela pour dire que descendre sous terre est fascinant. Je ne sais pas quels mots employer pour exprimer ma pensée ; de toute façon aucun mot n'est suffisamment fort lorsqu'il s'agit de parler de passion. On peut être passionné de football et ne pas savoir répondre à pourquoi le foot ; et répondre : ça me plaît est insuffisant pour exprimer le plaisir que cela me procure.

Et bien il en est de même pour le domaine souterrain : une sorte d'envoûtement, d'hypnose, de fascination, d'extase profonde.. Peut être le milieu souterrain a-t-il sur l'être vivant une sorte d'attraction : Casteret y consacre d'ailleurs plusieurs chapitres dans ses ouvrages. N'y a-t-il pas une sorte de pouvoir magique peut être divin à travers l'ambiance souterraine. Au premier aspect rien ne peut paraître plus hostile à quelques formes de vie que ce soit, et pourtant nombreuses sont les espèces animales et même humaines qui trouvent protections naturelles, refuge et depuis toujours.

L'ATTIRANCE VERS UN GRAND GOUFFRE : "LE JUHUÉ"

Septembre - "La Tanne de l'Optimiste" (Haute-Savoie)

Voilà plusieurs week-ends que l'intérêt du moment est porté sur un méandre infernal que nous voulons défier.

Quelle idée aussi d'aller explorer un tel méandre ! Si étroit, si long, si dangereux ? Dix huit heures d'exploration pour ne faire que quelques dizaines de mètres de première. Des combines usées, plus de linge ni de baudrier. Une semaine pour s'en remettre. Tels sont les propos murmurés par Philippe et François sur le chemin du retour de la "Tanne de l'Optimiste"

N'y a-t-il pas d'autres trous où l'on puisse gambader dans la galerie à l'aise et en première sans se faire chie... Si ! Le Juhué (ou la Sima del Cueto !) de son nom espagnol. Le mot est prononcé... et commençait déjà à vibrer en nous...

VACANCES DE NOEL 1978 - EXPEDITION AU GOUFFRE JUHUE (ESPAGNE)

Participants

Lismonde Baudouin - Charpentier François - Morverand Philippe - Desgouve Patrick.

But

Tenter la jonction entre le gouffre Juhué et la Cueva Canuella en poursuivant l'exploration au-delà du terminus de la galerie... découverte et explorée au cours de l'exploration dijonnaise de septembre.

Présentation

Le Juhué : c'est le nom d'un gouffre dont la silhouette topographique ne peut qu'attirer le regard de celui qui a eu le hasard de tomber dessus, en feuilletant par exemple quelque atlas des grands gouffres.

Il est déjà rare que l'on puisse avoir une aussi grande enfilade de puits les uns au bout des autres : 600 m sur une même verticale. Et lorsqu'on s'aperçoit que le puits d'entrée n'en aligne pas moins de 302 m, il y a de quoi intriguer bien plus d'un profane.

Mais encore si tout s'arrêtait là, cela n'en ferait qu'un admirable gouffre alignant 600 m de verticale de puits, certes, mais encore explorable tout au moins dans la journée.

Il n'en est malheureusement, ou plutôt heureusement pas ainsi. Car au pied de cette cheminée naturelle de 600 m l'on se retrouve tout simplement au beau milieu d'une galerie de dimensions acceptables (20 m de large) et qui semble même ne pas vouloir s'arrêter comme cela ; et il faudra aller loin, très loin pour venir à bout de ses multiples ramifications qui viendront constituer par la suite, l'ensemble d'un très vaste complexe hydrologique.

Ce n'est plus dans la journée qu'il sera possible d'atteindre les terminus successifs. Il va falloir envisager des bivouacs, des camps souterrains ; organiser des expéditions.

Voici donc un gouffre qui oblige à plusieurs jours d'exploration pour atteindre les points extrêmes.

Quant au Juhué, il faut sans excès 3 jours au minimum pour aller et revenir du fond actuel, y compris l'équipement et le déséquipement bien sûr. D'autre part, il n'y a qu'une et une seule entrée !

L'idée d'explorer une telle cavité tente plus d'un spéléo qui aime les grandes explos, celles qui durent...

Et puis il y a le mythe, la légende du Juhué : un vieux mythe qui remonte aux époques des explorations de la Cueva Canuella et Cueva Coventosa, deux grottes qui se développent à la base du massif. Trouver un gouffre sur le plateau qui retomberait dans ces grottes constituerait un beau profil, et aussi une belle traversée d'envergure.

C'est ainsi que depuis la découverte du Juhué sur le plateau chaque expédition pense et espère réaliser la jonction triomphale. Et tant que celle-ci n'est pas faite, il y a toujours de l'espoir. Il y en a d'autant plus que les topographies juxtaposées du gouffre et des grottes laissent à penser que cette jonction est imminente et qu'il n'y a plus qu'à y aller.

De quoi tenter ceux qui sont avides de belles premières.

Réaliser une belle première au cours d'une grande exploration, voilà des arguments suffisamment motivants pour s'acharner dans l'entreprise et la réussite de cette expédition.

Expédition Noël 78

Nous sommes deux jours après Noël. Le rendez-vous de 18 h à la gare de Périgueux avec Baudouin Lismonde se passe comme prévu.

Sur le parcours Périgueux-Espagne nous retraçons dans notre pensée des données actuelles :

"L'expédition dijonnaise de septembre à laquelle participait Philippe, présent parmi nous, a découvert et exploré cette galerie du bivouac qui fait suite à un porche s'ouvrant sur la droite dans la grande galerie du Chicaron. Puis après avoir parcouru plus de 500 m de grande galerie vierge, ils ont abouti dans cette immense salle de près d'un hectare de superficie, la salle Gargantua. Ensuite, cette même galerie a pu être poursuivie sur 750 m. Les explorateurs ont dû s'arrêter faute de temps à un terminus qui illustre parfaitement cette bien vieille boutade si chère à la spéléologie "arrêt sur rien avec courant d'air".

De quoi faire foncer une armée de spéléologues.

Nous serons quatre à vivre pleinement cette aventure "d'aller voir ce qu'il y a plus loin". D'après les topos, il ne reste que 200 m entre ce terminus de septembre et celui de la Canuella. La jonction peut donc apparaître presque "dans la poche" pour peu qu'on se donne le mal d'aller voir là-bas au fond. Nous rêvons même de ressortir tout gai luron par la Canuella... mais en spéléologie, les prévisions portent mauvais présages tant que rien n'est fait.

Le lendemain, vers 17 h sous un soleil douteux, et par un vent à arracher les portières de voitures, nous arrivons à Soccueva, petit village espagnol au paysage presque moyenâgeux ; la route s'arrête à l'entrée pour laisser place à un chemin muletier aux galets usés par le piétinement des bovins demi-sauvages.

La nuit tombe vite et nous voulons à tout prix être vers 20 h chez le célèbre et vénérable "Eulogio" restaurateur de la vallée qui ne doit vivre que des expéditions spéléos. Nous effectuons ces deux heures de marche d'approche avec la forme d'un lendemain de réveillon. Au col nous rencontrons Philippe et Patrick qui viennent d'équiper le puits d'entrée de 302 m et redescendent dans la vallée nous attendre au coin du feu chez Eulogio.

C'est à l'odeur du Moscatel, dans l'ambiance chaleureuse de la "Cascada" autour du bon vin et d'une table garnie à l'espagnole que s'écoulera la soirée. Notre mine de "lendemain de réveillon" s'est peu-à-peu transformée en mine de "celui qui a passé la journée dans une bagnole", puis en mine de veille de grande explo. Nous allons en effet nous engouffrer pour 4 jours.

Les douillets duvets seront bien vite appréciés, car c'est à 6 h que nous avons prévu le réveil.

Café au lait, sac sur le dos, le col, la grande doline, nous voici maintenant dans la très célèbre galerie du treuil où l'étalement de nos quelques 800 m de cordes, matériels personnels de bouffe et de bivouacs, carbure pour 4 jours, photo, topo, etc... ne nous laisse que très peu de place pour s'équiper en spéléo, car gare, le P 302 s'ouvre à nos pieds !

Outre la sensation et le palpitement lorsque l'on distingue son co-équipier 200 m plus bas, jé préfère m'occuper davantage de ce qui se passe au bout de mon nez : la corde de 10 mm est neuve, elle n'a pu être mouillée, je descends avec un vieux descendeur de 13 mm qui laisse apparaître çà et là les premiers filetages de la vis de poulie, avec 3 sacs pesant bon poids au cul. Dans cette situation ce n'est guère un petit mousquif supplémentaire qui m'apportera le frottement nécessaire pour ralentir ma chute. Quant à la poigne sur cette corde qui commence à me brûler la paume au travers du gant, tiendra-t-elle jusqu'au prochain fractionnement ?

Le puits d'un diamètre moyen d'une dizaine de mètres se présente sous forme tubulaire et relativement rectiligne sur les 200 premiers mètres jusqu'au palier. Celui-ci de 3 m² environ est assez confortable pour les diverses manoeuvres de cordes. Le puits se poursuit ensuite sur une centaine de mètres mais ce deuxième tronçon est légèrement décalé de celui de 200 m et il serait plus juste de parler en fait de 2 puits, l'un de 200 m, l'autre de 100 m.

Nous nous retrouvons au pied des puits avant d'entamer la dernière épreuve avant le bivouac prévu 900 m plus loin au carrefour de la galerie de Chicaron avec celle du bivouac.

C'est dans cette portion que la progression sera la plus pénible. Etre lourdement chargé dans les puits entraîne une gêne surtout au niveau du baudrier et il n'y a qu'à donner des coups de pied dans les sacs pour les faire descendre ; mais dans cette galerie du Chicaron tout change. Ce n'est pas 900 m que l'on parcourt mais le double à cause des détours autour des blocs. Un grand nombre de ceux-ci obligent à se servir de ses mains, et c'est là que l'on se retrouve tout penaud si l'on ne s'est muni que d'un sac à une seule bretelle, où sans bretelle du tout lorsque celle-ci vient à casser.

Mais ces efforts sont bien vite oubliés lorsqu'on est douillettement installé dans son divet, l'odeur d'un bon grog au rhum remplissant l'atmosphère du bivouac.

Ce n'est plus les efforts des réveillons, des voyages, de la marche d'approche et de la descente qui parcourent nos esprits, mais bel et bien l'aventure certaine du lendemain.

Le réveil matinal, 6 h, il n'y a pas de temps à perdre, petit déjeuner rapide, puis sac sur le dos. Nous nous munissons de 100 m de corde, les combines, le matos perso. de photos et de topos, du carbu.

Pour la deuxième fois nous foulerons du pied cette galerie du Bivouac ; nous ressentons avec joie combien a dû être le plaisir pour l'équipe précédente, de réaliser cette première. Quelle sensation aussi lorsque l'on arrive à la salle Gargantua, de près d'1 ha.

Il ne reste plus que 750 m avant d'arriver au terminus. Dans 1 h nous y serons et à partir de là l'Inconnu.

Cette fièvre du spéléo est bel et bien en nous. Le sol devant nous sera bientôt vierge, la galerie semble continuer, pourquoi pas interminablement comme elle l'a été jusqu'à maintenant. Quel suspense nous réserve-t-elle ? Peut-être aboutirons-nous dans une très grande salle, plus grande que la Verna, ou bien dans un secteur magnifiquement concrétionné. Nous savons de l'histoire spéléo qu'il est toujours possible de découvrir plus beau, plus grand, plus extraordinaire... Peut-être cette jonction inespérée... !

Nous avançons. Mais ?... Ce n'est pas possible !... C'est une face et attrape ! Trémie, il y a une trémie ! Injurons-nous. Bon sang de diable, être venu jusqu'ici pour queuter bêtement, si ça se trouve, sur une trémie ! C'est vraiment trop con !

Nous ne désespérons pas : le courant d'air est bien là, et s'infiltré à travers les blocs suffisamment gros pour qu'il existe au moins un passage !

François enfile sa combine et commence à s'infiltrer dans les blocs. Pas par ici, peut-être par là, il grogne au passage d'étranglements glaiseux qui lui rappelle le cauchemar des trous du "Nord", mais il s'est engagé dans une zone infructueuse. A ce moment, Baudouin vient de découvrir un passage et peut-être qu'en forçant un peu... J'y accours car je suis seul en combine, les autres sont restés en Rhovyl. Oui ! Ça passe ! Ça y est, je suis passé ! Ça continue derrière !

Ouf ! Nous avons bien cru au queuté définitif. Une heure de recherche pour ce passage, le moral remonte. Nous avançons maintenant, espérant bien ne plus avoir d'entourloupette de ce genre.

Hélas, 50 m plus loin, encore une trémie ! Soupir... Nous allons farfouiner près de 3 h à travers ces blocs pour finalement revenir bel et bien bredouille. Aucun passage, aussi étroit fût-il ne sera délaissé. Il faudra admettre l'évidence suivante : ce n'est pas par là que l'on peut continuer.

Nous ferons demi tour, chagrinant des jurons contre ce coup fourré que vient de nous jouer ce Juhué !

Pendant ce retour, nous ne délaissions aucun départ éventuel qui pourrait, à notre grande chance, shunter cette bougre de trémie ! Nous auscultons davantage sur l'aile droite de la salle Gargantua secteur qui n'a été qu'entrevu.

En remontant des pas presque verticaux, c'est quasiment dans les plafonds que l'on se retrouvera en distinguant loin en bas la lueur d'un coéquipier resté au fond. Notre acharnement sera tel qu'il portera tout de même ses fruits. Baudouin découvre un passage bas qui se relève ensuite dans une galerie de taille. "De très grande dimension" ! Que dis-je ! Il s'agit plutôt à vrai dire d'une salle dont les dimensions nous épatent nous-même : plus de 120 m de longueur sur une soixantaine de large.

Cette salle apparaît même comme l'amorce d'une galerie. Nous chercherons longtemps une suite, mais sans résultat. Nous l'appellerons salle du Monolithe, s'inspirant d'un gros bloc, planté là, tel un menhir breton.

La topographie des lieux nous occupera assez longuement ; suffisamment pour qu'il soit temps de battre retraite vers la douceur du bivouac qui nous attend. Nous aurons fait ce premier jour une explo de 15 h à partir du bivouac.

Le repas du soir sera frugal, chacun mijotant sa petite popote avec le doigté d'un chef marmiton : purée mousseline pour les uns, nouilles pour les autres. Dès ce deuxième soir l'étalage de boustifaille de notre expédition prendra l'allure d'un gigantesque festin.

Nous faisons le point : il ne faut plus songer maintenant à la jonction par la Canuella. La galerie du Chicaron n'a été qu'aperçue, des galeries latérales ont été repérées. Des puits n'ont jamais été descendus. Il y a là dans ce secteur de la matière d'oeuvre pour nous. C'est là que nous irons demain.

Nous sortirons de nos duvets vers 8 h. Le petit déjeuner sera plus soigné que la veille, car nous sommes bien décidés à prendre notre revanche et surtout de ne pas se laisser intimider par ce Juhué qui défend habilement ses secrets.

La galerie du Chicaron sera passée au peigne fin sur les deux côtés. Toutes les zones noires seront ratissées jusqu'à la certitude qu'il n'y a pas "cette galerie de nos rêves" ! Un porche sera atteint par Baudouin, suivi d'une galerie surnommée "Le Colimaçon" mais celle-ci s'élève en cheminée verticale inaccessible.

Après plusieurs heures de recherche, nous arrivons devant un petit puits d'une vingtaine de mètres jamais descendu. Pendant que je m'occupe avec Baudouin de photographier la zone, Philippe équipe et descend.

Ca continue, clame-t-il ! Il part seul en reconnaissance.

Nous le voyons revenir 1/4 d'heure plus tard : "il y a le départ d'une galerie de bonne dimension". Il passe son matériel personnel à Patrick qui descend à son tour. Et les voilà partis.

Baudouin et moi restons là-haut car nous n'avons pas pris notre matériel jumar pensant faire plutôt du parcours horizontal. Nous n'avons aussi que très peu de corde. Bientôt le froid réussira à s'infiltrer sous nos Rhovyls maintenant que nous sommes inactifs.

Nous repérons au-dessus du puits une zone sombre ressemblant à une lucarne. Mais par où l'atteindre dans cette immensité souterraine et en plus sans matériel ? Nous décidons de nous y attaquer tout de même en récupérant la corde du puits. Seulement il ne s'agit pas de faire de fausse manœuvre, car au cas où il nous arrive un coup dur, Philippe et Patrick resteraient prisonniers dans leur puits.

Baudouin exécutera une tentative presque réussie en partant d'une lucarne juxtaposée à l'autre et facilement atteignable par une cheminée latérale. Mais s'il fait cette traversée, il sera obligé de couper un bout de corde pour l'assurance du retour plus périlleux encore à cause de l'argile. Ce qui n'est pas envisageable, car celle-ci ne présentait pas un seul mètre de rabe à la base du puits.

Nous attendrons donc 3 h avant d'être réveillé de notre demi-sommeil par nos camarades. "350 m de première", expriment-ils. Arrêt devant une petite escalade mais surtout à cause de nos éclairagés très faiblissants, courant d'air, topo faite".

Immédiatement nous n'hésitons pas à nous équiper, François et Baudouin, et à nous charger de tout le matériel à notre disposition. Et nous voilà partis.

Au pied du puits : départ d'une galerie effectivement, puis une brève descente en opposition qui se termine d'ailleurs en se laissant tomber, suivent ensuite différentes traversées de puits en opposition. Certaines laissent rêveur, ne sachant trop combien il y a en-dessous de nous.

Un passage encore beaucoup plus périlleux me fait hésiter. Baudouin est 20 m devant moi. Il a dû le passer à l'aise à cause de ses grandes jambes, mais moi, plus petit, chargé d'un sac sur le dos et sans assurance... je m'en sortirai non sans amertume tout de même.

La galerie prend des dimensions acceptables (4 m de large). Nous arrivons au terminus de Philippe et Patrick. L'escalade est aisée, la galerie continue avec courant d'air, nous avons des cordes et surtout du carbure pour plusieurs heures. Le moral est donc au beau fixe.

Nous arrivons dans une zone ébouleuse : un passage est trouvé à travers les blocs, malgré quelques déchirures de plus à nos Rhovyls ; la galerie prend ensuite des dimensions assez vastes : elle remonte puis redescend légèrement, son gabarit semble rétrécir tout autant, cependant le courant d'air est là. Maintenant c'est dans un boyau où il faut parfois ramper que nous progressons ; le courant d'air se fait plus violent et cela se passe bien. La galerie reprend ensuite des dimensions acceptables. Ne se dirige-t-elle pas droit vers "le trou souffleur de la Coventosa", deuxième grotte envisagée pour la jonction.

Déjà nous prend le réflexe de regarder par terre s'il n'y a pas de traces qui pourraient rendre réel cet espoir. Mais non.

Nous arrivons enfin au pied d'un puits où la continuation semble se poursuivre à travers une lucarne dans le haut. Baudouin escalade, et réussit, après avoir fait tomber quelques pavés, à dégager une chatière à flanc du puits. Derrière celle-ci : la suite !

Le parcours est plus facile maintenant, et la distance parcourue défile. Le courant d'air est toujours là.

Nous arrivons au sommet d'une salle. Nous installons notre seule et unique corde. Baudouin descend. Je le rejoins. Celle-ci est immaculée de fleurs de gypse aux protubérances dépassant toutes mesures, et d'une blancheur inouïe. Nous l'appellerons la "Salle Blanche". Une énorme stalactite de gypse d'un diamètre dépassant le mètre et d'une pureté presque transparente, nous retient un instant ; recueillement dans ce paysage de jardin fleuri pour l'éternité des temps.

Une lucarne est aperçue en face mais inaccessible. Cette salle serait-elle la chapelle finale de cette branche ? Où part notre courant d'air ?

Je réussis à trouver un petit passage qui devient ensuite méandrique, une cinquantaine de mètres et nous voici stoppés par un puits d'une trentaine de mètres.

Ah ! Terminus pour aujourd'hui car nous n'avons plus de corde !

Mais n'est-il pas plus honorable de s'arrêter de la sorte plutôt que sur une trémie, ou un siphon ? Déjà nous pensons à notre prochaine expédition qui ira explorer au-delà de ce terminus très provisoire. Plein de projets sont envisageables.

Le mystère de ce P 30 sera le sujet de nombreux rêves en attendant les prochaines vacances de février.

Par cette magnifique première, la jonction avec la Coventosa est rendue encore beaucoup plus imminente. Nous topographierons au retour près de 500 m qui viennent s'ajouter aux 350 m de Philippe et Patrick. 850 m au total ! Nous aurons foulé 1 200 m de galeries vierges durant cette expédition. Mais nous aurons aussi repoussé ce point d'interrogation à propos de la jonction avec la Coventosa. Qui sait si ce puits dans lequel nous avons débouché par le haut n'est pas le même qui a arrêté les explorateurs de la Coventosa. Il faudra revenir pour dévoiler la vérité.

Il est temps de songer maintenant au retour vers la surface, et celui-ci ne sera pas de la "tarte", nous sommes loin de la surface. Une bonne nuit est indispensable pour affronter demain la remontée des 600 m de puits, nos "sacs au cul".

A la lueur des acétylènes agonisantes, assis modestement sur de vulgaires blocs inconfortables et finissant nos restes de vivres dans le noir ténébreux du bivouac, nous méditerons longuement sur "cette première", aussi belle par son caractère sportif que par son intérêt scientifique et historique dans l'aventure de la jonction Juhué-Coventosa. La topographie confirmera par la suite cette impression d'imminence.

Mais ne faut-il pas se faire trop d'illusions ! La leçon de la veille nous enseigne que jamais rien n'est fait tant que l'on n'y est pas allé... Qu'il suffit d'un éboulement, d'une trémie, d'un colmatage pour réduire à néant et pour l'éternité tout espoir de continuation...

Nous aurons bien du mal à sortir de nos duvets. La douceur du bivouac est si accueillante que nous resterions bien ici une ou deux journées de plus. Mais c'est la fin des vacances et il faut repartir vers notre contrée grenobloise.

Grimace au visage, mais de bonne humeur, nous refoulerons en sens inverse cette galerie du Chicaron. Dégagé de 3 jours de "bouffe", nos sacs nous apparaissent pas moins lourds pourtant ; peut-être la fatigue ou plutôt les courbatures attrapées sur nos matelas pneumatiques dégonflés. Et nous voilà au bas des puits.

"Par ici la sortie" aurait dit notre guide touristique pointant du doigt un ascenseur imaginaire qui propulserait les touristes 600 m au-dessus ! Mais non, c'est plutôt sous l'allure d'un "shaddock" pompant sur place qu'il faut se caricaturer.

Patience et longueur de temps sont les deux mamelles du spéléo, tout autant que "rien ne sert de pomper, il faut partir à point". Le moral étant au beau fixe, nous nous retrouverons assez rapidement à la base du "sprint final" : le P 302. Le poids de nos sacs de cordes qui sont venus s'agglutiner petit-à-petit au cours de la remontée nous suggère de rechercher "la solution miracle" qui conviendrait parfaitement pour notre flemmardise. Et voici l'idée "super géniale" : tel Achille Talon nous débobinons toutes nos cordes et les attachons les unes aux autres. Comme cela, il n'y aura plus qu'à tirer d'en haut et le tour est joué. Cela paraît si simple ! Nous quitterons une montagne de cordes au bas du puits et à la vitesse du colibri qui sort de sa cage.

Nous voici au palier - 200. Au rythme galérien d'un "oh hisse !" nous tirons lentement ces 600 m de cordes qui pendent sur une longueur de 100 m pour l'instant. Les noeuds très rapprochés parfois, lorsque se suivent des petits bouts de 10 m, font l'occasion de poses. Et tel la chanson "il court, il court le furet", nous voici reparti pour ce geste de haletier. Nous pendouillons maintenant les uns derrière les autres sur une longueur de 200 m fractionnée judicieusement en 75, 50, 20 et 30 m.

Baudouin avec sa méthode alternative nous convaincra de son efficacité sur les grandes longueurs. Quant à moi, il faudra que l'on m'envoie un autre bloqueur car le mien a rendu l'âme à quelques dizaines de mètres du haut.

Quel soulagement lorsqu'on aperçoit les éclairages de ceux qui sont déjà arrivés quelques mètres au-dessus de soi dans la galerie du Treuil. Quel plaisir de se déshabiller de ses fringues puantes de plusieurs jours de sueur et de se dorloter dans sa doudoune en attendant les derniers qui montent !

Dehors il fait nuit. Le ciel est étoilé et l'on devine au lointain les lueurs du port de Santander. Philippe arrive à son tour dans les derniers tronçons et nous nous retrouvons ainsi tous les quatre dans un silence caractéristique qui annonce la fin de cette aventure de quelques jours sous terre.

Mais est-ce vraiment fini ? Non, il reste 800 m de corde entassés sur le palier à - 200 m avec de nombreux noeuds. Notre idée "super géniale" le sera-t-elle vraiment ?

Dans la foulée et aussi parce que nous retrouvons une certaine pêche, maintenant que nous sommes sortis, nous décidons de tirer cette queue leu leu de 800 m de corde qui pendouille dans ce puits ; mais bien vite la cadence se met à cafouiller et la rentabilité de nos efforts se fait bien moindre. Après tout, il nous reste une journée de rabe avant de rentrer en France. N'est-il pas plus sage d'aller se coucher et de revenir le lendemain pour tirer tout cela.

Nous gambadons follement à la descente, pressé d'aller s'écrouler sur le foin moelleux de la grange d'Eulogio. La nuit est claire. Le ciel et la terre scintillent de toute part. Pourquoi ne pas imaginer une descente semblable dans un val d'Ason qui serait une immense salle souterraine au lieu d'une vallée ? Cette idée relève-t-elle de la fiction, d'une imagination abusive ou d'une réalité qui n'est pas encore découverte ? Laissons nos pensées s'envoler avec le vent et reposons nos esprits dans un sommeil profond.

Bien sûr, réveil tardif le lendemain. Un moscatel bien corsé pour patienter le repas, et nous voilà à table. Les mets dégustés sont tout-de-même meilleurs et surtout une table et quatre chaises sont plus confortables que nos cailloux du bivouac. Il nous manque cette ambiance souterraine qui nous est chère... Café, pose café. Il est temps maintenant d'aller récupérer toutes nos cordes.

Nous effectuons ce que nous croyons être notre dernière montée au Juhué. Oh hisse ! La forme aujourd'hui est pourtant incontestable, mais que se passe-t-il ? C'est terriblement dur à tirer, c'est même bloqué ! Il se passe quelque chose. C'est coincé quelque part certainement ! Les gueules enjolivées jusqu'à présent tournent à une grimace "d'emmerdé". Rien à faire. Un peu de mou pour décoincer à tout hasard. Toujours ce blocage impalpable à cause de l'élasticité. Lassitude générale car notre matériel personnel est redescendu dans la vallée. L'heure avance et nous n'avons plus le temps de faire un aller-et-retour en bas. Baudouin et François doivent absolument partir le lendemain. Concertation. Finalement, François peut à la rigueur rabioter une journée. Le trio Philippe, François et Patrick remontera le lendemain Baudouin rentrera seul d'Espagne.

Mais jusqu'où faudra-t-il redescendre dans le puits ? Le doute subsistera toute la soirée. Et encore cette marche d'approche, qui cette fois, il faut bien l'espérer, sera la dernière. Philippe s'équipe et descend en rééquipant le puits. Peut-être la corde est-elle bloquée quelques mètres en-dessous. Mais il pousse des jurons indiscernables au fur et à mesure qu'il descend. Le voici même au palier de - 196. Ces gueulantes incompréhensibles laissent imaginer le pire : le tas de corde empilé sur le palier a dû retomber en vrac dans la suite du puits.

CAMP SUR LE TENNENGBIRGE. - Région de SALZBURG (AUTRICHE)

René PAREIN - F.J. Seyssins

Le camp de cette année (du 1er au 16 septembre) nous a permis de découvrir 118 nouvelles cavités. Aucun gouffre important n'a cependant été trouvé.

Nous avons repris la prospection dans le même secteur que l'année dernière. A partir de F 1, notre champ d'action s'est étendu vers l'Est, presque jusqu'au pied des falaises du Knallstein. Nous obtenons ainsi une "bande" de lapiaz prospectée d'environ 1 km de longueur sur 250 m de largeur. Lors de prochaines expéditions, nous prévoyons l'extension de la prospection tout alentour de cette zone sauf peut-être vers Ofenrine. En effet, cette zone (vers le F 1) se présente sous l'aspect d'un lapiaz accidenté, parsemé d'éboulis, et le plus souvent recouvert de petits puits très serrés, ce qui ne facilite pas le repérage des entrées.

En revanche, vers le Knallstein, nous avons à faire à un magnifique lapiaz très régulier et dépourvu de végétation. Les gouffres y sont nombreux, et dans plusieurs de ceux-ci, nous avons dû nous arrêter sur des étroitures infranchissables parcourues de courants d'air parfois violents (F 129) : - 75 m). Parallèlement, des incursions ont été faites sur des secteurs voisins : l'une sur l'axe Knallstein-Wieselstein, l'autre au sommet du Wieselstein (à 300 m).

Dans le premier, nous avons découvert un petit réseau d'environ 300 m de développement, essentiellement constitué de conduites forcées reliées entre elles par de petits puits. Ce "mini-système" possède 5 entrées et descend à - 65 m.

Sur le Wieselstein, un seul gouffre nous a permis d'atteindre la profondeur de 60 m. Là aussi, nous nous sommes arrêtés devant une étroiture.

En conclusion, malgré les résultats assez décevants de cette année, nous conservons l'espoir de trouver enfin un gouffre à la dimension du massif...

Participants 1979

Dominique Parein ; Armelle Bohec ; France Guillaume ; Pascal Descours ; Manuel Fernandez ; Jean-Luc Gamonet ; Guy Quer ; Olivier Kergomar ; Pierrot Garcin ; Gilbert Bohec ; René Parein.

